

Glaciation nucléairesss

Pierre BARBET

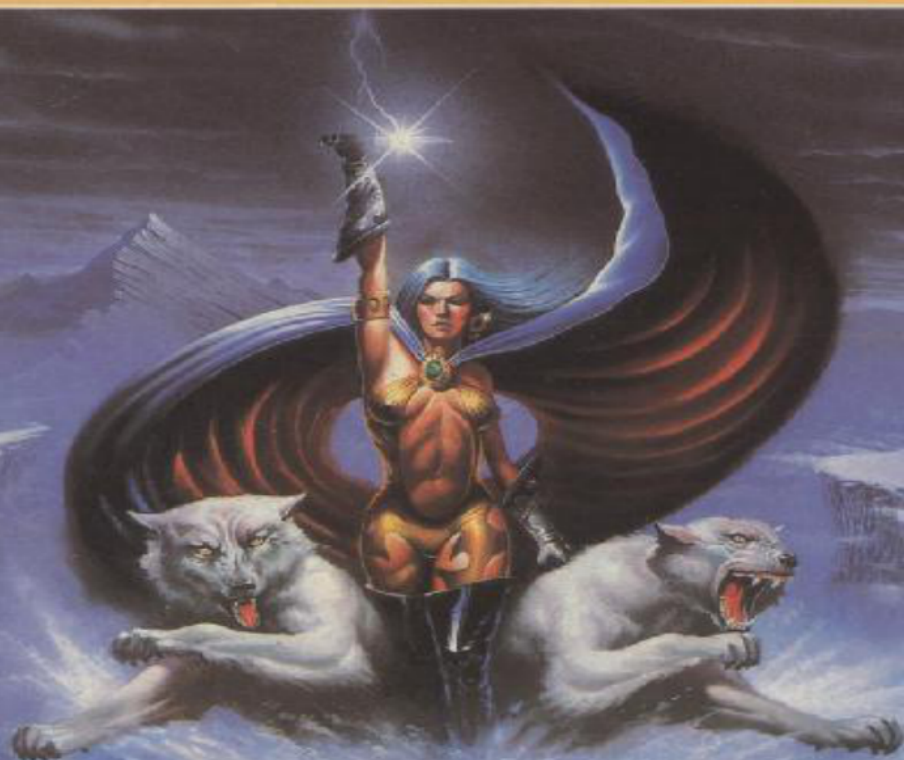
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

PIERRE BARBET

GLACIATION NUCLÉAIRE



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

PIERRE BARBET

GLACIATION NUCLÉAIRE

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – PARIS VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1986, « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03211-5

Pour Patrick SIRY,

qui publia mon 60^e roman

pour mon 60^e anniversaire...

en remerciement de sa constante amitié

et en espérant que l'avenir ne sera

jamais aussi sombre !

P.B.

Si les hypothèses émises et les faits avancés dans ce livre correspondent à l'un des schémas d'un conflit nucléaire généralisé, toute ressemblance des personnages avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

CHAPITRE PREMIER

— Monsieur le Président, voici le rapport de nos spécialistes, déclara le colonel Duroc, tendant une liasse de feuilles, tout juste sorties de l'imprimante, au Président Moucherin, réfugié dans l'abri de l'Elysée.

— Merci ! Dites-moi, selon vous, combien y a-t-il de survivants en France ?

— 200 dans cet abri, 1000 dans des refuges privés et environ 5000 dans ceux de collectivités. Ajoutons-y 300 veinards ayant bricolé leur cave, cela fait dans les 5 300, sans compter les militaires évidemment !

— Si peu ?

— Oh, actuellement, douze heures après l'heure H, d'autres malheureux errent encore à la surface. Irradiés, brûlés, ils ne passeront pas la semaine...

— Horrible ! Voyons ce rapport : 10000 mégatonnes ont été utilisées, les trois quarts de l'arsenal des Etats-Unis et de la Russie. Les 16000 explosions ont projeté dans la stratosphère un milliard de tonnes de poussières. 500000 kilomètres carrés de forêts brûlent ainsi que 25000 kilomètres carrés de zones urbanisées. Ces incendies dureront trois à quatre semaines. Cendres, suies, poussières vont former un écran établissant une obscurité totale même en plein midi sur tout l'hémisphère Nord. Et au sud de l'équateur, que se passera-t-il ?

— Les rescapés auront peut-être un sursis de quelques semaines, le temps de stoker des denrées alimentaires. Seulement, ils devront porter des verres spéciaux pour se protéger des ultraviolets, en plus de leur vêtement protecteur N.B.C., sinon ils perdront la vue !

— La disparition de la couche d'ozone...

— Exact, monsieur le Président, les oxydes d'azote formés lors des explosions l'ont détruite à 70 % et elle mettra plus de trois ans à se reconstituer. Pour nous ce sera inquiétant quand la couche de poussière laissera passer les U.V.B.

— D'ici là, les survivants auront d'autres problèmes avec les retombées.

— Effectivement, puisque le tiers de l'hémisphère Nord recevra 500 rems[1], mais la radioactivité diminuera fortement au bout de 24 heures. Ensuite notre hémisphère n'écopera plus que 100 rems, et seulement 10 au bout d'un mois. La décroissance de ce facteur létal sera donc assez rapide. Par contre, les U.V.B. qui prendront la relève quand le jour reviendra, aveugleront ce qui restera d'animaux. Les végétaux comme les pins, qui auraient résisté à l'abaissement de la température, s'étioleront par suppression de la photosynthèse. Tous les poissons et les algues vivant à moins de dix mètres de profondeur disparaîtront.

— Les rares survivants périront donc de faim ?

— À moins qu'ils ne possèdent des stocks alimentaires ou qu'ils ne disposent d'un matériel permettant de pêcher les poissons des grands fonds, car faune et flore des plateaux continentaux auront disparu du fait de la glaciation.

— Oui, le rapport prévoit - 40° pendant un mois, - 20° pendant neuf mois, et - 3° après un an, ensuite températures positives.

— Bien entendu des facteurs locaux peuvent modifier ces prévisions : le premier mois elles oscilleront entre - 50° et - 20°. Paradoxalement, il fera + 9° au Groenland...

— Ce qui nous fait une belle jambe ! Dites-moi, Duroc, la disparition des êtres vivants sur les plateaux continentaux sera bien provoquée par l'accroissement des banquises polaires, qui entraînera la baisse du niveau des océans ?

— Oui, monsieur le Président, il fera de plus en plus froid, d'ailleurs la neige commence déjà à tomber. Tous les fleuves vont se trouver embâclés, ajoutez à cela d'effroyables ouragans : pour les quelques millions de rescapés sur l'ensemble de la Terre, la vie à la surface deviendra impossible.

— Même dans l'hémisphère Sud ?

— Si la température y reste plus clémente, ils auront à affronter des pluies diluviennes qui emporteront la terre arable et les végétaux.

— Merci, Duroc, je vais lire en détail ce rapport. Encore un mot : entre nous, pensez-vous qu'au bout d'un an il y aura encore des survivants ? Je ne parle pas des gens bénéficiant d'abris comme le

nôtre, bien que nos stocks ne soient prévus que pour six mois, mais des infortunés livrés à eux-mêmes.

— En toute franchise, monsieur le Président, je n'en sais rien, il leur faudrait une sacrée chance pour surmonter ces épreuves. À mon avis, très peu s'en tireront ; seule l'élite des différents pays civilisés, protégée dans les abris N.B.C. profondément enterrés survivra... Car il existera aussi un danger chimique : les résidus toxiques des incendies et les gaz.

— Merci de votre franchise, Duroc.

— Une dernière chose, monsieur le Président. Votre beau-fils demande à vous voir.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il désirerait un poste où il pourrait se rendre utile : selon lui, maintenant, un acteur n'a plus de rôle à jouer...

— Qu'il aille se faire foutre ! ou plutôt dites-lui de répéter ses gags et ses histoires drôles, nous en aurons sacrément besoin. Dites-lui aussi de potasser un manuel de Protection Civile.

— À vos ordres !

Resté seul, le Président parcourut entièrement le document, s'arrêtant par moments pour se verser une tasse de café.

Le texte terminé, il poussa un profond soupir et contempla l'ameublement de la pièce qui lui servait de bureau. Quelques fauteuils Louis XV, des tapisseries qui masquaient le béton des murs, deux écrans de TV, un terminal d'ordinateur, trois téléphones dont un rouge, sur le sol de la moquette beige et un superbe tapis d'Aubusson, probablement l'un des seuls qui eût échappé à la tourmente.

Le Président appuya sur un bouton et décrocha le premier combiné :

— Duroc ?

— Oui, monsieur le Président...

— Je viens de terminer la lecture des dossiers : quelle épouvantable horreur !

— Hélas oui ! La dissuasion n'a pas donné les résultats espérés. L'Europe, les Etats-Unis, la Russie et même la Chine ont subi

d'effroyables destructions.

— Avez-vous reçu des appels radio ?

— Des émissions d'Amérique et de Russie provenant d'abris comparables au nôtre.

— Et en France ?

— Quelques rares messages de la région de Nice, de Bordeaux : l'effet E.M.P. [2], ou radioflash, a détruit la plupart des installations qui n'étaient pas spécialement protégées. Ici même, les techniciens ont dû installer de nouvelles antennes.

— Rien de la région parisienne ?

— Le commissaire de la République pour la zone de Paris m'a fait savoir qu'il avait envoyé des patrouilles en tenue N.B.C. [3] explorer quelques secteurs moins touchés par les incendies. Ses hommes ont même pu pénétrer dans le métro. Ils y ont découvert des rescapés, mais dans quel état ! Brûlés au troisième degré, choqués, prostrés ou hurlants, ils mouraient de soif, buvant l'eau boueuse provenant de quelques canalisations rompues. Même s'ils ne sont pas mortellement irradiés, ils succomberont vite à l'infection de leurs plaies à vif.

— Et la Défense civile ?

— Totalement submergée, impuissante : ses stocks ne peuvent suffire ; ils soignent seulement les moins atteints et le nombre d'abris est dérisoire...

— Il existe pourtant de nombreux parkings souterrains.

— Mal équipés ou pas équipés du tout.

— Et la circonscription de Rambouillet ?

— Pas question pour eux de s'occuper des évacués de Paris, ils sont saturés par leurs propres brûlés.

— Quelles informations avez-vous de Taverny ?

— Le Q.G. est intact comme ici, sous l'Elysée, il n'y a eu aucune victime, mais les communications entre l'état-major et les bases opérationnelles ont été coupées. Quelques liaisons à faible puissance viennent d'être rétablies.

— Et sur le front ?

— Précisément, les nouvelles sont mauvaises : le moral des quelques survivants est très bas. Certains se sont mutinés et tentent de rentrer chez eux. D'autres, fous furieux, se sont lancés à l'attaque comme des enragés, sans aucun soutien. Ils se sont fait massacrer. Il en est de même chez tous nos alliés... C'est le sauve-qui-peut... Les unités sont complètement désorganisées.

— Merci, Duroc, je vous laisse à vos occupations.

Le Président ouvrit alors le tiroir de son bureau, rangea avec soin les documents dans un compartiment blindé fermant à clef et prit une petite boîte qu'il fourra dans sa poche. Sur ces entrefaites, on frappa à la porte.

— Entrez...

Lucie, la femme du Président Mouchérin, pénétra dans le bureau et s'approcha de son mari.

— Tu travailles toujours ?

— Je viens de terminer... façon de parler d'ailleurs, car nous sommes totalement dépassés par les événements !

— Pourtant, l'abri nous a parfaitement protégés...

— Oh, je ne parle pas des veinards qui ont profité de cette protection, mais bien des pauvres types brûlés ou irradiés là-haut, à la surface. Les trois quarts de la population de l'Europe ont été tués, et quand les rescapés auront payé tribut aux leucémies, cancers de toutes sortes, à la faim, à la soif, ils devront affronter le froid et les ténèbres !

— Une glaciation ?

— Eh oui ! Provoquée par les poussières et les cendres. Elle sera beaucoup moins longue que celle de Würm qui a pris fin voici 15000 ans et avait duré 55 000 ans, mais elle provoquera bien plus de décès car l'homme ne pourra pas compter sur les mammoths et les cerfs pour se nourrir et ensuite, la couche d'ozone détruite laissera passer des rayonnements U.V. mortels pour les végétaux, ainsi que pour les animaux qu'ils aveugleront et frapperont de cancers cutanés.

— Quelle horreur ! Mais cela ne durera pas éternellement ?

— Il faudra compter plusieurs années avant un retour à des conditions de vie normales en surface. Nos stocks ne tiendront pas jusque-là, autant te l'avouer...

— Alors, nous sommes des morts en sursis ?

— Je le crains, ma chère...

— Oh, je ne pensais pas à nous : notre vie a été bien remplie, je songeais plutôt aux enfants, à tous les jeunes !

— Hélas, l'Eduction nationale n'avait pas prévu le plus important : des cours de survie, les commandos et les astronautes sont formés pour cela, il existe même des ouvrages traitant de ce sujet. J'aurais dû prévoir cette fichue glaciation et l'agression des U.V. !

— Tu n'y es pour rien : ne te rends pas responsable.

— Crois-tu ? Nous autres dirigeants portons, au contraire, une bien lourde responsabilité : nos ministres, les chefs de cabinet, l'état-major nous tenait au courant des progrès des armes de destruction. Les conférences de désarmement, au lieu d'amener à une suppression de la totalité des armes existantes, se bornaient à des discussions de marchands de tapis, pour que chaque pays se réserve un créneau spécialisé. Ah ! les Américains doivent regretter de ne pas avoir mis au point leur fameuse « guerre des étoiles ». Ils auraient pu détruire les missiles et les ogives dans l'espace, au-dessus de la calotte polaire...

— Allons, cesse de te ronger et viens te coucher !

— J'arrive, un dernier document à écrire et je te rejoins.

— Je te prépare une infusion de tilleul.

— C'est ça : du tilleul...

Lucie déposa un baiser sur le front dégarni de son époux et sortit.

Le Président, lui, prit une feuille de papier à en-tête et rédigea posément un texte dont il pesait chaque mot. Enfin, il le relut, procéda à quelques corrections, puis plia le document, le mit dans une enveloppe et plaça le tout dans sa poche, après avoir calligraphié le nom de son destinataire et la date.

Moucherin regarda l'heure à la pendule de bronze doré placée sur la fausse cheminée : deux heures... Du matin ou de l'après-midi ? L'absence de références solaires l'avait complètement mis hors du temps. Sa montre-bracelet indiquait l'heure avec la mention A.M. : autrement dite, *ante meridiem*, il était donc deux heures du matin, le 5 juin.

Moucherin se prit à évoquer Hitler qui travaillait très tard et se levait aussi tellement tard que, dans la matinée, on ne pouvait le déranger. Ainsi l'annonce du débarquement en Normandie ne lui avait été faite que dans l'après-midi du 6 juin 1944. À vrai dire, personne ne se bousculait pour lui annoncer la bonne nouvelle et affronter sa colère.

Le Président sourit tristement et passa dans ses appartements.

Sa femme, vêtue d'un vapoureux déshabillé, l'attendait, elle lui servit un bol de tilleul fumant avec deux sucres, selon son habitude, et arrêta le magnétoscope qui projetait *Le Rouge et le Noir*. Décidément, rien ne pouvait l'abattre.

— Veux-tu un somnifère ? s'enquit-elle.

— Non, merci : je veux rester lucide. Je prendrai un bain chaud. Rien de tel pour détendre les nerfs. Couche-toi, ne m'attends pas.

— Bonsoir, chéri ! souhaita-t-elle en déposant un léger baiser sur ses lèvres, tandis que son mari l'étreignait en soupirant.

Elle le contempla, étonnée de cette manifestation de tendresse, puis ôta son déshabillé, se glissa entre les draps brodés et éteignit sa lampe de chevet.

Moucherin, lui, effectua posément ses ablutions, puis il prit dans sa poche la boîte à étiquette rouge et en sortit une capsule qu'il posa sur la tablette, près de la baignoire, s'abîmant ensuite dans de sombres pensées.

Au bout d'un quart d'heure, le Président calme et détendu mit bien en évidence l'enveloppe contenant le message qu'il venait de rédiger et, sans sortir de l'eau mousseuse, avala une capsule avec le reste de son tilleul.

Le cyanure le foudroya...

La mort du Président Moucherin ne changea rien au train-train quotidien des privilégiés de l'abri de l'Elysée.

Selon leur tempérament, les rescapés se soûlaient consciencieusement avec les vieilles bouteilles sauvées du désastre, couchaient avec les femmes de chambre et les femmes-soldats, certains s'abrutissaient devant les écrans vidéo, d'autres jouaient au poker ou au bridge, misant des sommes colossales qu'ils savaient ne jamais devoir rembourser, ou encore se suicidaient, soit avec leur

revolver, soit avec du poison ou tout simplement en montant à l'air libre sans survêtement de protection. Ceux-là virent la neige recouvrir petit à petit les décombres d'un manteau gris, dans un clair-obscur polaire.

Toute activité à la surface avait cessé.

Dans les océans, les commandants de sous-marins nucléaires vides de missiles attendaient. Leur consommation en uranium 235 s'élevant environ à 30 grammes par jour, ils pouvaient rester à l'abri six mois, un an même s'ils étaient depuis peu de temps en croisière. Ensuite, il faudrait faire surface, pomper de l'air qui devrait être épuré au préalable de tous ses poisons chimiques et radioactifs. La nourriture manquerait avant... Faudrait-il alors, comme dans la chanson, tirer à la courte paille ? La pêche permettrait-elle d'alimenter les 140 hommes d'équipage ? Tous, craignant la formation de la banquise sur les océans Atlantique et Pacifique, mirent cap au Sud, espérant une survie plus aisée dans l'autre hémisphère.

Pas question pour les *Redoutable* de relâcher à l'île Longue, pas plus que les *Lafayette* ne pourraient se ravitailler à Charleston ou à Holy Loch en Ecosse, toutes ces bases se trouvaient rasées.

À l'Elysée, après un simulacre d'élection, le Premier ministre était devenu Président, avec l'accord des militaires de Taverny.

Lange décacheta le testament de Moucherin, adressé à son successeur. Il avait aimé le vieil homme qui s'était avéré incapable de supporter plus longtemps l'écrasante responsabilité pesant sur lui.

L'amertume de son impuissance éclatait dans ces lignes : *Songez, écrivait-il, que lors du déclenchement de la guerre il existait aux Etats-Unis, en France, en Grande-Bretagne et en U.R.S.S. 130 sous-marins nucléaires lanceurs de missiles balistiques et que l'unité valait, en moyenne, 1500 millions de francs, cela nous fait un total de près de deux cents milliards ! Quelle folie... ! Et je ne compte pas les missiles de toutes sortes, les satellites, ni l'armement conventionnel...*

Lange savait... Résolument décidé à ne plus penser au passé, il ne lut même pas la fin du message. Pour lui, une seule chose importait : la survie de quelques occupants de son abri. Sa responsabilité passée comptait peu.

Or, le lendemain des funérailles, il reçut un inquiétant message de Taverny pendant qu'il examinait un dossier urgent :

Avons réussi faire décoller hélicoptère qui nous a fourni une vue d'ensemble de la situation dans la région parisienne. Immeubles totalement détruits jusqu'à Beaumont/Oise au nord, Fontainebleau au sud, Triel à l'ouest, Meaux à l'est. Toutes les forêts brûlent encore, aussi avons-nous eu des problèmes pour le décollage, car les fumées de la forêt de Montmorency diminuaient la visibilité. Et, comme le soleil reste caché derrière d'épais nuages, la température s'est abaissée à moins deux degrés. Espérons que la neige éteindra les incendies, en attendant elle provoque des nuées de vapeur. À Paris même, il ne reste aucun édifice debout. Près d'une bouche de métro, quelques rescapés nous ont fait des signaux. L'examen du cours de la Seine nous inquiète énormément. En effet, deux barrages se sont formés, en amont avec les pierrailles de Notre-Dame et de la Conciergerie, en aval avec les ferrailles de la tour Eiffel et les moellons du Trocadéro. Le fleuve contourne aisément le premier obstacle de l'autre côté de l'île de la Cité, mais l'eau approche dangereusement de votre abri. Evacuation rapide nécessaire. Pouvons à la rigueur transporter et héberger 50 personnalités. Je dis 50. Déblayez terrain d'atterrissage pour l'hélicoptère. Confirmez accord et délai. Signé général Chasseron, chef d'état-major des Armées.

Dès la réception de cette inquiétante nouvelle, Lange alla jeter un coup d'œil aux périscope. Avec les flocons de fumée, la vapeur d'eau et la fumée des incendies, on n'y voyait pas à dix mètres. Il résolut donc d'effectuer une sortie.

En ce jour anniversaire du débarquement allié, le 6 juin 1944, personne ne se préoccupait de festivités. Les beuveries battaient leur plein et le nouveau Président put se rendre, sans attirer l'attention, à la salle des sas où l'unique planton, ivre mort, était censé empêcher toute sortie.

Par dérision, Lange laissa sur la table un ordre signé et commença d'endosser les encombrants survêtements qui lui permettraient d'échapper à la contamination. Avant tout, il plaça deux stylos dosimètres dans les poches de sa veste. Il enfila ensuite le pantalon plastique qu'il serra bien à la ceinture et passa le blouson de la sous-combinaison. Ce modèle type F.N.B.C. (feu, nucléaire, biologique, chimique), comprenait en effet 2 combinaisons. Il endossa alors la surcombinaison bleue, puis les sous-gants, puis les gants en cuir et enfin les brodequins spéciaux. Il prit ensuite un masque et, craignant que les incendies n'aient diminué dangereusement le taux d'oxygène, choisit un appareil respiratoire dont il ajusta les cylindres sur son dos, en ayant soin de ne laisser aucun interstice entre la pèlerine et le masque facial. Il sélectionna ensuite un radiomètre à cadran d'affichage, qui lui fournirait à chaque instant l'irradiation gamma ambiante et ensuite la contamination de ses vêtements, grâce à des

sondes adaptables.

Tout content d'avoir retenu les leçons de la Protection civile, Lange prit la clef magnétique permettant d'ouvrir les portes blindées et pénétra dans le sas, dont il referma avec soin le vantail.

Avant d'aller plus avant, il fallait composer un code chiffré, qu'il avait parfaitement retenu. Le second compartiment, plus étroit, permettait d'accéder à l'escalier. Le mécanisme de fermeture fonctionna sans difficulté : le nouveau Président manœuvra le volant qui évoquait les sas de sous-marins et le lourd panneau tourna sur ses gonds.

Là, une pancarte avertissait que l'on accèderait à l'extérieur après l'ultime fermeture, dans le haut de l'escalier.

Lange eut alors une courte hésitation : n'aurait-il pas été plus prudent de prendre une arme ? Il haussa les épaules : les pauvres types de la surface devaient être plutôt mal en point...

Après une vérification du bon fonctionnement du dosimètre, il se décida, le cœur battant, à ouvrir l'ultime barrière le séparant de la sortie.

Sur le moment, il n'y vit pas grand-chose : des flocons de neige immaculée, mêlée à des cendres noirâtres, voltigèrent et se répandirent sur le sol bétonné.

L'escalier – et l'ascenseur pour les grosses charges – débouchait dans une tourelle ronde qui s'ouvrait à une dizaine de mètres du sol.

Ainsi, pensaient les ingénieurs, surmonterait-elle les décombres, permettant d'avoir une vue d'ensemble.

Leurs prévisions se vérifiaient seulement partiellement : la plateforme dominait bien les débris jonchant le sol. Par contre, la visibilité s'avérait pratiquement nulle... Que faire ? Demander de l'aide ? Tenter de se frayer un chemin, au risque de déchirer la combinaison protectrice ?

Le Président opta pour la seconde solution, il décrocha une échelle métallique prévue à cet effet et descendit jusqu'à l'amas caillouteux d'où émergeaient quelques poutrelles.

Par prudence, il accrocha à un anneau le mousqueton d'un fil métallique afin de trouver le chemin du retour, puis entama une hasardeuse avance, en équilibre sur les plus gros moellons.

Hélas, la vue ne portait pas à plus de dix mètres, comme avec le périscope. Des nuages de fumée ou de vapeur venaient par instants obscurcir encore les alentours. Quant au ciel, d'un gris crépusculaire, il était couvert de gros nuages orageux de teinte plombée.

Sur la gauche, un fond rougeâtre dénotait l'existence d'incendies persistants.

Le plus étonnant était le silence : les bruits lui parvenaient par des écouteurs spéciaux lorsqu'il faisait tomber une pierre ou un morceau d'ardoise, en dehors de cela régnait un calme absolu, comme si la nature, enfin débarrassée de la dangereuse bête humaine qui la polluant, manifestait ainsi sa sérénité.

Lange progressa d'une cinquantaine de mètres.

La sueur perlait sur son front et lui brûlait les yeux quand une goutte tombait dedans.

Grâce à l'oxygène, il ne ressentait aucun essoufflement, au contraire une espèce de bien-être, d'euphorie le gagnait.

Il s'arrêta un instant au sommet d'un amas d'où la visibilité était un peu meilleure et sortit une paire de jumelles de son sac.

Autant essayer d'y voir dans un nuage traversé en avion : un mur gris masquait les lointains. C'est alors qu'un léger bruit attira son attention, comme un clapotis de vagues sur les rochers.

Reprenant ses jumelles, le Président examina l'amas de pierrailles lui faisant face et... oui, pas de doute... aperçut un liquide ocre qui s'insinuait entre les interstices. La lisière, bordée d'écume et de bois brûlé, progressait assez rapidement.

En une minute, elle avait franchi la moitié de la distance la séparant de son promontoire !

Les gens de Taverny avaient dit vrai : la Seine envahissait ce qui avait été les Champs-Élysées, et atteignait presque la moitié de l'ancienne avenue Marigny...

À l'allure où la crue se produisait, pas grand-chose à faire : la panique dans l'abri aurait provoqué la mort de tous ses occupants.

— Nom de Dieu ! jura Lange, invoquant ainsi la divinité, ce qui ne lui était pas arrivé depuis belle lurette.

Sa décision était prise : se hâtant lentement, il rebroussa chemin, se servant d'une latte brisée en guise de canne afin d'éviter une intempestive entorse.

Il regagna alors l'abri et dévala les degrés à toute allure.

La sentinelle dormait toujours du sommeil du juste.

Le Président avisa le combiné téléphonique près de lui et composa le numéro de ses appartements.

Une voix féminine lui répondit.

— Sylvie, c'est moi... Ne pose pas de question. Prends les enfants et monte immédiatement à la tour d'évacuation.

— Comment ?

— Suis les flèches rouges ; n'emmène rien. Cours... Si on te demande pourquoi, dis que j'ai eu un malaise. Ne te laisse arrêter sous aucun prétexte.

— J'arrive...

En attendant sa venue, Lange compléta son harnachement avec une mitraillette et cinq chargeurs, auxquels il adjoignit un poignard, enfin il passa autour de son cou un émetteur-récepteur radio, branchant le fil au jack le reliant au micro de son casque.

À peine avait-il terminé de s'équiper qu'il vit surgir sa femme, échevelée, tenant par la main son fils et sa fille.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Tu as tué ce malheureux ?

— Pas du tout, il est fin saoul ! Nous sommes menacés d'inondation : la Seine barrée est en crue. Dans une demi-heure, elle atteindra la sortie. Enfile une combinaison, j'aide les enfants...

— La fermeture de l'abri n'est pas étanche ?

— Peut-être, si l'eau ne monte pas trop haut.

— Alors ?

— Le problème, c'est que l'air est pompé à l'extérieur et filtré. Si les sondes sont couvertes par le fleuve, il faudra recourir aux réserves de gaz comprimé : l'asphyxie viendra rapidement !

— C'est horrible ! Préviens vite nos compagnons...

— Le crois-tu ? Si je donne l'alerte, tous vont se précipiter ici et s'entre-tuer pour sortir.

— Au moins quelques-uns survivront, sinon tu les condamnes à brève échéance.

— Comme tu voudras ! À mon avis cela ne changera rien car, à l'extérieur, ils ne survivront pas.

— Et nous ?

— Je contacte Taverny. L'hélicoptère aura peut-être le temps de venir nous chercher, il nous montera par le treuil. Impossible d'atterrir.

— Je suis prête !

— Les gosses aussi, venez !

Tous quatre grimpèrent l'escalier, refermant avec soin les portes blindées derrière eux.

Ils parvinrent ainsi à la tourelle : la lisière des vagues était maintenant visible.

— Crénom ! Ça va être juste... jura Lange en branchant l'émetteur et en formulant le code prioritaire du Président.

Par chance, la réponse ne tarda pas :

— Ici le sergent Biloué !

— Le Président Lange à l'appareil, passez-moi le général Chasseron.

— À vos ordres, monsieur le Président !

Quelques minutes s'écoulèrent, interminables, enfin une voix rocailleuse à l'accent auvergnat se fit entendre :

— Chasseron à l'appareil.

— Ici Lange, je suis dans l'abri de l'Elysée : l'eau approche dangereusement. Avant une demi-heure, elle atteindra la tourelle. Pouvez-vous m'envoyer un hélicoptère ?

— Combien êtes-vous ?

— Quatre, dont mes deux enfants.

— Pas de problème de surcharge. Par contre, il aura du mal à vous repérer dans cette crasse. Voilà comment vous opérerez : quand vous entendrez le bruit du moteur, envoyez une fusée. L'appareil volera très bas. Il vous remontera au treuil.

— Quel temps mettra-t-il ?

— Pas plus d'un quart d'heure, il patrouille encore dans le secteur.

— Cela devrait aller.

— Et les autres ?

— Dès que ma famille sera embarquée, je déclencherai le signal d'évacuation urgente.

— Et ensuite ?

— Il existe quelques Zodiac, certains pourront y prendre place, l'hélicoptère les récupérera.

— De toute façon, notre effectif est au complet ici : nous ne pouvons accueillir beaucoup de monde. O.K. ! Je contacte l'hélicoptère, un second va tenter de décoller mais il ne commencera les opérations de sauvetage que lorsque le premier aura dégagé le coin. Dans la pénombre, ils risqueraient d'entrer en collision.

La communication fut coupée sur ces mots.

— Alors ? demanda Sylvie. Vont-ils venir ?

— Oui ! Dans une dizaine de minutes, ils seront là...

— L'eau monte vite !

— J'ai pris des repères, cela devrait aller.

— Et les gens de l'abri ?

— Un second appareil viendra les chercher. Je donnerai l'alerte en temps voulu.

Sa femme le regarda d'un air étonné, mais ne formula aucune remarque : il était évident que les trois quarts des rescapés n'auraient pas le temps de fuir.

La neige tombait toujours, recouvrant les ruines d'un suaire sale, la

lisière de l'inondation constituait un repère facile, car la surface noirâtre contrastait avec la blancheur du rivage.

Enfin, un vrombissement lointain se fit entendre : les enfants l'avaient remarqué les premiers et montrèrent du doigt l'horizon vers la droite.

— Le voilà ! s'exclama le Président, il s'est probablement repéré sur la butte où se trouvait l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

Il attendit quelques secondes, puis le grondement décrût ; il prit alors une fusée dans la trousse de secours et déclencha la mise à feu.

Sous la lueur écarlate, le paysage environnant prit un aspect infernal : on se serait cru près d'un volcan en éruption, la neige, soudain cramoisie, devint semblable à de la lave, impression renforcée par les monceaux de cendres.

Hélas, l'engin ne semblait pas se rapprocher ; le Président lança une seconde, puis une troisième fusée.

Soudain, les nuées furent balayées comme par un ventilateur géant, la lumière d'un phare blanc troua le crépuscule et la cabine vitrée apparut.

Le pilote repéra très vite les naufragés, et se plaça en vol stationnaire, juste au-dessus de la tourelle.

Quelques instants plus tard, une chaise plastique descendait au bout d'un filin.

Lange attrapa le guiderope et le maintint de toutes ses forces, puis le siège arriva à sa hauteur, sa femme y plaça d'abord leur fille et fit signe de remonter.

La manœuvre recommença ainsi trois fois, sans incident.

Lorsque le tour du Président fut arrivé, il fixa le câble à la rampe de l'escalier et descendit les degrés quatre à quatre ; parvenu dans le sas, il brisa la glace protégeant un bouton rouge qu'il enfonça brutalement.

Un hurlement de sirène retentit.

Lange prit alors le combiné du téléphone et hurla sans même savoir si quelqu'un l'entendait :

— Alerte ! Evacuation immédiate ! La Seine monte et menace d'inonder l'abri. Amenez des Zodiac, un hélicoptère viendra vous

récupérer !

Laissant le téléphone pendre au bout du fil, il regagna la surface.

La chaise se balançait à quelques mètres de lui, il tira sur le guiderope et, dès qu'elle fut à portée, s'y assit, agitant sa main pouce en l'air pour faire signe de remonter.

Avant d'être halé à bord de *l'Alouette III*, le Président jeta un ultime coup d'œil en dessous de lui et crut apercevoir deux silhouettes faisant des signaux désespérés.

Effectivement, lorsqu'il fut assis dans la cabine, la lueur rouge d'une fusée éclaira les flots sombres.

Le pilote se pencha vers lui :

— Vous êtes bien le Président Lange ? s'enquit-il en cherchant à le reconnaître par la visière transparente de son masque.

— Evidemment, mon vieux et je vous dois une fière chandelle !

L'autre haussa les épaules d'un air fataliste.

— C'était pas votre heure, voilà tout... Bon, je dégage : un *Super Frelon* arrive, je ne tiens pas à lui rentrer dedans !

L'appareil vira sur place et mit cap au nord, se maintenant à basse altitude.

Ses passagers contemplaient à travers le hublot latéral les incendies qui rougeoyaient toujours le long des méandres de la Seine ; le fleuve avait inondé une grande partie des ruines de Saint-Denis recouvrant de son linceul glacé parsemé de charognes les restes des rois de France depuis Saint Louis jusqu'à Henri II. Jamais ces souverains n'auraient pensé que leur cité connaîtrait le sort de la ville d'Ys...

L'appareil prit un peu d'altitude en passant au-dessus des buttes de Sannois. Sur sa gauche, la forêt de Saint-Germain était en feu mais la neige et les brouillards empêchaient de voir autre chose qu'une lueur pourpre.

Puis, devant, l'horizon prit aussi une teinte sang dragon : *l'Alouette* suivit la lisière de la forêt de Montmorency, la laissant à sa droite.

Grâce aux signaux radars, le pilote se guida directement sur la petite piste cimentée située devant le portail blindé de l'abri. Quatre projecteurs verticaux la délimitaient, facilitant l'atterrissage.

Un véhicule blindé d'infanterie attendait.

La porte arrière s'ouvrit, un officier en tenue N.B.C. apparut et fit signe aux arrivants de monter à bord.

Tous quatre prirent place sur des sièges, il y en avait neuf au total, en plus du conducteur et du canonnier chargé du canon de 20 et de la mitrailleuse. Seraient-ils tous occupés au second tour ? Lange fit taire sa conscience...

Tous phares allumés, l'engin fila vers le porche qui s'ouvrit devant lui, pour se refermer aussitôt derrière.

Une pluie de liquide mousseux aspergea alors le blindage, les roues et le châssis. Cela dura quelques minutes, puis le second vantail blindé s'écarta, découvrant un vaste tunnel éclairé par des lampes placées à intervalles réguliers.

Le véhicule roula ainsi sur une centaine de mètres pour s'arrêter devant une pancarte rouge : DÉCONTAMINATION.

Les passagers furent alors invités à descendre, des soldats en tenue N.B.C. promenaient déjà sur eux les sondes de leurs contrôleurs de contamination.

Le Président et sa famille furent dirigés vers une pièce aux murs de céramique blanche, entourée de cabines de douche où ils s'installèrent.

Le shampoing décontaminant radiologique les inonda et un assistant les brossa avec soin, ils passèrent ensuite sous un séchoir à air chaud, puis des contrôleurs repassèrent leurs bip-bips sur les combinaisons, se livrant à un brossage supplémentaire lorsque le nombre de chocs seconde était trop élevé.

Enfin, ils furent autorisés à quitter leurs survêtements et leurs bottes ; nouveau contrôle, les stylos dosimètres du Président furent vérifiés, alors seulement les nouveaux venus furent invités à pénétrer dans les locaux réservés à l'habitation.

Un ascenseur les mena quatre étages plus bas dans un bureau austère, tapissé de cartes – bien peu utiles maintenant – où le général Chasseron les attendait.

CHAPITRE II

À l'entrée des visiteurs, le général, courtoisement, se leva, alla à leur rencontre, baisa la main de Sylvie.

— Mes hommages, chère madame, soyez la bienvenue dans cet abri. Un logement vous a été réservé, l'impossible sera fait pour satisfaire vos besoins, dans la mesure, hélas, de nos faibles moyens...

Il se tourna alors vers Lange et effectua un salut militaire très raide :

— À votre disposition, monsieur le Président... (Ce dernier nota à part lui qu'il n'avait pas dit « à vos ordres », mais ne le releva pas.)

— Merci, général... Je désirerais avoir un entretien avec vous afin de procéder à un tour d'horizon.

— Bien ! Duval, veuillez mener M^{me} la Présidente à son appartement, ainsi que ses enfants.

L'officier d'ordonnance salua : « À vos ordres ! » puis il s'inclina devant Sylvie et lui ouvrit la porte, s'effaçant pour la laisser passer.

Une fois seuls, les deux hommes restèrent silencieux un moment, se jaugeant du regard, puis Chasseron soupira :

— Ennuyeuse, cette histoire d'inondation...

— Désastreuse, voulez-vous dire ! Tous mes dossiers, les archives microfilmées se trouvent sous les eaux. Sans parler des pertes en vies humaines...

— L'alerte a été donnée bien tard, malgré l'avertissement transmis par *l'Alouette*.

— Impossible d'évacuer tout le monde, il a fallu parer au plus pressé : nous disposions, heureusement, de Zodiac.

— D'après ce que l'on m'a annoncé à l'instant, l'épouse du Président Moucherin a été sauvée. Mais j'aimerais en apprendre plus sur les circonstances de ce... suicide.

— Oh, pas de doute là-dessus, il a volontairement mis fin à ses jours. D'ailleurs, j'ai son testament dans ma poche, le seul document sauvé du désastre. Prenez-en connaissance...

Chasseron parcourut rapidement le texte et grogna :

— Une crise de dépression, sans le moindre doute ! Il prenait des tranquillisants...

— Ces temps derniers, avec les récents événements, cela se comprend !

— Votre mandat a donc commencé le 6 juin... Le vote de mes hommes vous a donné une confortable majorité et celui des fonctionnaires de l'Elysée s'y est ajouté. Etant donné l'impossibilité d'effectuer une consultation populaire plus étendue, le pouvoir légal est entre vos mains. Au fait, avez-vous sauvé les codes ? Il reste encore des armes nucléaires et on ne sait jamais...

— Je les avais notés en écriture conventionnelle sur mon calepin qui ne me quitte pas.

— Bon ! fit le général, visiblement soulagé. Avez-vous choisi un Premier ministre ?

— Arice me remplacera. Il a son franc-parler, mais a l'audience de Moscou. Comme certains ministres ont disparu, il faudra opérer un remaniement, en faisant sans doute appel à vos subalternes. Au fait, le portefeuille des Armées vous conviendrait-il ?

— C'est là un grand honneur ! Hélas, que reste-t-il de nos escadres, de nos divisions ?

— Pas grand-chose, malheureusement ! Ah, une question : l'effet E.M.P. a mis hors d'état nos appareils électroniques et le souffle, la chaleur, ont détruit nos antennes. Pouvez-vous me brosser un tableau de la situation militaire et des perspectives à court terme ?

— Bien volontiers ! Nos missiles du plateau d'Albion ont été détruits pour la plupart avant leur lancement. Les six terrains de nos *Mirage* et de nos *Rafale* ont été ratissés et, comme depuis 75, nos avions n'étaient plus en alerte permanente, trente d'entre eux seulement ont réussi à décoller. Meilleur score des sous-marins nucléaires qui ont lancé leurs engins sans problème. De même, au début des hostilités en Allemagne, les missiles de croisière et les *Pershing* ont fait mouche. Bref, l'Europe est en feu de l'Atlantique Nord à l'Oural et il ne reste rien de nos forces conventionnelles en dehors de

groupuscules incontrôlés qui se livrent au pillage des abris qu'ils peuvent dénicher.

— Nos armées, je le sais, sont en pleine déroute, parlez-moi plutôt des conditions climatiques régnant sur les continents.

— Oh, elles répondent tout à fait au schéma numéro 3 de nos *kriegspiegels*, voyez plutôt...

Chasseron appuya sur un bouton et un écran mural s'éclaira, puis un tableau s'y inscrivit.

Malgré lui, Lange fut étonné : dans cet univers artificiel clos, tout paraissait normal, comme avant. Et pourtant... Combien de temps ces joujous sophistiqués fonctionneraient-ils encore ?

Cependant le général, se servant d'une baguette, désignait une ligne.

— Voyez : la puissance totale utilisée par les belligérants a largement dépassé les 5 000 mégatonnes annoncées initialement : nous sommes dans le cas 3, de 10000 Mt avec un bon nombre d'impacts à la surface du sol, comme à Mont-de-Marsan, Cazaux, etc., pour détruire les abris des *Mirage*.

— Epouvantable... souffla Lange. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Chasseron haussa les épaules et répliqua sèchement :

— Il ne fallait pas faire la course aux mégatonnes ; je l'ai souvent dit : jamais, dans l'histoire de l'humanité, une arme nouvelle n'est restée inemployée. Quoi qu'il en soit, nous devons affronter la réalité, dans vingt jours, neige et glace couvriront l'Europe. Sur le littoral méditerranéen, il fera un peu moins froid. Après 4 mois nous subirons le pire : - 40°, pour remonter à - 20°, 5 mois plus tard. Ici, grâce aux stocks de l'abri, nous n'aurons pas de problèmes majeurs.

— Mais les autres survivants ?

— Voyons les choses en face : les aliments lyophilisés, les surgelés à moins 50° se conservent 10 ans. Tout dépend donc des réserves tant pour le fuel que pour les dispositifs de filtration d'air et d'eau. Un abri privé ne possède, sauf exception, qu'une autonomie de un à deux mois. Fatalement, au bout de ce laps de temps, ses occupants devront explorer la surface. À ce moment-là, la radioactivité des retombées sera d'une vingtaine de rems, à laquelle s'ajoutera celle du césium et

du strontium déposés sur le sol, avec le plutonium, ce sont les plus dangereux. Si les rescapés des abris prennent de grandes précautions, un bon nombre d'entre eux survivront. Ensuite, quand les nuées se dissiperont, ils devront éviter les U.V. B pendant 3 ans. L'intensité lumineuse sera du centième de la normale à leur sortie et, au bout de 8 mois, atteindra la moitié.

— Et dans l'hémisphère Sud ?

— Ils seront un peu mieux lotis : pendant 2 mois la luminosité sera moitié de la normale, et il fera - 2°. Quant à la radioactivité, elle sera moindre qu'ici.

— Il y aura donc quelques rescapés au Nord comme au Sud.

— Certes ! Toutefois, même dans notre cas – le plus favorable –, il faudra résoudre d'épineux problèmes : une fois la chape de glace fondue, des graines feront surface. Quel sera leur pouvoir germinatif après ce séjour prolongé à zéro ? Et même si elles germent, les plantules résisteront-elles aux U.V. qui, au bout de 3 ans, seront encore multipliés par 1,2 dans l'hémisphère Sud et par 3 chez nous ? Quant aux animaux, comment les nourrir ? La chaîne alimentaire sera coupée.

— Nous discuterons de ces questions avec les spécialistes...

— Oui, nous aurons tout le loisir de le faire ! Par chance, nous possédons un stock de graines et un potager éclairé artificiellement, ce qui nous procurera les espèces de base...

— Combien d'abris pourront servir ainsi de points de départ à la renaissance de notre pays ?

— Une dizaine, pas plus. Au total un maximum de 2000 personnes qui devront recommencer pratiquement à zéro.

— Je vous remercie. Il faudra aussi tenir compte des abris qui, comme le nôtre, auront été inondés avant la glaciation et de ceux dont les prises d'air auront été obstruées par la glace sans que leurs occupants puissent les dégager... Je me sens un peu fatigué, je vais prendre congé.

— C'est bien compréhensible ! assura Chasseron en se levant. (Il appuya sur un bouton et un planton apparut.) Conduis M. le Président dans ses appartements.

— À vos ordres, mon général !

À bord de *l'Inflexible*, le commandant Marec avait, lui aussi, bien des soucis.

Après avoir lancé ses 16 missiles M 20 sur les objectifs désignés par le code présidentiel, le sous-marin avait fait le mort sous la banquise, afin d'échapper à d'éventuels sous-marins d'attaque, puis il avait mis le cap vers le sud en plongée.

La nouvelle des destructions accomplies par cette guerre démente ne parvint que le 8 juin au commandant Marec qui n'eut qu'à se reporter à son barème pour connaître les désastreuses conséquences climatiques du conflit.

Pas question de retourner à l'île Longue : les sas se trouvaient bloqués par les décombres et une arrivée en surface serait trop risquée.

Selon ses instructions, *l'Inflexible* se dirigeait donc sur Dakar où il serait peut-être possible d'embarquer des vivres. À 20 nœuds, 37 kilomètres heure, il faudrait à peu près 9 jours pour parcourir les quelque 8 000 kilomètres le séparant du port.

Encore fallait-il espérer y trouver des installations utilisables. Sinon, il faudrait tenter sa chance plus bas encore sur la côte africaine. Et comme les émissions radio devaient être brèves afin d'éviter tout repérage, pas question de se renseigner avant d'être parvenu à proximité.

À bord, l'équipage avait contenu son désespoir ; après le lancement des missiles, les hommes savaient parfaitement qu'ils ne reverraient jamais la fiancée de Quimperlé, l'épouse de Saint-Malo, la mère de La Roche-Bernard.

Mais dans cet univers clos, rien n'avait changé : les quarts de huit heures, les corvées d'entretien, les interminables parties d'échecs, de bridge ou de belote et les films deuxième catégorie qui montraient un monde à jamais disparu. Pourtant, ne cessait-il pas d'exister chaque fois que le sous-marin prenait le large ? Un espoir tenace restait au fond du cœur des enfants perdus : un coin du vieil Armor avait peut-être été épargné. Qui sait ? Peut-être retrouveraient-ils ceux qu'ils pensaient disparus... Et puis il y avait le sentiment de caste de La Royale, la discipline inculquée à « la Baille » de Poulmic ou à l'école des mousses, aussi, lorsque Marec avait invité son second Couriac dans sa cabine, avait-il laissé éclater sa fierté.

— Nos gars ont été magnifiques ! Je m'étais toujours demandé ce

qui se passerait, après... et j'avais émis plusieurs hypothèses, eh bien, je m'étais complètement fichu dedans !

Le second se gratta le nez et remarqua :

— Dans l'immédiat, ils ne réalisent pas vraiment, moi non plus d'ailleurs, seuls les rescapés qui contemplent par le périscope de leur abri un paysage apocalyptique savent que c'est vraiment arrivé.

— Maintenant voyons un peu ce qui nous attend. Selon son degré de salinité, la mer commence à geler entre $-0^{\circ}5$ et $-2^{\circ}2$, dans 9 jours, il y aura du pack en plaques sur le 15^{e} parallèle, sans que la banquise soit gênante pour nous. Lorsque nous aurons relâché à Dakar, j'ai l'intention de pousser jusqu'à l'équateur, là nous devrions bénéficier de meilleures conditions climatiques, Libreville me conviendrait assez...

— Tant que nos réserves d'uranium permettront d'actionner la pile, pas de problème, ensuite il restera le diesel auxiliaire, peut-être pourrions-nous ravitailler en fuel ?

— De toute manière, il faudra tenir un an : dans l'hémisphère Sud il fera alors $+7^{\circ}$, l'intensité lumineuse redeviendra presque normale, seuls le rayonnement U.V. et les retombées resteront à redouter.

— Je suis rudement embêté de ne pas disposer d'un nombre suffisant de combinaisons N.B.C. pour tout l'équipage...

— Pas très grave : à bord, nous ne craignons ni les retombées, ni le froid, ni les U.V. ; un véritable paradis ambulant... Par contre, si nous ne trouvons pas de fuel, il faudra débarquer et nous débrouiller à terre.

— Que ce soit à Libreville, à Luanda, au Cap ou à la Réunion, nous serons toujours bien accueillis à cause de nos nombreux spécialistes et de nos ingénieurs.

— À tout prendre, mieux vaudrait pousser jusqu'à Saint-Denis, si ça ne pose pas trop de problèmes.

— Cela me semble évident ! Avons-nous des informations sur la Réunion ?

— Pas à ma connaissance, mais je serais étonné qu'ils l'aient bombardée.

— Dès que nous serons dans un port, je me sentirai plus tranquille

pour émettre. En attendant, nous sommes en guerre ! Menez une veille attentive aux sonars : il ne s'agit pas d'écoper une torpille, ce serait trop bête !

— Les hommes de quart sont vigilants, commandant : aucun contact jusqu'alors.

— Les collègues se planquent comme nous : c'est ce qu'ils ont de mieux à faire. N'empêche, je suis fièrement content que les ingénieurs aient doté cette baille d'un diesel.

— Oui, les Amerloques et les Ruskis auront des problèmes pour se ravitailler en matière fissile. Peut-être en Afrique du Sud ?

— À moins qu'ils n'aient prévu le coup. Des ravitailleurs peuvent leur en fournir, ils peuvent aussi l'avoir dissimulée à terre dans un coin peinarde...

— Possible, en tout cas, pour nous aucune chance, sauf à Mururoa, peut-être ?

— À condition que le Centre d'essais du Pacifique n'ait pas écopé... Rien d'autre, commandant ?

— Pas dans l'immédiat !

— Alors, puis-je vous poser une question d'ordre philosophique ?

— Sûr, mon vieux, acquiesça Marec un peu étonné. Mais devant un verre de scotch, nous en avons besoin tous les deux... Là-bas, nous nous mettrons au punch !

Il sortit deux verres, versa de copieuses rasades *on the rocks* et reprit sa place dans un fauteuil.

— À votre santé, Couriac ! Et croyez-moi, je suis heureux de vous avoir comme second.

— Merci, commandant, c'est réciproque ! À la bonne vôtre...

Tous deux burent puis Marec reprit :

— Je vous écoute...

— Eh bien voilà : à votre avis, quelle sera la civilisation postatomique ?

— Sacré problème ! J'y ai souvent réfléchi... Malgré tout, le

problème sera différent dans l'hémisphère Nord et le Sud.

— Eh bien, parlons du nôtre en premier.

— Là-bas, ce sera dramatique : 4 mois à -40° , 9 mois à -20° , les graines n'y résisteront pas. Il ne restera à la surface du globe pas un animal, pas un oiseau. Quelques espèces adaptées comme les ours polaires, les pétrels et les pingouins s'en tireront peut-être. Les survivants humains protégés dans des abris tiendront tant qu'ils trouveront des réserves de nourriture à piller. Ensuite, ils s'entre-tueront pour finalement crever comme les autres !

— Oh ! je sais que je ne reverrai jamais ma femme ni ma fille. Même si certains survivent jusqu'à la fonte des glaces, ils ne trouveront pas de mammoths à chasser comme leurs ancêtres et ne pourront semer de graines pendant trois ans à cause de ces sacrés U.V.B. Si quelques durs à cuire tiennent jusque-là, ils pourront recommencer à cultiver les espèces dont les graines auront été sauvegardées dans des abris, comme les planqués de Taverny.

— Passons maintenant à l'hémisphère Sud : surtout dans l'extrême Sud où les espèces sont plus accoutumées au froid. Un mois à -20° , cela ne sera pas aussi catastrophique : des têtes de bétail pourront être abritées et nourries avec du foin, car bon nombre de végétaux s'en tireront. Pendant un an, ils devront être protégés des U.V., voilà tout...

— Selon vous, la civilisation redémarrerait en Patagonie ou en Afrique du Sud ?

— Très vraisemblable. J'espère seulement une chose : que l'arme atomique sera mise hors la loi et je militerai pour.

— Moi aussi, commandant, mais avant j'aimerais venger les miens !

— L'équipage de notre navire constitue une sorte d'arche de Noé, à bord nous disposons d'échantillons de tous les spécialistes, même des toubibs ! Il sera donc possible de faire repartir la machine, en y allant progressivement.

— Les Afrikanders reprendront du poil de la bête plus vite que les Argentins.

— Assurément ! C'est la raison pour laquelle j'aimerais faire bénéficier une terre française de nos ingénieurs.

— Je vous comprends, commandant ! Au total, il y aura donc eu

des millions de morts sans vainqueurs, ni vaincus... Et nos familles auront disparu !

— Hélas oui !

— Une autre supposition : les Russes, dans l'ensemble, ont plus de chances de survivre. Or, leur flotte de surface, de l'océan Indien et d'ailleurs, est au fond des mers, en compagnie des porte-avions nucléaires américains. Restent leurs sous-marins...

— Exact ! Aussi devons-nous rester vigilants.

— Leurs commandants sont comme nous : ils savent que l'hémisphère Nord est foutu...

— Probablement !

— Tous mettront donc cap au Sud.

— Oui, par exemple vers le Yémen où ils disposent de bases bien outillées.

— Une supposition : deux ou trois d'entre eux parviennent à Madagascar : un coin riche en minerais. Ils s'y installent sans l'accord des Malgaches. Que se passerait-il ?

— Si le gouvernement local demande un appui, les Américains enverront peut-être des commandos. J'en doute, car ils seront à court de moyens de transport.

— Vous considérez pourtant qu'il sera possible aux Popovs d'établir de nouvelles bases dans l'hémisphère Sud.

— En Afrique, possible ! Certainement pas en Amérique, chasse gardée des Etats-Unis. Et il y aura pas mal de survivants là-bas ; en particulier en Floride et en Californie où les milliardaires avaient construit de nombreux abris.

— Alors, croyez-moi, dans dix ans, tout sera à recommencer !

— J'espère bien que non ! Après les ravages qu'Hitler avait accomplis, les Russes ne voulaient pas la guerre, et maintenant, ils sont comme nous, la leçon aura suffi...

— Eh bien moi, mon commandant, je vais vous dire une chose : si nous disposions encore de M 20 à bord, je n'hésiterais pas une seconde, je les leur balancerais sur la gueule !

Marec le contempla d'un air stupéfait et ouvrit la bouche pour répondre mais à cet instant, la lampe rouge du combiné placé sur la table se mit à clignoter : il décrocha :

— Le commandant à l'appareil.

— Contact submersible sonar onze nautiques.

— Etanche ! Allure silencieuse ! Equipage aux postes de combat !

— À vos ordres, commandant !

Couriac saisit sa casquette et suivit Marec qui filait déjà dans la course, derrière eux les portes étanches claquaient.

— Un sous-marin ennemi ?

— Je n'en sais encore rien... On l'a accroché à 11 milles.

Les matelots, voyant arriver les deux officiers, se rangeaient précipitamment, dans une encoignure de porte, dans un placard, l'un d'eux s'accrocha même à une tuyauterie, comme à une barre fixe, effectuant un rétablissement.

Parvenu dans le poste central, Marec se dirigea vers l'écran du sonar dont les échos étaient retransmis par un microphone.

Le quartier-maître leva la tête, désignant un écran :

— Ici, commandant, fait route sud comme nous, légèrement plus rapide, profondeur 254 mètres.

— Bon ! Envoyez code reconnaissance sur fréquence O.T.A.N.

— À vos ordres !

Le préposé actionna le bouton émettant automatiquement ; une lampe orange s'alluma.

— Message envoyé, il ne répond pas...

— Attendez une minute.

Pendant ce temps, le pacha jetait un coup d'œil rapide sur divers cadrans, vérifiant la vitesse, la profondeur, l'assiette de l'*Inflexible*, l'étanchéité des compartiments.

— Toujours rien... murmura le quartier-maître.

— En tout cas, ce n'est pas un *Typhoon*, assura le second, 23 mètres de large, l'écho serait plus important.

— Cela nous laisse l'embarras du choix : entre les *Delta*, les *Yankee*, les *Hôtel II ou III*, les *Golf*, tous ont des torpilles à notre disposition.

— À moins qu'il ne s'agisse d'un sous-marin d'attaque type *November*, *Victor* ou *Alpha*, soupira le commandant. Je suis étonné qu'il ne nous ait pas encore repérés. Montez à 25 nœuds... Cap au 140...

— 25 nœuds, cap au 140, répéta le matelot assis devant la barre dans un confortable fauteuil.

— Dommage que nos tubes soient tous à la proue, nota le second, les S.S.B.N. de l'U.S. Navy en ont derrière le kiosque.

— Oui, mais cela nous donne de la place pour les capteurs sonores et un sonar actif puissant dirigé vers l'arrière : c'est ce qui nous a permis de dénicher cette baille !

— À mon avis, ce ne sont pas des Ricains ! Sinon, nous aurions écopé un *Subroc* nucléaire [4].

— Quand même, s'il s'agissait d'un S.S.N., ils nous auraient identifiés et envoyé un signal de reconnaissance ! Qu'entendez-vous aux capteurs sonores ?

— Pas grand-chose : nos moteurs brouillent tout.

— J'en aurai le cœur net ! Stoppez partout. Assiette zéro, ordonna Marec.

Sur sa lancée, le grand bâtiment continuait d'avancer sans bruit.

— Alors ? s'enquit le second.

— Bien trop silencieux pour un Russe... répondit le quartier-maître. Beaucoup plus que nous, c'est un Anglais ou un Américain. Il file vite : au moins 25 nœuds.

— Alors, pourquoi ne répond-il pas ? Votre indicateur F.F. [5] n'est pas en panne ?

— Le témoin est allumé en tout cas...

— Essayez le dispositif de secours ! grogna Marec.

— À vos ordres...

Quelques secondes plus tard, le préposé s'exclama :

— Ça y est, il répond !

— Sacrée foutue mécanique ! Faudra me démonter ce truc ! gronda le second.

— Identifiez-nous et donnez destination : Dakar. Ajoutez bonne chance !

— Entendu...

Le message fut rapidement envoyé et la réponse arriva immédiatement :

— C'est un *Los Angeles*, commandant, cap sur La Nouvelle-Orléans, il arrive du nord, comme nous. Souhaite bonne traversée. Demande pourquoi n'avons pas émis signal codé.

— Répondez : dispositif en panne.

— Il dit O.K. ; il nous avait reconnus comme français, sans quoi il aurait expédié ses torpilles.

— Répondez : *Ravi que votre matériel ait bien fonctionné ! Terminé.*

— Les *Los Angeles* ont une largeur de dix mètres, nota Couriac et sa silhouette colle bien. Incident clos !

— En avant 20 nœuds, ordonna le commandant. Reprenez cap initial. Fin d'alerte.

— 20 nœuds, cap au 180... répéta l'homme de barre.

— Eh bien, on peut dire qu'il m'a fichu une sacrée trouille, grommela le second.

— Reste à savoir si notre appareil est réellement en panne, nous en aurons bientôt le cœur net : vérifiez le système principal, ordonna le commandant. Il est possible qu'il ait voulu nous examiner de près.

— Effectivement, cela se peut... acquiesça Couriac. Moi, c'est sa destination qui m'étonne : La Nouvelle-Orléans doit être rasée, comme toutes les villes importantes des Etats-Unis.

— Leur abri a peut-être résisté et s'ils ont déblayé le chenal, c'est là

qu'il se ravitaillera le plus aisément en combustible nucléaire.

— Dommage que l'île Longue ne soit pas accessible, soupira le second. Là-bas, on aurait refait le plein...

— Quand nous passerons à proximité des Canaries, j'émergerai pour contacter le commandement et faire le point de la situation, annonça le commandant.. En attendant, allons déjeuner : j'ai une faim de loup.

— Moi, je prends la garde à 14 heures, une heure pour ravitailler, c'est amplement suffisant...

Les deux officiers se rendirent donc à la cafétéria du bord, à une allure plus paisible, et se firent servir des steaks hachés et deux pizzas.

Les congélateurs, Dieu merci ! étaient encore bien remplis.

Ils poursuivent leur conversation.

— Et si la Réunion était en feu ? s'inquiéta le second à mi-voix pour ne pas être entendu des voisins.

— Resterait Madagascar ou Tahiti.

— Une fois à court d'uranium, notre diesel ne nous permettra plus guère de déplacements.

— C'est pourquoi je veux contacter Taverny. Hum ! Pas mauvais, ce beaujolais...

— Ouais, faut en profiter, on n'est pas près d'en boire du nouveau, fit le second d'un ton chagrin.

— Allons, pas de pessimisme ! Nous nous mettrons au punch.

— Ah ! quel dommage de disposer d'une machine de guerre aussi sophistiquée et de ne plus pouvoir l'utiliser : car il ne faut pas se leurrer, pas question de récupérer des missiles et, une fois à quai ou dans un abri, plus question d'en sortir.

— Une équipe de maintenance restera à bord ; une douzaine d'hommes suffira. Les autres se rendront utiles à terre et, croyez-moi, il y aura de quoi s'occuper.

— Tant mieux, je m'embêterais trop si je n'avais rien à faire, mais j'avoue avoir été un peu déçu par notre récente rencontre : j'aurais fichtrement aimé coller une torpille dans un de ces sacrés Popovs !

— Eh bien moi, je préfère ne pas avoir à les affronter : à mon goût, il y a eu beaucoup trop de morts ! Et je poserai la question à l'Amirauté : l'état de guerre existe-t-il toujours ?

— Pour moi, personne ne me persuadera du contraire !

— Pourtant, Couriac, il faudra bien obéir si on nous ordonne de ne plus traiter les sous-marins russes en belligérants.

Le second avait terminé sa tasse de café, il consulta sa montre :

— Ça va être l'heure : je dois prendre congé...

— Allez, Couriac, et réfléchissez à ce que je viens de dire : le moment n'est plus à la destruction, il faut au contraire reconstruire avec les pauvres moyens dont nous disposons encore.

Le second ne répondit pas, il salua et se dirigea vers le poste central.

« Sacrée tête de mule ! Têtu comme un Breton... Enfin, il a le sens de la discipline. J'espère qu'il ne se livrera pas à une agression inconsidérée en cas de mauvaise rencontre... »

La traversée se poursuit comme à l'entraînement.

Le fonctionnement du submersible ne laissait rien à désirer, un troupeau de cachalots provoqua une fausse alerte mais leur rencontre fit jubiler le pacha.

— Après tout, confia-t-il à Couriac. Il demeure peut-être un mince espoir : si les chaînes alimentaires sont perturbées et même coupées sur les continents, principalement dans l'hémisphère Nord, la faune et la flore océanes, en dessous de dix mètres, restent sauvées. La pêche assurera notre subsistance pendant quelques années, en attendant que les cultures aient repris !

— Et puis, il sera toujours possible de manger des algues comme les Japonais. Par contre, remarqua le médecin du bord qui les avait rejoints, les baleines disparaîtront sans doute : elles se nourrissent en effet du plancton animal et végétal qui prolifère en surface. Les retombées et les U.V. risquent bien de les faire périr d'inanition.

— Les cachalots aussi ? s'enquit le second.

— Non : ils auront peut-être quelques brûlures cutanées quand ils remonteront après avoir sondé, mais leurs proies favorites sont les

calmars géants vivant à grande profondeur ; pour eux, pas de problèmes...

Bientôt, *l'Inflexible* franchit le 30^e parallèle : les recoupements des gyrocompas et des centrales inertielles laissaient augurer une bonne approche, lorsque le commandant ordonna :

— Assiette zéro. Immersion périscopique...

Le décompte de la distance séparant de la surface commença et tous les spécialistes du poste central retinrent leur souffle.

— Un chapelet de petites îles, marmonna le commandant. Derrière, une côte plus vaste...

Il consulta les photographies des sites et les repères.

— Alegranza, Graciosa et, au fond, Lanzarote, le port d'Arrecife se trouve sur bâbord ; il sera bientôt visible. Félicitations ! Maintenez le cap, dans un quart d'heure je ferai une nouvelle observation.

— Rien d'anormal, commandant ? interrogea Couriac.

— Pas de champignon atomique, c'est tout ce que je peux dire... Et aucun navire en vue.

Les quinze minutes suivantes semblèrent durer une éternité.

Marec conservait un calme olympien, marchant de long en large, plaisantant avec ses hommes. Une certaine complicité s'était établie entre lui et l'équipage : bien que de grandes dimensions, les S.S.N. sont des sous-marins et, malgré les 129 mètres de long de *l'Inflexible*, la place était comptée. Rien à voir pourtant avec les sous-marins de la Seconde Guerre mondiale tellement plus exigus.

Enfin, le commandant tourna sa casquette pour ne pas être gêné par la visière et saisit les deux poignées du périscop qui montait dans un bain d'huile.

— Ah ! je reconnais cette bourgade : pas de doute, il s'agit bien d'Arrecife. Sacré nom ! La dernière fois que je suis venu ici en vacances, il faisait un merveilleux soleil. Aujourd'hui, tout est sombre... On se croirait pendant la nuit polaire... Il y a même des glaces flottantes, rien de dangereux, pourtant c'est incroyable ! Paré à faire surface !

Chacun s'activa et le préposé au radar fut le premier vers lequel les

regards se tournèrent.

— Aucun navire en vue, commandant, du moins vers le large, à tribord ils pourraient se confondre avec la côte s'ils étaient assez près.

— Radio, commencez à émettre ! Prévenez-moi dès que vous recevrez quelque chose.

— Bien compris, commandant !

— Avez-vous l'intention de monter sur le kiosque ? s'enquit le second.

— À quoi cela servirait-il ? Il faudrait enfiler des tenues N.B.C. et se décontaminer ensuite. Regardez les radiamètres : 480 rems là-haut, ce n'est vraiment pas la peine de ramener des cochonneries à bord.

— Commandant ! appela le radio. J'ai Kerlouan, faible, du fading, pas mal de parasites.

— Envoyez le message suivant : *Commandant de l'Inflexible demande instructions. Me trouve actuellement en vue Canaries – sans plus préciser. Me dirige vers Dakar puis Réunion. Rayon d'action largement suffisant. Terminé.*

Il fallut quelques minutes pour que la réponse parvienne. Enfin, le radio pianota :

— *Chef d'état-major marine à Inflexible : mettez cap sur Antilles. Etes attendu. Je répète : cap sur Martinique. Mer des Caraïbes reste libre de glaces, à cause Gulf Stream. Confirmez réception.*

— Emettez : *Message reçu, mets le cap sur Fort-de-France. Question : hostilités sont-elles arrêtées ? Armistice est-il signé ?*

La question sembla surprendre l'officier responsable : en France, il n'était plus question de se battre pour la bonne raison qu'il n'y avait plus ni troupes ni matériel.

— *Président Lange a pris contact avec Président des Etats-Unis et Premier ministre Royaume-Uni dans ce sens. Contacts avec Moscou difficiles. Donc jusqu'à nouvel ordre devez engager combat contre tout navire ennemi rencontré.*

— Répondez : *Bien reçu. Repars en plongée vers Fort-de-France. Message terminé.*

Le second jubilait :

— Voyez, commandant ! Nous sommes encore en guerre, on peut encore couler des Popovs !

Il paraissait tout à fait rasséréné.

— Exact ! Pourtant, j'espère bien que nous n'aurons pas à combattre avant d'arriver à la Martinique car vous n'avez oublié qu'une chose : c'est que nous pourrions très bien aller donner à manger aux poissons. Et je veux parvenir à destination ; on a besoin de notre aide pour sauver des vies là-bas, cela seul importe désormais. Donc pas d'initiatives déplacées ! Compris ?

— À vos ordres, commandant...

CHAPITRE III

Tandis que le sous-marin poursuivait sa route, cap à l'est, que Couriac, désespéré de la mort de sa femme et de sa fille, remâchait des pensées vengeresses, d'autres Français, moins favorisés, affrontaient l'horreur du quotidien de cette glaciation nucléaire.

Il en était ainsi dans l'abri-parking du vieil Antibes. Plus d'une semaine après la destruction de Nice, les incendies faisaient encore rage dans les bois de pins et le centre technologique de Sophia Antipolis.

Tout le long de la côte et dans la vallée du Var, les collines rougeoyaient. Rien de commun avec les sinistres qui, chaque été, ravageaient quelques milliers d'hectares. Cette fois, pas de *Canadair*, pas de pompiers ; le feu se propageait à sa guise. C'est dire le nombre des victimes...

Comme le vent soufflait plein sud, le vieux port d'Antibes se trouvait protégé et les innombrables bateaux qui s'y balançaient avaient été épargnés.

Un petit tsunami, provoqué par l'explosion d'une ogive nucléaire au-dessus de l'aéroport de Nice, avait balayé le cap : dans le port, grâce aux jetées il y avait eu peu de dégâts.

Et puis le temps changea brusquement.

Le ciel se chargea de nuages noirs, de violents orages éclatèrent et la neige se mit à tomber en flocons épais, tout comme en janvier 1985, recouvrant lauriers-roses et palmiers d'un suaire grisâtre.

Cette neige avait ralenti la propagation des incendies, malheureusement un furieux vent noroît se leva, attisant les foyers restants.

La ville d'Antibes fut encore protégée, car l'autoroute et Sophia Antipolis faisaient coupe-feu.

Et puis la température s'abaissa jusqu'à - 15° tandis que la luminosité décroissait. On était loin des - 88° de Vostok en août 1960 seulement, contrairement aux gelées de 1985, la froidure

s'accroissait...

Le 18 juin, il faisait - 20° et on n'y voyait guère plus que l'été par un beau clair de lune.

Selon les prescriptions de la Défense civile, les portes de l'abri avaient été hermétiquement bouclées dès l'apparition de champignons atomiques au-dessus de la baie des Anges. L'alerte ayant été donnée une bonne dizaine de fois le 4 juin, il y avait eu peu de réfugiés le Grand Jour de l'Apocalypse : pas plus de vingt...

Parmi eux six postiers de garde cette nuit-là dans l'immeuble des P.T.T., tout proche, un charcutier et sa famille qui habitaient au-dessus de leur magasin, un couple de pharmaciens dont l'officine était voisine, deux marins, une femme médecin, quatre membres de la Défense civile et le chef d'abri.

Il y avait donc pléthore de vivres et de matériel.

Par ailleurs, une trentaine de camionnettes et de limousines avec deux camions étaient garées dans le parking. Les réserves de fuel étaient importantes et l'essence ne manquait pas dans les réservoirs.

Le chef d'abri, Marcel Dupuis, adjoint au maire, avait procédé à des vérifications périodiques des stocks, si bien que les réfugiés pourraient tenir deux mois, en se rationnant un peu.

Le 10 juin, Marcel décida d'effectuer une sortie en compagnie de Jean Mission, le pharmacien qui avait suivi, en tant qu'officier de réserve, les cours de Nainville-les-Roches pour la Protection Civile.

Magali, la brune postière, pouffa de rire en les voyant engoncés dans leur cape plastique avec le groin des masques à gaz : cela détendit un peu les deux hommes inquiets d'être coupés de la surface car le téléphone avait cessé de fonctionner.

Une fois le sas franchi, ils s'étaient trouvés en présence d'une congère de neige grisâtre qu'il avait fallu déblayer avec des pelles à la lueur de torches électriques car, à 10 heures du matin, la luminosité était celle d'un crépuscule de janvier...

Lorsque l'escalier fut dégagé, les deux hommes regardèrent autour d'eux avec étonnement : ils ne reconnaissaient plus cette place qu'ils avaient parcourue cent fois !

Partout, un lincoln gris ; dans l'air, des flocons mélangés aux cendres des incendies. Les canalisations avaient éclaté, formant un

petit étang là où se trouvait la poissonnerie.

Ils se frayèrent d'abord un chemin vers la place De Gaulle, glissant avec leurs bottes pour grimper le raidillon et, dans la gare des cars, sur leur gauche, ils aperçurent une lueur derrière les glaces de la salle d'attente.

— Seigneur, des survivants ! s'exclama Marcel.

— Oui, mais dans quel état sont-ils avec les retombées ? grimaça le pharmacien en effectuant une lecture sur son radiamètre. 125 rem !

— Ils sont foutus ! constata son compagnon.

— Oui... Si l'on en croit ce qu'on nous a seriné : la dose létale pour un adulte en bonne santé est de 500 rads, 350 seulement si l'organisme est affaibli, ce qui est le cas.

— Et ils en ont écopé au moins 450, ces pauvres cons ! gémit Marcel. Mais bon Dieu, ils n'écoutaient donc pas la radio : on leur a seriné que l'alerte N.C.B. était donnée par un hurlement de sirène d'une minute interrompu deux fois et répété après un arrêt de 30 secondes !

— Que veux-tu ? Ils n'y croyaient pas... Et puis, en France, les gouvernements n'avaient pas informé la population comme en Suisse ou en Allemagne fédérale.

Notre abri constitue une rareté ! Et dire qu'en Israël la population civile est protégée à 100 %...

— Purée ! Tous ces pôvres, ils vont crever de leucémie et de cancers...

— Sûr et certain !

— Que fait-on ? On file ? On ne dispose pas de médicaments pour les soigner...

— Les guérir, non, atténuer leurs souffrances, oui ! Jetons un coup d'œil.

Ils s'approchèrent et frottèrent un carreau avec leurs gants : dans une salle enfumée, une trentaine de personnes se trouvaient entassées, les unes allongées sur des sacs de couchage ou des couvertures, d'autres accroupies autour de réchauds à butane, faisant cuire de la nourriture dans de grandes marmites. Des maxibouteilles d'eau

minérales, des bouteilles de vin et des quantités de boîtes de conserve se trouvaient empilées le long du mur, au fond de la pièce.

— Ils ont fait le tour des magasins du coin, constata Marcel.

— Oui, et ils accélèrent leur mort en se contaminant avec des aliments pollués : regarde, ils ont des légumes et des pommes de terre.

— Alors, on y va ?

— D'accord ! Seulement on aurait mieux fait de prendre des armes chez un armurier...

— Tu ne trouves pas qu'il y a assez de morts ?

— Si, seulement je tiens pas à me faire écharper, ça doit pas être une façon agréable de passer de vie à trépas.

Le pharmacien poussa doucement la porte et pénétra dans la salle.

Quelques regards se tournèrent vers lui.

Tous paraissaient stupéfaits de voir un individu pareillement accoutré.

La plupart, trop faibles, restèrent là où ils étaient : quelques hommes, armés de bâtons, s'approchèrent.

Déjà on voyait apparaître sur leur peau des traces de lésions qui se transformeraient vite en cancers cutanés.

— D'où venez-vous ? gronda l'un d'eux.

— De l'abri devant la poste.

— Pourquoi que la porte était bouclée ?

— Tant que la fin de l'alerte n'est pas signalée... commença Marcel.

— Tu te fous d'nous ou quoi ? L'alerte, y en aura plus jamais, tout le monde va crever !

— Mais non ! assura Jean. Vous allez venir avec nous, on vous décontaminera et on soignera les malades.

— Pour l'instant, c'est surtout les brûlés qui sont en danger, assura une sœur qui jouait le rôle d'infirmière. On a pris des pansements à la pharmacie, des antibiotiques seulement, ils font tous de la fièvre...

— Il y a un médecin avec nous. Comment assurerez-vous le transport ?

— Oh, pas difficile : avec les chariots à bagages... Il n'y a pas loin...

— Tout d'même, z'auriez pu l'ouvrir avant, votre lourde, reprit un malabar.

— Et si une seconde attaque avait eu lieu ? L'intérieur aurait pu se trouver contaminé...

— Contaminé ? Avec quoi ? fit une petite blonde. La cendre des incendies ? C'est pour ça que mes cheveux tombent...

— Oui ! Ne perdons pas de temps : les plus valides poussent un chariot. Marcel, tu vas les guider. Moi, je file à la pharmacie, il doit y avoir encore pas mal de médicaments intéressants.

— D'ac... À tout à l'heure, prends un chariot !

Jean dévalisa ses réserves et ramena dix caisses dans l'abri. Comme la douche de décontamination se trouvait occupée, il alla faire un tour vers le port, jusqu'à la boutique d'un armurier, un vieux copain méfiant dont il connaissait la cache. Il descendit prudemment à la cave, déplaça un tas de bûches et démasqua une porte qu'il enfonça.

Là, il fit moisson d'armes légères et de balles qu'il enferma dans une valise, il se choisit un fusil de chasse et un. 22 long rifle à lunette qu'il passa en bandoulière puis, ployant sous la charge, il retourna à l'abri.

Une cabine de décontamination était enfin libre : il déposa ses colis et se doucha copieusement, après avoir lu sur son stylo dosimètre la dose encaissée : 0,05 rems.

Il faudrait noter le nombre de sorties dans la semaine et organiser des quarts pour que des patrouilleurs sortent à tour de rôle, ainsi ils n'accumuleraient pas de dose dangereuse.

La sonde lui indiqua des résidus radioactifs sur ses bottes et il dut effectuer un second lavage.

Enfin, il se débarrassa de la combinaison qu'il rangea dans un placard, et fila vers les w. c. pour satisfaire une envie pressante...

Sa femme l'avait rejoint et l'attendait :

— Tu vas bien ? Pas trop écopé de contamination ?

— 0,05, je ne ferai qu'une autre sortie cette semaine.

— Comment est-ce dehors ?

— Moche, gris, froid, personne en dehors de la gare.

— Les gens doivent se terrer dans leurs caves.

— Ce qui ne sert pratiquement à rien si elles ne sont pas étanches.

— Et les incendies ?

— Apparemment, la neige les a étouffés, mais le mistral est très fort. Où sont les irradiés ?

— Catherine a organisé un isoloir au second sous-sol.

— Allons-y, j'ai rapporté des médicaments et des armes : cache-les dans un coffre de voiture.

— Des armes ? Pourquoi donc ?

— Pour nos patrouilles : elles risquent de rencontrer des types qui, n'ayant plus rien à perdre, écumeront toute la ville. Or, avec ces nouveaux venus, il faudra organiser des expéditions dans les magasins pour récupérer des vivres.

— Je comprends...

Quelques instants plus tard, ils arrivaient à l'hôpital improvisé.

Catherine aidée de Magali, la postière, et de ses collègues s'activait, examinant avec une torche la peau des irradiés, leur gorge, leurs yeux.

Jean s'approcha.

— J'ai ramené des antibiotiques, de la B 12 et de quoi faire des perfusions. À tout hasard, j'ai aussi descendu un microscope, des lames, des pipettes et du colorant pour des numérations – formules sanguines.

— Parfait ! Il suffira de faire une rapide numération : la leucémie les guette tous, murmura-t-elle. Ils ont été beaucoup trop irradiés.

— Où dois-je déposer les médicaments ?

— Paul va les prendre...

Un des postiers s'approcha.

— Venez, on a organisé une réserve avec des planches.

— J'aimerais aussi disposer d'une table, d'une chaise et d'une lampe pour les examens de sang.

— Pas de problème. On va vous arranger ça...

La journée fut assez agitée.

Il fallut jeter à l'extérieur les vêtements trop contaminés et installer des lits de camp que les deux marins allèrent chercher aux Galeries proches de la place ainsi que draps et couvertures.

Deux postiers prirent la relève pour rapporter des vivres.

Pendant ce temps, Marcel et Jean installaient un système de visée à la porte du sas, afin de reconnaître les arrivants. Le vantail fut bouclé et un lit de camp installé à proximité pour que deux hommes se relaient sans cesse.

Les pistolets furent aussi distribués et les femmes apprirent à s'en servir en tirant quelques balles au quatrième sous-sol.

Le soir, au dîner, tous se sentaient épuisés : cinq autres réfugiés avaient été ramenés, portant à trente-huit le nombre des rescapés.

Après plusieurs pastis bien tassés, Marcel réunit ceux qu'il considérait comme ses adjoints : Jean, sa femme Nathalie, Catherine, Henri le charcutier, Paul le receveur, et Pascal l'un des marins.

— Mes amis, nous allons commencer une longue hibernation, commença-t-il. D'après ce que j'ai entendu à la radio, nous devons affronter un froid sibérien pendant 4 mois, ensuite - 20° pendant neuf mois, juste le temps d'accoucher... Et ce n'est que dans un an à peu près que les températures redeviendront positives. Première conclusion, il va falloir installer un système de chauffage ici, ce qui n'était pas prévu ! Comment l'envisagez-vous ?

— Pas le choix ! grimaça Henri. Faut dégoter du fuel de rab... Si possible aussi un groupe électrogène supplémentaire car il n'est pas question d'utiliser des poêles dans ce milieu confiné. Heureusement, ma cuve est pleine : on venait de me livrer.

— C'est pas ça qui nous dépannera, assura Pascal. Faut aller au vieux port : là, il existe des réserves dans les cuves. Faudra dégoter un

camion-citerne, et le conduire ici.

— Facile à dire ! objecta Paul. Avec le froid, le moteur ne démarrera jamais...

— J'espère que si : on mettra de l'essence dans le gazole et sur le filtre à air. Et puis on chauffera les canalisations, ça devrait marcher, assura le mathurin. J'ai navigué dans les zones polaires.

— Bien ! fit le chef d'abri. Le port, on sait qu'il est intact, pas loin d'ici, et les rues sont dégagées, seulement faut trouver un camion...

— Je sais où il y en a, chez un grossiste pas loin de la gare, assura un postier. Mon beau-frère y travaillait.

— Bien, vous allez donc prendre une bagnole ou une moto, j'aimerais mieux une auto, mais à l'extérieur. Là encore faudra la faire partir...

— T'en fais pas ! intervint le pharmacien, un peu d'éther sur le filtre à air et elle pétera le feu. Les accus n'ont pas encore eu le temps de se décharger.

— Espérons que tu as raison et que tout ne sautera pas ! reprit Marcel. En tout cas, il faudra vous armer.

De mauvaises rencontres sont toujours à redouter. Et les loubards, sachant qu'ils n'ont plus rien à craindre puisqu'ils sont condamnés, ne feront pas de quartier.

— T'en fais pas ! assura Pascal. On défendra notre peau !

— Départ demain matin. Avez-vous d'autres besoins urgents ?

— Oui ! déclara le pharmacien. Il faut aussi penser à ce qui nous attend dans un an. Plus de cheptel, ni d'animaux sauvages, ni d'oiseaux, ni de végétaux. Les graines enfouies risquent d'avoir gelé. Il faut donc stocker ici des semences, afin de les protéger du froid et de l'irradiation. Sans quoi, les survivants, une fois les réserves épuisées, crèveront de faim.

— J'y avais pas pensé... grogna Henri.

— Tout à fait judicieux : deux d'entre nous irons donc à la recherche de graines : vous trouverez des adresses sur l'annuaire. Céréales, légumes, patates, tout ce qui vous paraîtra intéressant.

Deux postiers se portèrent volontaires.

— Rien d'autre ?

— Quand vous passerez devant une pharmacie, vous prendrez les médicaments dont je vous donnerai la liste, ce sont les plus urgents, assura Catherine, la jeune toubib.

— Entendu ! Moi, je ferai un tour à la gendarmerie : ils ont des radiamètres et un émetteur-récepteur radio plus puissant que le nôtre, approuva Marcel.

— Je jeterai aussi un coup d'œil sur les vedettes dans le port, renchérit Pascal. l'a des bailles sacrément bien outillées.

— D'accord ! Mais songez-y tous : vous êtes des privilégiés et ceux qui vous rencontreront vous haïront, emportez de quoi vous défendre... insista Jean. Et j'oublie le plus agréable pour ces dames, récupérez toutes les fourrures que vous trouverez !

— Prenez aussi des équipements de sport d'hiver, conseilla Nathalie ; là-dessus, tous allèrent se coucher.

La nuit fut calme : les veilleurs ne virent rien d'anormal, mais leur champ de vision était très limité.

À l'aube, vers dix heures, car le soleil n'arrivait pas à percer les nuées, les explorateurs partirent chacun de leur côté, armés jusqu'aux dents.

Les deux postiers se distinguèrent : non seulement ils rapportèrent de quoi faire des plantations, mais comme les sacs de pommes de terre pesaient lourd, ils trouvèrent le moyen de mettre en marche une camionnette et ramenèrent leur butin sans fatigue.

Tandis qu'ils roulaient vers Nice, tous phares allumés, ils eurent une vue d'ensemble du littoral ; jusqu'aux Marinas, tout semblait rasé, l'épaisse couche de neige grisâtre empêchait de voir les dégâts réels. Peut-être quelques survivants végétaient-ils dans des caves. La mer, jadis turquoise ou lavande, avait une vilaine teinte plombée. Des épaves de toutes sortes et des glaçons dansaient à sa surface, au gré de la forte houle. La longue plage en arc était complètement verglacée. Pas la moindre embarcation. Pourtant, sur la R.N. 7, il y avait une dizaine de traces de pneus cloutés sur la neige, provenant apparemment de motos.

Jean, lui, alla chercher sa propre voiture dans son parking et réussit aussi à la faire démarrer, grâce à quelques gouttes d'éther. Il assujettit les chaînes utilisées naguère pour aller skier à Isola 2000 et partit

pour la gendarmerie. En route, il s'arrêta dans diverses pharmacies et recueillit un stock important de médicaments. Une seule officine paraissait ouverte, lorsqu'il entra, il se trouva nez à nez avec une 22 long rifle.

— Eh Dortain, du calme ! sourit-il en soulevant son masque.

— Ah ! Avec votre accoutrement, je ne vous aurais pas reconnu... D'où sortez-vous ? Sapristi, z'êtes fichtrement bien équipé !

Jean lui expliqua et lui proposa de les rejoindre.

— Pas de refus ! acquiesça l'autre avec soulagement. J'ai bricolé un abri à la cave, comme j'ai pu, le masque date de la guerre de 40, j'ai changé le charbon, mais son efficacité n'est pas garantie. Je vais chercher ma femme et mes gosses. Au début j'ai cru rendre service aux survivants, seulement tous les gens, fous de terreur, sont partis à la campagne, dans leur cabanon ou chez des amis. Et puis je commence à avoir la trouille : il y a un quart d'heure, un type en moto s'est arrêté et m'a demandé de la drogue. Je l'ai braqué, il n'a pas insisté mais a ricané en disant qu'il reviendrait avec ses copains foutre le feu à la baraque avec moi dedans, alors...

— Ecoute... Je te tutoie, les cérémonies ne sont plus de mise maintenant : prépare tes affaires, des calmants, tout ton tableau B, des antibiotiques, aussi des petits pots de nourriture pour enfants. Je repasse te prendre dans un quart d'heure.

— Compte sur moi ! Merci, vieux...

Jean repartit, l'œil aux aguets, son 7,65 avec une balle dans le canon, sur le siège à côté de lui.

Les abords de la gendarmerie paraissaient calmes et le bâtiment lui-même, désert. Pourtant, dans les pièces, il y avait des signes d'occupation : bouteilles de bière vides, boîtes de conserve ouvertes.

Au sous-sol, un abri avait été installé, avec une porte équipée d'un œilleton ; il frappa à plusieurs reprises.

— Oui est-ce ? fit une voix étouffée.

— Jean Mission, le pharmacien.

— Ah ouais ! Qu'èze vous voulez ?

— Je viens de l'abri de la poste où se trouve Marcel Dupuis,

l'adjoint au maire. Nous aimerions savoir si vous pourriez nous confier un poste émetteur et quelques radiamètres. Nous sommes à court.

— J'sais pas... J'appelle le lieutenant !

Quelques secondes passèrent.

— Alors, vous avez besoin d'aide ? Combien de personnes dans l'abri ?

— Trente-cinq... Les gens n'ont pas obéi au signal d'alerte, beaucoup ont préféré partir hors de la ville.

— Dites donc, vous avez pas mal de place !

— Sûr...

Il y eut un conciliabule derrière le vantail.

— Pensez-vous pouvoir héberger 14 personnes de plus ?

— Héberger, sans problème, nourrir, c'est autre chose, il faudrait nous fournir des vivres, de l'eau en bouteilles.

— Pas de problème : on en réquisitionnera dans les grandes surfaces. On va vous envoyer nos familles et quatre ou cinq gendarmes pour vous donner un coup de main.

— Entendu ! Et mon émetteur ? Les radiamètres ?

— On partagera... J'ouvre la porte, entrez !

D'un coup d'œil, Jean comprit le problème, les pandores avaient fait de leur mieux, mais les locaux ne s'y prêtaient guère, et l'abri ressemblait à un clapier. Comme les véhicules de la gendarmerie avaient été maintenus en état de marche, le convoi partirait à 14 heures pour déposer les réfugiés en tenue N.B.C., ensuite il poursuivrait vers l'autoroute où se trouvaient des grandes surfaces intactes, en principe. Vers Nice, Cap 3000 avait brûlé en totalité.

Jean fut invité à boire un coup de rosé qu'il accepta avec plaisir. Les gendarmes lui firent alors part de leurs problèmes de santé : entérites, bronchites, conjonctivites : rien de grave. Il leur laissa des médicaments et promit de leur envoyer Catherine en cas de pépin.

Le lieutenant insista pour confier un M.A.T. 49 au pharmacien, car son revolver ne lui paraissait pas suffisant. En cas de mauvaise rencontre, ce pistolet mitrailleur permettant un tir par rafales,

intimiderait beaucoup plus d'éventuels agresseurs et, comme il le fit remarquer avec un gros rire :

— ... Une arme robuste, 32 coups dans le chargeur et, fait notable, l'avant du pontet décapsule à merveille les bouteilles de bière !

Le potard repartit d'un cœur léger, heureux de savoir qu'il disposait d'alliés efficaces, et alla directement rejoindre son confrère.

En chemin, il vérifia son stylo-dosimètre à lecture directe : il avait reçu bien moins de radiations que la veille. Certainement à cause de la protection de la carrosserie métallique de la voiture, pourtant, il devrait réduire ses sorties. Une fois arrivé devant l'officine, il poussa la porte en sifflotant.

Sur le moment, il fut un peu étonné que son confrère ne vienne pas à sa rencontre ; lorsqu'il passa derrière le comptoir, il étouffa un cri d'horreur.

Le malheureux, étendu sur le sol, était mort : il portait plusieurs plaies au cuir chevelu, on l'avait frappé sauvagement, défonçant sa boîte crânienne. Son arme avait disparu.

Jean passa dans l'arrière-boutique, cherchant la femme de son confrère, il ne la trouva pas. Prudemment, il descendit les degrés menant à la cave transformée en abri.

Le vantail avait été enfoncé.

À la lueur de sa torche. Mission regarda à l'intérieur. Des étagères garnies de provisions, des casiers d'eau minérale, des lits de camp et... sur le sol, deux corps de jeunes garçons, inertes. Aucune trace de leur mère.

Le pharmacien palpa la jugulaire du premier, posa son oreille sur la poitrine, il était mort.

Le cœur du second battait encore.

Il passa sa mitraillette en bandoulière et hissa le corps en haut puis le déposa sur la banquette arrière de son automobile.

Quelques cartons de médicaments éventrés restaient encore dans l'arrière-boutique, il les chargea, ainsi que des flacons de perfusion : le gosse pourrait en avoir besoin...

Malgré la neige et la glace, il parcourut le chemin de retour à vive

allure : le trajet ne dura pas plus de dix minutes.

Aussitôt sur la place, il prit le corps, toujours inanimé et l'amena dans l'abri où Catherine lui donna des soins immédiats.

Jean déchargea alors sa voiture, alla se décontaminer, bouleversé, il raconta le drame et conclut :

— ... Des salopards de ce genre n'ont pas le droit de vivre ! Si par chance je mets la main dessus, je les torture pour savoir ce qu'ils ont fait de leurs prisonniers et je les descends.

Pascal était déjà rentré : son expédition s'était déroulée sans ennuis : son coéquipier, un postier, lui avait trouvé un camion-citerne qui, par chance, était plein, et les deux acolytes n'avaient pas eu besoin de se rendre jusqu'au port. Comme ils avaient repéré un autre véhicule, plein lui aussi, les deux autres postiers y étaient retournés pour l'amener sur la place. Là, en enlevant une pièce du moteur, personne ne les embarquerait.

Cependant, les autres réfugiés préparaient l'abri afin d'y héberger les familles des gendarmes. De nouvelles étagères furent aussi installées afin d'y stocker les vivres qui seraient ramenés des grandes surfaces.

Ponctuels, les gendarmes arrivèrent à l'heure dite, chargés de vêtements et de victuailles : tout était paré et l'installation se fit rapidement.

Jean alla prendre des nouvelles du jeune Dortain et Catherine le rassura. Le jeune garçon, d'une dizaine d'années, n'avait reçu qu'un seul coup. La matraque avait glissé sur le crâne, le scalpant en partie, ce qui avait provoqué une forte hémorragie. Quelques points de suture avaient arrangé les choses. Rémi avait repris connaissance. Maintenant il reposait sous l'effet des calmants.

Rassuré, Jean alla déjeuner : sous le coup de l'émotion, il se sentait une faim de loup. Dans le recoin servant de restaurant, il trouva attablés les quatre gendarmes qui se présentèrent simplement par leurs prénoms : Victor, René, Charles et Léon.

Le chef d'abri les rejoignit et ils discutèrent alors de la prochaine expédition : les grandes surfaces situées au péage de l'autoroute. Ils établirent une liste de denrées de première nécessité et Victor, le maréchal des logis, insista sur le fait qu'il devrait laisser sur place un bon de réquisition en bonne et due forme portant la liste détaillée des

objets empruntés.

Jean eut beau tenter de lui suggérer que les actionnaires et les gérants de ces sociétés étant probablement tous morts, rien n'y fit. Les principes avant tout : un gendarme ne vole jamais, en cas d'absolue nécessité il peut seulement réquisitionner.

— Après tout, c'est votre affaire, conclut le potard.

Il faudra me faire des bons pour les médicaments que j'ai pris dans ma boîte, si on en est encore là...

— Cela va de soi ! assura Victor. Donnez-moi la liste, je la transcrirai sur un imprimé officiel et vous en remettrai un exemplaire.

— Eh bien, mon vieux, ne vous fatiguez pas ! Il n'y a plus de monnaie légale : en quoi me paieriez-vous ? En or ?

Le problème ne semblait pas s'être posé au brave maréchal des logis qui resta bouche bée, son échelle des valeurs tristement perturbée car, enfin, comment lui réglerait-on sa solde ?

Marcel intervint pour changer de conversation :

— En tout cas, soyez sur vos gardes : ces magasins sont des refuges idéaux pour les truands de tout poil. Ils peuvent y mener la grande vie sans débourser, le rêve...

— À nous quatre, rien à craindre ! assura René. Ces types-là on les connaît : pas de cœur au ventre. Dès qu'il s'agit de risquer leur peau, ils se taillent.

— Tenez compte du fait que la situation a beaucoup changé, insista l'adjoint. Bien que ignares, ils savent quand même que leurs jours sont comptés à cause de la radioactivité ambiante. Se sachant condamnés, ils défendront ce qu'ils considèrent comme leur bien, afin de s'assurer une fin de vie agréable.

— D'accord ! On se méfiera... On n'hésitera pas à tirer... après avoir fait les sommations d'usage !

— Non de Dieu ! jura Marcel. Vous n'êtes pas au parfum, les amis... Ils vous flingueront dans le dos avant que vos foutues sommations soient achevées...

Victor hocha tristement la tête : il commençait à réaliser que c'était la fin d'un monde. Tant qu'il était resté à la caserne, encadré par ses

officiers, l'existence ne lui avait posé aucun problème, on était en guerre, voilà tout ! Et maintenant, après avoir contemplé les habitations désertes, la morne uniformité de la neige grise, ce perpétuel crépuscule, il se rendait compte du chamboulement affreux qui régnait sur cette brave Terre.

— Dites-moi, interrogea-t-il, est-ce que ça restera toujours pareil ? Je veux dire, le froid, la radioactivité ?

— D'abord, la température baissera, mais dans un an et demi il ne gèlera plus et, dans quelques mois, le danger des retombées s'atténuera, seulement il n'y aura plus d'animaux domestiques, plus de plantes pour nourrir les survivants : c'est la raison pour laquelle nous stockons des graines, que nous essayons de sauver quelques poulets et des lapins. En espérant qu'un peu d'herbe repoussera...

— Je vois ! Z'en faites pas, on tiendra le coup. Du moment qu'on m'explique, j'ai tout ce qu'on veut...

— Tant mieux ! On aura besoin de types à la hauteur comme vous ! s'exclama Marcel en lui donnant une tape amicale dans le dos.

Après une dernière tournée de rouge de Provence, – qui sauverait les ceps de vigne ? – chacun vaqua à ses occupations.

Le pharmacien alla mettre de l'ordre dans ses drogues, pas besoin de frigo pour les médicaments fragiles : les parties non cloisonnées et non chauffées du parking étaient à - 5°.

L'adjoint alla inspecter les radiamètres et surtout l'appareil radio, espérant parvenir à capter une émission de Taverny où de l'Elysée.

Les quatre pandores, eux, allèrent pisser un bon coup avant de s'équiper. Avec cette sacrée combinaison, c'était comme dans un scaphandre, mieux valait ne pas avoir la chiasse !

René et Victor emportaient chacun un Clairon avec des chargeurs de 25 cartouches. Cette arme leur permettait de tirer soit par rafales de trois coups, soit, contre des assaillants nombreux, en tir automatique. Les balles de 5,56 accomplissaient alors des ravages. Ils prirent aussi quelques grenades.

Charles et Léon se contentaient de leurs 7,65 d'ordonnance, moins gourmands en munitions.

La camionnette démarra comme un rêve, et ils prirent la direction de la place De Gaulle afin de remonter vers l'autoroute par la récente

Au passage, ils constatèrent que la grande antenne avait tenu le coup, bien qu'un de ses haubans se soit rompu.

Le réservoir d'eau souterrain semblait aussi intact, ce qui pouvait être très intéressant, l'eau y étant en partie protégée des radiations. Or les maxi-bouteilles ne dureraient pas longtemps.

Le véhicule s'arrêta devant les garages Renault et Citroën : il y avait pas mal d'autos garées, en siphonnant leur réservoir, les gendarmes refirent le plein, emportant même quatre jerricans de réserve. Victor ne laissa pas de bons de réquisition...

Tout le long de la montée, ils avaient remarqué des traces fraîches de chaînes et de pneus à clous dans la direction de Grasse, aussi roulaient-ils sans les phares.

Parvenus devant l'entrée du péage, ils tournèrent à droite, se réservant pour plus tard la visite du grand magasin de bricolage qui se dressait plus loin, à gauche.

L'énorme parking était presque vide : après la destruction de Nice, la population, prise de panique, s'était enfuie vers l'intérieur. Mauvais calcul, car seules les maisons en pierre des villages offraient l'abri de leur cave. Les chalets de bois avaient brûlé comme des torches, quant aux autres, ils se trouvaient ensevelis sous l'épais manteau de neige qui, partant du Mercantour, s'étendait maintenant jusqu'à la côte, tandis que des glaciers recouvraient les vallées du Var, de la Tinée et les gorges du Cians.

D'entrée, les vitrines défoncées, les magasins pillés mirent les gendarmes sur le qui-vive.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le hall tout en longueur menant à la grande surface, des motos accotées aux murs attirèrent leur attention ; ils en comptèrent une vingtaines, toutes munies de sacoches, quelques-unes attelées d'une remorque de vélo.

Des denrées y étaient entassées : cognac, champagne, whisky, conserves et vins fins constituaient la majorité des rapines, ils trouvèrent aussi des magnétophones avec des boîtes de piles pour les faire fonctionner.

— Planquez-vous, les gars ! ordonna Victor, le long du mur !

Ses collègues obéirent et continuèrent la progression vers les caisses

qui constituaient autant de sas. Toujours personne en vue et ces sacrés masques limitaient le champ de vision.

Ils attendirent un moment, puis s'engagèrent dans l'une des allées : Léon en avant-garde.

Aucun bruit, pas la moindre lumière.

Pourtant les pillards devaient se cacher quelque part !

Un moment, Victor hésita : ils n'étaient que quatre et ces loubards les submergeraient s'ils attaquaient en masse.

Pourtant, ce n'était pas le genre d'hommes à reculer. Soulevant son masque, il cria :

— Allons, les gars ! Je sais que vous êtes là... Montrez-vous et filez avec vos tires. On ne vous fera pas de mal...

— Gros con ! fit une voix. C'est toi qui vas morfler !

Aussitôt un tir nourri s'abattit sur le peloton de gendarmes, venant du haut des stands et des allées latérales.

Léon, atteint d'une balle à la tête, s'abattit dans une mare de sang.

Pourtant, les malfrats, complètement soûls, visaient mal, seul René fut blessé au bras ensuite.

Tirant rafales sur rafales, René et Victor couvraient la retraite.

— Sautez sur une moto, hurla le maréchal des logis. Ces cons ont laissé les contacts.

Charles parvint à faire démarrer sa tire, malheureusement, une balle l'atteignit dans le dos et il s'effondra sur le guidon.

Seuls Victor et René purent franchir le seuil, derrière eux, les moteurs grondaient déjà, la meute hurlante se lançait à leur poursuite.

Le maréchal des logis n'était pas une jeune recrue : il savait comment se débarrasser des gêneurs. Ralentissant un peu dans la côte, il lâcha sur le macadam cinq grenades qui explosèrent juste au moment où les motards passaient à leur hauteur... Ce fut un carnage : les quelques rescapés n'insistèrent pas et rebroussèrent chemin.

Débarrassés de leurs poursuivants, les deux hommes firent demi-tour et récupérèrent la camionnette mais, craignant une nouvelle

attaque, ils passèrent par la gendarmerie afin de se réapprovisionner en grenades avant de regagner l'abri.

CHAPITRE IV

Le Président Lange dormit douze heures d'affilée et, au réveil, il se sentit en pleine forme. Après un excellent petit déjeuner, il contacta Chasseron afin de faire le point avec lui.

Rendez-vous fut pris pour 11 heures dans la salle de conférences.

À son entrée, Lange aperçut Arice, son remplaçant nouvellement choisi, et se dirigea vers lui, arborant une mine réjouie.

— Mon cher Premier ministre ! Quelle chance de vous retrouver !

L'autre resta renfrogné.

— Ce n'est certainement pas grâce à vous que je m'en suis sorti ! Vous avez bel et bien foutu le camp avec votre famille, sans prévenir personne ! Sale dégonflé...

— Mais ce sont là de pures médisances ! Je ne tolérerai pas que vous propagiez pareille version des faits : au contraire c'est moi qui ai donné l'alerte alors que le planton, ivre mort, ne surveillait pas les environs comme c'était son devoir.

— Ouais, dommage d'avoir attendu que votre famille soit embarquée pour donner l'alerte. Fâcheux aussi que vous ayez filé sans attendre personne !

— Nous ne pouvions prendre d'autres passagers : *l'Alouette* n'a que cinq places.

— *L'Alouette* II, certes ! Seulement il s'agissait d'une *Alouette* III à sept places. Deux malheureux ont péri par votre faute.

— Je regrette que le pilote ait commis cette terrible erreur dans l'affolement du moment !

— Heureusement que celui du *Super Frelon* a été moins dégonflé que vous ! Grâce aux Zodiac, il a sauvé une cinquantaine de personnes. Seulement la majorité d'entre elles n'ont pas eu notre chance. Elles ont barboté dans cette gadoue extrêmement radioactive. Tous sont irradiés à mort, en train de crever à l'infirmerie, gavés de calmants.

— Je suis vraiment désolé ; j'irai les visiter ! Mais le véritable responsable de nos malheurs, c'est l'abruti qui a conçu les plans de cet abri sans prévoir les risques d'inondation !

— Peut-être, reste un fait : vous vous êtes sauvé comme un malpropre ; permettez-moi de vous dire que ce n'est pas l'image que je me fais d'un Président de la République française !

— Allons, messieurs ! intervint le général qui s'était approché. Rien ne sert de rechercher des responsabilités : maintenant, nous devons impérativement sauver ce qui peut l'être encore. La situation est infiniment plus grave qu'en 1940 ; quoi qu'il en soit, je ne tolérerai pas de querelles stupides, s'il s'avère que vous êtes incapables de diriger ce navire en perdition, je prendrai les rênes du gouvernement !

— Un ultimatum...

— Un putsch militaire...

Devant le péril, les deux politiciens faisaient front, unanimes. Ils ne possédaient plus qu'un titre, et ils entendaient le conserver, même s'il ne restait plus que des cadavres comme citoyens de la République !

— Du calme ! Du calme ! N'exagérons pas ! Je dis simplement que, dans des circonstances aussi exceptionnelles, les dirigeants de notre pays doivent faire preuve d'efficacité et de réalisme. Oublier les dissensions partisans et les querelles personnelles. Sinon, je me verrai obligé d'utiliser les capacités de l'armée.

— Je ne saurais tolérer pareilles insinuations ni des menaces ! gronda Lange.

— Que vous le tolériez ou non, je passerai aux actes si, dans trente secondes, nous ne commençons pas à discuter des problèmes impératifs que nous affrontons !

La menace eut son effet : les deux antagonistes, soudain réconciliés, filèrent sur l'estrade où ils s'assirent côte à côte.

Chasseron s'installa à leur droite, avec Duval près de lui.

— Bien, la séance est ouverte ! déclara le général sans se préoccuper de ses deux voisins, s'adressant aux officiers de tous grades qui peuplaient la salle, ainsi qu'aux rares rescapés de l'Elysée.

« Nous avons capté des échanges en clair entre Américains et Russes. Tout en rejetant mutuellement sur l'autre partie la

responsabilité des hostilités, les belligérants constatent que l'économie de leurs pays respectifs a été dévastée, ainsi que celle de l'Europe de l'Ouest. Les énormes modifications climatiques prévues par le professeur Carl Sagan – et Vladimir Alexandrov en Russie –, avaient été combattues par une clique rivale conduite aux U.S.A. par le professeur Edward Teller. Il en était de même en U.R.S.S. Les faits ont tranché : l'équipe de Sagan était dans le vrai. Le Président des Etats-Unis et le N° 1 du Kremlin, qui ont tous deux survécu, ont décidé de mettre fin aux hostilités. Ils viennent de diffuser les termes d'un armistice commun qu'ils soumettent à notre accord. Duval, ayez l'amabilité de distribuer les textes imprimés.... Actuellement, nos alliés et nos adversaires ignorent encore le décès du Président Moucherin, le signataire sera donc le Président en exercice. Ils ne contesteront pas la validité de son élection : d'autres problèmes plus urgents les assaillent. »

Tandis que les membres de l'assemblée lisaient le projet, le général reprenait à l'intention de ses voisins :

— En ce qui me concerne, je ne vois aucune objection à l'acceptation de cet armistice, à condition que notre souveraineté sur tous les territoires de la République ne soit pas remise en cause et que les territoires occupés soient évacués après sa signature.

— J'ignorais que les Russes aient progressé si rapidement !

— Vos radios ne fonctionnaient donc pas à l'Elysée ?

— Très mal, l'E.M.P. a provoqué de graves perturbations et les antennes de remplacement ont été abattues par le vent.

— Eh bien, sachez donc que, juste après la pluie de missiles, des commandos héliportés en tenue N.B.C. ont profondément pénétré dans nos lignes. Ils se sont emparés de points stratégiques afin de frayer un passage aux hordes de chars T 62, T 64 et T 72 qui avaient fait irruption de leurs abris, balayant tout sur leur passage, car nos défenses se trouvaient déjà démantelées. Quelques unités ont donc atteint le Rhin et l'ont franchi. Nos A.M.X. 32 ont offert une résistance coriace. Ah ! je déplore qu'une fois encore, on n'ait pas écouté les spécialistes. Nous autres militaires préconisons l'emploi de la bombe à neutrons, extrêmement efficace contre les blindés, et vous autres, politiciens, nous l'avez refusée...

— Nous avons subi la pression des pays socialistes et des Etats-Unis...

— Quoi qu'il en soit, la bombe à neutrons est restée au magasin des accessoires, ce qui a bien arrangé nos adversaires qui disposaient d'une énorme supériorité en chars. En toute franchise, j'avoue que s'ils désirent maintenant pousser jusqu'à Brest – si tant est qu'ils disposent d'assez de carburant –, je ne vois pas ce qui les en empêcherait. Cette proposition d'évacuation doit donc être faite sous la menace atomique américaine, eux disposent encore de missiles, en particulier de *Poséidon*. Je propose d'interroger à ce sujet le Président des Etats-Unis. Qu'en dites-vous, messieurs ?

— Ma foi, si c'est la seule manière de sauvegarder l'intégrité du territoire, opina Lange.

— Très joli ! objecta Arice, mais qu'est-ce qui vous prouve que le Président des Etats-Unis acceptera une prolongation du conflit pour maintenir l'Europe dans le bloc capitaliste ?

— Facile à savoir : posons-lui la question.

— Entendu ! acquiesça le Président.

Chasseron griffonna un court message qu'il tendit à Duval :

— Codez une fois traduit, puis transmettez et ordonnez qu'on nous apporte la réponse sitôt reçue.

— À vos ordres !

— Permettez une simple remarque, intervint alors l'amiral Daroic. Selon moi, un armistice ne peut être accepté que si notre territoire est libéré de l'occupation militaire. Que ferons-nous si les Etats-Unis refusent de reconnaître un gouvernement communiste français, mais refusent d'intervenir ?

— Eh bien, nous subirons une nouvelle occupation ! ricana Chasseron. Vous n'avez pas encore compris ? À force de dépenser la majorité du budget des armements pour cette foutue dissuasion qui n'a dissuadé personne, les armes conventionnelles ont été négligées. Tout ce que je peux faire, c'est mener une guérilla sur le territoire.

— Notre *Redoutable*, comme vous le savez, cingle vers la Martinique avec nos réserves d'or. J'ai aussi détourné l'*Inflexible* sur Fort-de-France. Et, en tant que chef d'état-major de la marine, j'ai ordonné de stocker en grand secret des M 20 qui rendront opérationnels nos deux sous-marins. Cela peut constituer un atout lors de nos discussions avec l'U.R.S.S.

— Mais c'est un abus de pouvoir et une intolérable provocation ! gronda Arice.

— Ces deux S.S.B.N. sont-ils les seuls rescapés de notre flotte ? Et, au total, quels sont nos effectifs restants ? s'enquit Lange sans relever la remarque.

— Seulement 5 sous-marins nucléaires sur 9, les sous-marins classiques ont eu peu de pertes. Par contre, l'ensemble de la flotte basée à Brest, à Toulon, les forces du Pacifique ont été coulées.

— Et l'aviation ?

— Quelques *Mirage* de Cognac ont échappé au massacre dans leurs abris disloqués par des impacts.

— L'armée de terre ?

— Volatilisée par les missiles de croisière et les S.S. 20. Les quelques chars rescapés ont tenté de contre-attaquer et ont été mis en pièces. Quant aux fantassins, ils ont subi de telles irradiations qu'ils sont virtuellement hors de combat.

— En pratique, rien n'empêche donc des unités équipées N.B.C. et dotées de ravitaillement en carburant de pousser jusqu'à Brest et Marseille.

— C'est la triste réalité : elles ne rencontreraient qu'une résistance sporadique.

— Il faut cesser le combat... soupira le Président. Espérons que les Etats-Unis ne nous laisseront pas tomber !

— Rien à foutre d'eux ! gronda Arice. En effet, si les peuples d'Europe occidentale sont enfin libérés du joug capitaliste, si des cultures peuvent reprendre pour nourrir les survivants, la civilisation sera de type marxiste et nos camarades soviétiques nous aideront... Et surtout, ne comptez pas sur un débarquement comme en juin 44.

— Je vois... soupira le général, votons donc sur ce projet d'armistice. Je le résume, en gros, il s'agit d'un *statu quo ante*, tant de morts pour rien ! Les belligérants conservent les frontières et possessions antérieures au conflit. Des échanges météorologiques et des indications sur les retombées sont aussi prévus. Les représentants diplomatiques encore en vie dans les deux pays sont accrédités pour représenter leurs gouvernements. D'ores et déjà, toutes armes atomiques, bactériologiques, chimiques, seront mises hors la loi et les

stocks éventuels détruits. Quoi qu'il en soit par la suite, aucun contrôle n'est possible dans les circonstances présentes. Tout en donnant notre accord sur le principe, nous ne pouvons absolument pas accepter aucun désarmement qui, faute de contrôle, serait unilatéral. Dès que les circonstances le permettront et, en particulier lorsque les satellites fonctionnant encore pourront reprendre des photos, nous détruirons les armes A.B.C. que nous détenons. Votons d'abord à main levée sur ce point.

— Accepté ! se réjouit Lange ; seules abstentions : les communistes.

— Passons maintenant à un point qui nous concerne plus directement, reprit le général. Dans quelle mesure répondrons-nous aux demandes de secours ?

— L'avenir de notre société dépendant des ressources dont elle disposera lorsqu'il sera possible de vivre en surface, nous serons tributaires de nos amis soviétiques, souligna Arice.

— C'est aussi mon avis, renchérit le Président, et comme par la suite les hélicoptères seront irremplaçables pour repérer les zones où la végétation renaîtra, il importe d'économiser appareils et carburants.

— Quels critères retenir pour secourir des groupes de survivants ?

— Avant tout, intervint un médecin militaire, occupons-nous des survivants peu irradiés, aussi cruel que cela paraisse. Tous les autres sont des morts en sursis. Nos services s'avèrent débordés et les médicaments manquent.

— Par conséquent, déclara Chasseron, seules les demandes de groupes ayant vécu dans des abris organisés seront prises en considération. À *priori* ce sera le cas, puisqu'ils seront en possession d'émetteurs radio assez puissants. Pas de questions, messieurs ?

Les assistants votèrent pour le projet à une écrasante majorité avec un bel égoïsme.

— Est-ce que toutes ces mesures, y compris l'armistice, seront applicables dans les départements d'outremer ? interrogea Duval.

— Absolument ! Vous les diffuserez à leur intention dès que la séance sera terminée.

Un planton vint alors porter un pli au général qui le donna à lire à ses deux voisins.

Pendant ce temps, les conversations avaient repris et le Président dut taper sur la table pour obtenir le silence.

— Messieurs, nous venons de recevoir une réponse à notre demande. Apparemment les Américains attendaient de nos nouvelles car la réponse était toute prête : nos traités et alliances demeurent en vigueur, dans le cadre de l'armistice qu'ils nous demandent instamment de signer.

Un brouhaha s'éleva aussitôt dans la salle : les commentaires allaient bon train.

Chasseron réclama le silence en tapant sur son bureau.

— Je crois me faire votre porte-parole en remarquant que, ni les Etats-Unis ni le Royaume-Uni n'encourent le risque, dans l'immédiat, de voir des blindés occuper leur territoire ! Par contre, la Belgique, le Danemark, la République Fédérale Allemande, l'Espagne, la Hollande, l'Italie ont les mêmes préoccupations que nous. Il faudrait au moins avoir l'assurance que nos pays respectifs seront évacués. C'est bien votre avis ?

Tous manifestèrent leur approbation.

— Alors je vais faire diffuser un communiqué dans ce sens à nos alliés européens. Quant aux Américains, nous leur dirons que nous ne ratifieront l'armistice qu'après avoir eu la certitude du départ des troupes russes.

Il rédigea alors le document.

— Entendu ! acquiesça le Président en parcourant le texte. Seulement il sera difficile d'obtenir la certitude du départ des chars du Pacte de Varsovie : notre effectif en hélicoptères est bien maigre et il y a des problèmes avec le kérosène par ce froid !

— Contentons-nous d'un accord sous réserve de contrôle ultérieur, suggéra Daroic, et conservons des atouts dans notre manche, avec quelques M 20 et nos sous-marins.

— Ainsi ferons-nous preuve de bon vouloir ! approuva Lange.

— Et si chacun des signataires agit de même, ce traité ne sera qu'un chiffon de papier ! gronda Arice.

— Sans doute, mais que proposez-vous d'autre, étant donné notre impossibilité de vérifier quoi que ce soit par moins 40° ? objecta

Lange. Plus de remarques ?

Personne ne répondit.

L'assemblée se sépara après avoir entériné les mesures proposées, et les assistants allèrent se désaltérer au bar.

Dans la semaine qui suivit, il fallut utiliser des bulldozers pour débayer la neige afin de permettre aux hélicoptères de décoller et de poursuivre leur inspection de la région parisienne.

Deux autres abris furent contactés par radio : l'un à Chartres, l'autre à Melun, chacun disposait de réserves suffisantes. Il fallut toutefois expédier un chirurgien militaire à Melun pour une césarienne : en contrepartie, le plein de l'appareil fut effectué et quelques bidons chargés dans la carlingue.

La réponse des Etats-Unis parvint quatre jours plus tard : le Président comprenait les préoccupations de ses alliés et acceptait de jouer le jeu : il déclarerait les anciennes frontières européennes intangibles. Mais sans trop d'illusions : dans les circonstances actuelles, il se trouvait dans la totale impossibilité d'aider ses alliés. Pas de navires disponibles pour expédier des armements conventionnels, pas question non plus de risquer un nouvel échange de missiles à ogives atomiques : la situation était bien trop préoccupante. Si de nombreux abris avaient résisté, l'alimentation des rescapés s'avérerait hypothétique ; et, même dans le Sud, aucune récolte ne pouvait être espérée avant trois ans.

— Bref ! résuma Chasseron : On vous aime bien, mais quoiqu'il en soit, démerdez-vous !

Le Premier ministre sourit d'un air entendu...

— Ce qui signifie que, si les blindés ennemis ne se retirent pas, seule une dissuasion basée sur nos sous-marins pourrait les persuader de partir... murmura l'amiral Daroic.

— Vous n'envisagez pas sérieusement une nouvelle guerre atomique ? s'inquiéta Arice. Ce serait une folie... Je refuse de trahir ainsi la confiance de nos camarades soviétiques qui nous proposent généreusement une aide sans contrepartie !

— Que tenter d'autre ? interrogea le Président.

— Actuellement, l'emploi d'armes bactériologiques ou chimiques est totalement exclu, souligna le général. Tous les survivants se

trouvent dans des abris étanches. Seuls des commandos déposant des germes dans les prises d'air pourraient tenter le coup et le résultat serait décevant à cause des filtres.

— Par conséquent, il n'existe aucun moyen de pression, en dehors de nos M 20 ? insista Lange.

— Pas le moindre...

— Et quels ordres donnerez-vous si des chars parviennent jusqu'aux portes de cet abri ? s'inquiéta Daroic.

— Mon cher, s'ils nous lancent un ultimatum : RENDEZ-VOUS OU NOUS VOUS FAISONS SAUTER ! l'alternative sera de capituler ou de se suicider. Quelques obus perforants dans nos portes blindées les disjoindraient. Dès lors les polluants radioactifs pénétreraient dans notre refuge, assura Chasseron.

— Vous ne disposez pas de défense antichar ? s'étonna Lange.

— Si, mais assez dérisoire. Les hélicoptères parviendraient sans doute à neutraliser cinq ou six T 72, s'ils étaient plus nombreux, impossible...

— Je vois, soupira l'amiral, résigné. Encore une supposition : si nous sommes amenés à nous rendre, quelle attitude adoptera ce gouvernement ? Collaborera-t-il avec nos anciens adversaires, comme jadis Pétain, ou refusera-t-il de coopérer avec l'envahisseur ?

— Par la force des choses, nous devons continuer à représenter notre pays, assura le Président. Ceci étant strictement limité à la protection de nos compatriotes. Les stocks alimentaires devront aussi être respectés. Plus tard, nous pourrions envisager la création d'un mouvement de résistance destiné à libérer la France si l'occupant s'y incrustait.

Arice faillit exploser. Il se contenta, attendant la suite.

— Dès à présent, je vais faire dissimuler dans des caches étanches des armes, des munitions, des vivres et des médicaments. Du val, je vous en charge : et vous n'en rendrez compte qu'à moi seul, souligna-t-il avec un coup d'œil significatif vers Arice.

— Espérons que les combats ne reprendront pas ! gémit une voix. La survie en temps de paix sera un exploit, avec des guérillas elle deviendrait impossible.

Chasseron se dressa de toute sa taille.

— Quoi qu'il en soit, organisation et détermination sont les clefs de la réussite. Je fais donc expédier au Président des Etats-Unis un message déplorant son manque de fermeté et donnant notre accord à l'armistice, à condition que notre territoire soit évacué. Duval, vous préparez une liste de ce que vous mettrez dans les caches.

— À vos ordres, mon général !

— Sacrés capitalistes, ils s'y croient encore... grommela Arice.

Quatre jours passèrent.

Les instructions du Président avaient été suivies : désormais, de futurs résistants disposeraient du nécessaire pour mener un combat clandestin si la France restait occupée à la fin de la glaciation.

Et, le matin du cinquième jour, *l'Alouette* qui s'était envolée pour une reconnaissance de routine, signala :

— Colonne de blindés sur RN 309 à la hauteur de Moisselles.

— Identifiez-les...

— Avec leur peinture blanche, difficile, je descends aussi bas que possible...

— Pas d'imprudence.

— Ils me tirent dessus à la mitrailleuse ! Pas de doute, ce sont des T 72...

— Combien sont-ils ?

— Une trentaine... répliqua le pilote après quelques

instants. Plus des transports de troupe et des véhicules de maintenance. Des citernes en particulier... Que dois-je faire ?

— Surveillez-les à distance. Nous envoyons un Véhicule Léger de Combat Berliet en reconnaissance. Il arrivera le long de la forêt de Montmorency.

— Bien compris !

Chasseron, immédiatement informé, réunit l'assemblée.

Les regards convergèrent sur le Président, blême, qui annonça d'une voix morne :

— Ce que nous redoutions est arrivé ! Heureusement, nous ne sommes pas pris au dépourvu. Pareille situation avait été envisagée. Devant l'importance des effectifs adverses, toute résistance s'avère impossible. Dès l'arrivée des troupes ennemies, un drapeau blanc sera hissé sur l'entrée principale. Une délégation en tenue N.B.C. arborant aussi un fanion blanc se dirigera vers le véhicule de commandement et le chef du détachement sera invité à pénétrer dans l'abri afin que nous entamions les négociations.

— On ne va tout de même pas se rendre sans un baroud d'honneur ! protesta Daroic.

— Réfléchissez, expliqua Chasseron. Si les canons de 125 mm tirent à bout portant dans les fermetures de l'abri ou si des commandos font sauter nos prises d'air, tous les réfugiés se trouvant ici seront foutus ! Aucune résistance ne peut être envisagée dans ces conditions.

— Embusquons-nous dans les parages avec des bazookas ! s'écria un officier.

— Et alors ? Quand vous en aurez immobilisé cinq ou six il en restera encore vingt-cinq ! Sans parler des grenadiers d'accompagnement...

— Partons organiser une ligne de résistance à l'ouest ! fit un autre.

— Où donc ? À Brest, la base est nivelée... À Rennes ? La ville et ses environs ont flambé ! Au Mans ? Le camp d'Auvour a écopé de plein fouet. Non, messieurs, il faut voir les choses en face. Toutefois, j'autorise ceux qui le désirent à quitter l'abri en tenue N.B.C. Avec le temps qu'il fait dehors, ils ne tiendront pas longtemps. Non ! Notre décision est prise, rendons-nous !

— Enfin un peu de bon sens ! s'exclama Arice. Je me charge d'accueillir mes camarades soviétiques que je considère comme les libérateurs de l'oppression capitaliste !

Il fallut bien se rendre à l'évidence : avec cinq V.L.C. et quelques hélicoptères, pas question de stopper la horde blindée. D'ailleurs, d'autres colonnes devaient filer vers l'ouest suivant d'autres itinéraires. Les larges chenilles des chars russes leur permettaient de se déplacer aisément sur la glace et les lubrifiants, le carburant, avaient été prévus pour des températures extrêmes, ce qui n'était pas le cas en France. En 1985, il avait suffi de -15° pour immobiliser les camions dont le fuel épaisissait. Le gazole de l'armée était moins sensible au froid, mais par -20 , même les armes s'enrayaient. Hitler en avait,

naguère, fait la triste expérience...

Les pilotes des *Dauphin* S/1 360, équipés de missiles guidés antichars, sauvèrent pourtant l'honneur, comme à Saumur les cavaliers du Cadre Noir en 1940. Grâce à leur système de vision infrarouge, le crépuscule permanent ne les gênait pas : les 8 *hots* de chaque appareil détruisirent sept chars ennemis. En revanche les mitrailleuses antiaériennes de 12,7 mm abattirent trois *Dauphin*, les cinq survivants, plutôt que de risquer les foudres d'Arice, préférèrent aller se poser à Saint-Germain où un abri pouvait les accueillir.

La progression de la colonne, un moment arrêtée, reprit et à la tombée de la nuit, vers 16 heures, le premier T 72 apparut, tel un monstre fantomatique, devant le portail d'acier.

Aussitôt, une délégation de quatre soldats dirigés par un capitaine sortit en arborant un drapeau blanc. Un interprète avait été prévu, il s'avéra inutile.

En effet, un transport de troupes arborant un fanion de commandement dépassa les chars et vint s'arrêter devant les cinq hommes.

Un haut-parleur diffusa alors dans le plus pur français :

— Nous acceptons votre reddition. Ouvrez la porte du sas afin que ce véhicule de commandement puisse pénétrer dans l'abri.

Le drapeau blanc fut abaissé en signe d'acceptation et la petite délégation rentra dans l'abri tandis que le vantail massif glissait sur ses rails.

Quelques minutes plus tard, le V.C. subissait une douche inoffensive destinée à le décontaminer, puis le second panneau s'effaçait, donnant le libre accès au tunnel.

Là, Duval arrivé dans une voiturette électrique attendait, tout pâle.

La délégation soviétique en combinaison N.C.B. fut invitée par l'interprète à subir la décontamination d'usage, puis les Russes montèrent dans la voiturette qui les conduisit dans le bureau de Chasseron.

Le visage noirci, les traits fatigués des arrivants contrastaient avec ceux des Français. Assurément, les tankistes en avaient vu de dures avant de parvenir jusqu'à Taverny...

L'interprète fit un pas, se plaça sur le côté et déclara :

— Mon général, puis-je vous présenter le colonel Raspouski, chef de notre régiment.

L'officier salua militairement.

— Chasseron, chef d'état-major général, voici l'amiral Daroic, chef d'état-major de la marine, le Président Lange et Arice, son Premier ministre.

Au fur et à mesure, le Russe toisait la personne désignée.

— Bienvenue, camarade colonel ! s'exclama Arice.

— Si vous voulez prendre place... fit Chasseron en désignant des sièges autour d'une table.

Tous s'installèrent.

Raspouski déclara alors lentement, tandis que l'interprète traduisait au fur et à mesure :

— Messieurs, je déplore le sacrifice de vos pilotes qui ont cru devoir attaquer ma colonne. Toute résistance, vous l'avez bien compris, est inutile. Nos forces, bien qu'amenuisées, progressent sans rencontrer d'autre résistance que celle des éléments.

— Colonel, assura Chasseron, le commandant de l'escadrille a lancé cette attaque de sa propre initiative. Aucun de ses appareils n'est revenu à sa base. Etant donné notre infériorité numérique j'avais ordonné de ne pas opposer de résistance.

Le message traduit, le colonel inclina la tête et reprit :

— Je ne vous apprendrai rien sur les conditions climatiques régnant à l'extérieur : elles s'apparentent à celles de la Sibérie avant la guerre. Pendant au moins deux ans il faudra vivre dans des abris. Ensuite, la reconstruction d'une civilisation technologique sera tributaire des aliments dont nous disposerons. L'époque des combats, des destructions, est révolue. Ce conflit atomique, comme l'avaient prophétisé nos Présidents, a constitué un désastre pour l'humanité. Les multiples propositions de désarmement soviétiques ont toujours été mises en échec par les fauteurs de guerre américains. Ils vous ont trompés et entraînés dans un conflit désastreux, quelle aide vous apportent-ils ? Aucune...

Lange et Daroic se regardèrent : ils connaissaient la propagande pour l'avoir pratiquée eux-mêmes...

— ... Nous autres, au contraire, vos voisins européens, qui admirons votre culture et sommes intellectuellement si proches de vous, désirons aider votre peuple à survivre...

— Nous n'en attendions pas moins, camarade colonel ! jubila Arice.

« *Et sous la botte marxiste !* » songea Chasseron.

— Prévoyant une guerre totale imposée par les ploutocrates d'Outre-Atlantique, notre gouvernement a eu la sagesse de faire planifier par ses ordinateurs les conséquences de l'explosion de 10000 mégatonnes dans l'hémisphère Nord. Cette période de glaciation a été prévue. Chez nous, dans de vastes silos, les graines de céréales et des principaux légumes attendent le retour du climat tempéré. De même, des couples d'animaux domestiques, protégés dans les abris profondément enterrés, seront disponibles au moment opportun. Et il entre dans nos intentions de vous en faire profiter, accélérant ainsi la reconstruction de votre pays.

— En tant que Président des Français, je ne puis qu'en remercier votre gouvernement, assura Lange. À condition, il va de soi, que ces généreux dons ne soient pas assortis de conditions inacceptables...

— C'est cela, parlons donc des pouvoirs de vos autorités d'occupation, grogna le général.

Raspouski eut un geste évasif de la main.

— Il n'entre pas dans nos intentions de changer vos conditions d'existence, notre survie est trop précaire pour apporter de grands chamboulements ! M. le Président Lange continuera donc à gouverner votre pays, assisté par le camarade Arice dont les ministres sont tout à fait compétents. Evidemment, le général Chasseron devra me remettre le contrôle des armes dont il dispose, mais les forces de police et de gendarmerie conserveront leurs armes légères afin de maintenir l'ordre au sein de la population. De même, le Président Lange devra ordonner aux navires français de regagner les ports que je vais lui indiquer. En effet, l'accroissement énorme des calottes polaires a entraîné une baisse des mers et des océans. Sur le littoral atlantique, il sera dangereux de s'approcher des côtes, sur la côte méditerranéenne, où les fonds augmentent rapidement, le danger sera moindre. Villefranche-sur-Mer a été choisi comme zone de rassemblement, en effet le golfe du Lion, jusqu'à Toulon, risque d'être impraticable. Ceci,

à condition que le détroit de Gibraltar puisse être franchi, sinon, il faudra diriger la flotte sur le golfe de *Gascogne* au large de Bayonne.

Lange se contenait pour ne pas interrompre l'interminable discours ; n'y tenant plus, il coupa sèchement :

— Toutes ces directives s'avèrent parfaitement oiseuses : je n'envisage pas un instant de mettre ce qui reste de notre flotte sous votre contrôle. J'ai déjà donné des ordres à Daroic afin qu'elle mette le cap sur des mouillages hors de votre portée. Qu'il soit bien entendu que ma reddition ne concerne que la France métropolitaine. Ni vous, ni moi, ne disposons des moyens pour imposer ailleurs notre volonté !

— Extrêmement regrettable, camarade Président. Je ferai donc part de votre attitude à mon supérieur, le général Marzov qui arrivera ici ce soir même. En attendant, vous voudrez bien diffuser un message indiquant à toutes les unités sous votre contrôle de cesser toute hostilité en application de l'armistice dont le général Marzov vous communiquera la teneur.

— Est-ce le même que celui signé par Londres et Washington ?

— À quelques détails près...

— Assurez-vous la sauvegarde de la population civile ?

— Absolument, dans la mesure où elle ne se livre pas à des actes hostiles, agressions ou sabotages. Si nos convois parviennent à apporter des vivres, des distributions auront lieu si vous le demandez...

À part lui Chasseron donna un coup de chapeau à l'intendance russe qui, par un froid pareil, dans des conditions NC, trouvait le moyen de faire rouler des camions.

Le colonel poursuivait :

— ... Une liste des fournitures de toute première nécessité dont l'apport est urgent sera établie par les soins de votre Premier ministre qui me la communiquera. En attendant l'arrivée de mon chef, je vous serais reconnaissant, camarade Président, de bien vouloir préparer une allocution que vous me soumettiez avant de la diffuser. Quant à vous, camarade général, je désire que vous me fassiez visiter en détail vos installations. Pendant ce temps, mes officiers vérifieront l'état des stocks.

Lèvres pincées, les trois Français acquiescèrent.

Pourtant d'imperceptibles différences dans leur comportement laissaient présager leur attitude future.

Du val, féru d'histoire, voyait renaître les fantômes du passé ; Lange, comme Pétain, avait fait le don de sa personne au peuple français, il transigerait avec l'occupant pour tenter de sauvegarder l'essentiel. Une différence ma jeure pourtant : il pensait surtout à sa peau et à ses privilèges.

Arice voyait enfin venir le couronnement d'une longue fidélité aux principes marxistes : il assouvirait ses vieilles rancœurs contre les capitalistes qui avaient trop longtemps tenu les rênes du gouvernement. Comme la majorité de ses camarades, il accueillerait les Soviétiques à bras ouverts

Chasseron, lui, filerait à la première occasion : les communistes lui avaient toujours hérissé le poil, alors maintenant...

Quant au chef d'état-major de la marine, ma foi, tel Darlan, il semblait disposé à soutenir le Président Lange. Du moins pour le moment... Restait à savoir quelle serait son autorité sur la flotte s'il restait à Taverny.

CHAPITRE V

Au fur et à mesure que le sous-marin approchait des Antilles, l'atmosphère se détendait : pour les marins, ces îles évoquaient un paradis inaccessible, cocotiers, bananiers, cannes à sucre, climat idyllique, femmes parées de bijoux...

Tous, en rêve, se prélassaient déjà sur une plage en compagnie d'une superbe créole ; devant eux, la mer azurée, en arrière-plan, la sève luxuriante avec ses senteurs musquées.

Non ! Impensable que ces Caraïbes avec leurs merveilleuses forêts tropicales des versants Au Vent et les cactées des savanes Sous le Vent, puissent être recouvertes d'une carapace de glace.

Comment envisager leurs plages sans les amusants tourlourous courant au pied des raisinés, sans les papillons safran ou écarlates, sans le roucoulement des tourterelles et le cri des siffleurs huppés ?

Un miracle avait peut-être protégé ces édens...

Hélas, l'équipage dut déchanter lorsque le commandant, après avoir contacté Saint-Pierre par radio, leur brossa un tableau de la situation dans la mer des Caraïbes.

— En cette saison, de hautes pressions règnent sur l'Atlantique Nord et les alizés du Nord-Est, venus d'Europe, balaient les Antilles. Ces vents qui avaient permis aux hardis navigateurs des temps anciens d'effectuer la traversée, entraînent maintenant des nuées de cendres provoquant un abaissement sensible de la température. En outre, ils amènent les poussières radioactives que les pluies rabattent maintenant sur le sol. Etant donné l'inexistence des abris, la difficulté d'empêcher la population locale de s'alimenter, comme elle l'a toujours fait, de produits de cueillette, la mortalité est déjà très élevée. En ce qui nous concerne, un autre péril nous menace : la glaciation des océans a provoqué une baisse sensible de niveau, provoquée par l'accroissement des deux calottes polaires. Les Antilles, vous le savez, sont constituées par les sommets d'une chaîne de montagne immergée qui s'étend en arc de cercle depuis le Venezuela jusqu'à Cuba. Nous devons donc sonder sans cesse au sonar lorsque nous passerons au-dessus d'elle. Par ailleurs, les installations portuaires de Fort-de-France

étant inutilisables, nous resterons dans la baie. Notre séjour là-bas risque d'être long. Un tiers de l'équipage cantonnera par roulement dans l'hôtel *Méridien*. Les dispositifs de climatisation de l'air seront aménagés pour filtrer les particules radioactives. Un sas sera établi à l'entrée. Ainsi, sacrés veinards, vous logerez dans des chambres dotées de tout le confort ! Les autres hôtels, réquisitionnés eux aussi, servent actuellement d'hôpitaux. Pas question de flemmarder : primo, révision complète du vaisseau et radoubage. Nous procéderons aussi au rechargement de la pile en combustible nucléaire qui a été stockée là, secrètement. Deuxio, des chalands amèneront de nouveaux missiles, afin de redonner sa valeur combative à notre sous-marin. Tertio, tous ceux qui resteront à terre devront transplanter des espèces de première utilité : canne à sucre, bananiers, patates. Il existe paraît-il là-bas une rivière Chaude, le long de son cours, depuis sa source, jusqu'à un petit lac, protégé par des falaises d'une centaine de mètres, nous espérons maintenir un microclimat et sauvegarder les espèces essentielles. Ne vous laissez pas séduire par le paysage et la douceur de la température, la tenue N.B.C. sera de rigueur pendant tous les séjours à l'extérieur. Vos chefs de section vous donneront des renseignements plus détaillés. Et souvenez-vous que *l'Inflexible*, le *Redoutable* et les autres sous-marins constituent l'ultime atout militaire de notre pays. Des tractations sont en cours pour signer un armistice. Les Etats de l'Europe occidentale, Grande-Bretagne exceptée, se trouvent dans une situation critique, occupés par les blindés ennemis. Ces diverses troupes se retireront-elles à la fin des hostilités ? Qui peut le dire ? C'est pourquoi les S.S.B.N. constituent un atout inappréciable : un jour viendra, en effet, où les cultures reprendront, où les rescapés s'installeront à la surface. La menace d'un bombardement atomique est l'un des arguments qui peut inciter l'occupant à évacuer notre pays. Que chacun regagne son poste ! Ayez confiance en vos officiers comme ils ont confiance en vous...

Les conversations allèrent bon train pendant les dernières heures de la traversée. Seul le radio, en contact avec Taverny et les autres sous-marins, connaissait l'évolution de la situation dans ses détails.

L'Inflexible effectua à petite vitesse le passage des hauts fonds : quelques étroites vallées constituaient autant de passes qui resteraient praticables, même si le niveau des mers baissait encore.

Laissant Sainte-Lucie sur bâbord, il cingla au large de la pointe d'Enfer, puis de la pointe du Diamant et doubla enfin le Cap Salomon avant de pénétrer dans la merveilleuse baie de Fort-de-France. Marec contempla à la jumelle la ville, seule rescapée, naguère, de l'éruption de la montagne Pelée. Il y régnait encore une certaine animation.

L'arrivée du sous-marin paraissait attendue car une vedette cingla vers lui quelques minutes après son ancrage. Marec enfila donc sa tenue N.B.C. par-dessus son uniforme blanc et s'apprêta à monter à bord mais, au moment où les sifflets réglementaires retentissaient, une longue coque grise, évoquant un Léviathan, jaillit de l'eau à quelques encablures.

L'officier resta le pied en l'air, regardant l'officier de garde sur la baignoire : celui-ci détailla à la jumelle le nouveau venu et saisit un mégaphone :

— C'est le *Redoutable*, commandant !

Marec écarta son masque et hurla :

— Parfait ! Dites à son pacha que je suis à la préfecture, qu'il vienne m'y rejoindre.

— Bien compris...

Le commandant pénétra dans la cabine de la vedette, les gaffes la repoussèrent à l'écart de la coque du sous-marin et le moteur vrombit.

Le temps, gris, différait peu de celui des Canaries : ciel couvert, nuages effilochés, lames courtes, vent force 5, tempéré par la situation de la baie sous le vent. Marec songe qu'il faudrait doubler les amarres car un cyclone pourrait bien se déchaîner d'ici peu. À terre, il consulterait le baromètre...

La baie du Carénage et le bassin de radoub étant à sec, la vedette fila vers la baie des Flamands, elle aussi asséchée en partie. Une longue étendue marécageuse s'étendait le long du boulevard Alfassa et l'embarcation dut accoster un peu avant le sémaphore, le long du fort Saint-Louis. Là il sauta dans une R 25 qui l'emmena par la rue de la Liberté et l'avenue du Gouverneur Général Félix Eboué jusqu'à la préfecture. Il n'y avait pas grand monde dans les rues et des patrouilles en tenue N.B.C. dirigeaient les récalcitrants vers les caves-abris. Le commandant constata avec soulagement que la cité avait échappé au bombardement.

Par contre quelques indices, antennes courbées, toitures éventrées, palmiers abattus, témoignaient de la violence du vent.

Le quartier Rochambeau se trouvant juste derrière la préfecture, les fonctionnaires disposaient d'abris vastes et bien équipés qu'ils partageaient avec les militaires. La Renault s'arrêta devant l'entrée et après contrôle, Marec franchit le sas, puis passa à la décontamination.

Un adjudant de la coloniale le guida jusqu'à la salle de réunion où le préfet, entouré de ses principaux collaborateurs et du commandant de la place, l'attendait.

Tous le détaillèrent sans vergogne : c'était le premier combattant revenu du champ de bataille des abysses, et la curiosité les dévorait.

Le préfet s'avança, chaleureux, main tendue :

— Clarac ; ravi de vous accueillir, commandant ! Je vous présente mes deux adjoints et le colonel Couma qui commande notre garnison.

— Enchanté !

— Avez-vous fait une bonne traversée ?

— Excellente, je n'ai rencontré que le *Los Angeles* et le *Redoutable* qui vient juste de s'ancrer dans la baie.

— La présence de vos submersibles nous rassure beaucoup ! Nous ne disposions que de quelques avisos et ignorions tout de la situation chez nos voisins. Les Cubains auraient pu effectuer un raid, et les Américains auraient pu se laisser tenter par la position stratégique de l'île.

— De mon côté, je ne suis pas mécontent d'arriver à bon port ! Mais avant tout quelles sont les prévisions météo ?

— Mauvaises ! répondit Couma. Depuis le début des hostilités nous avons subi deux cyclones et un autre arrive ! Le pire c'est que la température baisse sans cesse, + 5° actuellement, tandis que la radioactivité augmente. Les pertes seront très élevées dans la population.

— J'ai donc intérêt à faire vite : les dispositions pour transférer à bord les missiles ont-elles été prises ?

— Certes ! Seulement je vous conseille d'attendre que le vent ait diminué pour ouvrir vos panneaux.

— Ce sera effectivement plus prudent : prévenez-moi de la première accalmie.

— Comptez sur moi...

— À quoi puis-je vous être utile dans l'immédiat ?

— Le plus urgent, c'est la construction d'abris pour la population ;

ensuite vos spécialistes seront précieux pour constituer une sorte de serre dans la vallée de la rivière Chaude.

— J'ai déjà averti mon équipage. Quelles nouvelles avez-vous ?

— Rien de France, nous captons seulement les postes américains. Là-bas, ils ont pas mal de survivants vu le nombre des abris anti-retombées. Leur seconde préoccupation, comme nous, consiste à sauver les espèces animales et végétales essentielles. Le Président a signé un armistice avec la Russie, la Grande-Bretagne a suivi, la France serait réticente d'après eux...

— Il y a de quoi : j'ai reçu un message très préoccupant du Q.G. de Taverny. Le Président Mouchérin s'est suicidé, Lange lui succède. L'abri de l'Elysée a été inondé par la crue de la Seine et tous se sont réfugiés à Taverny. Or, une colonne de blindés soviétiques est parvenue jusqu'au Q.G. Le nouveau Président a eu le temps de me nommer commandant des unités basées à Fort-de-France avec grade de vice-amiral. Nos navires ne doivent en aucun cas tomber entre les mains d'un pays étranger. Nos S.S.B.N. constituent l'ultime atout de la France. En effet, son territoire va rester occupé. Lors du redoux, quand les humains recommenceront à cultiver quelques lopins de terre, nos missiles pourront inciter les occupants à libérer notre pays.

Les assistants l'écoutaient avec gravité. Les plus âgés se remémoraient la défaite de 40 et l'occupation qui l'avait suivie. Les civils avaient eu de nombreux morts, par bombardements, par déportation, rien de comparable avec l'hécatombe provoquée par la glaciation et les retombées...

— J'ai échangé quelques mots avec le chef d'état-major général, poursuivit Marec, il ne semble pas partager la résignation, peut-être apparente, du nouveau Président, et m'a donné un mot de code permettant de savoir si ses prochains messages seront prononcés ou non sous la contrainte. Ajoutez la franche collaboration du Premier ministre, voilà toutes les informations que je possède.

— Elles sont de taille ! s'écria le préfet. Croyez, amiral, à notre appui sans aucune restriction. Il va de soi que nous défendrons nos îles contre toute ingérence étrangère, nous en avons déjà discuté... Par ailleurs, il est évident que les ordres reçus de Taverny devront, désormais, être sujets à caution et nous sommes prêts à fournir notre appui au général Chasseron s'il est amené à quitter le pays pour constituer un mouvement de résistance.

— Merci de votre courage ! Qui sait ? La Martinique sera peut-être

le siècle du prochain gouvernement de la France Libre...

Le commandant du *Redoutable* arriva sur ces entrefaites. Autant Marec, blond, élancé, ressemblait à un Viking, autant Binic ne pouvait renier ses ancêtres celtes : Breton à tête ronde, brun, il ne dépassait guère l'épaule de son collègue.

Il se présenta aux autorités puis se tourna vers Marec :

— Mauvaise météo, un coup de chien se prépare !

— Heureusement que nous sommes sous le vent : la côte nous protégera. J'ai consulté le baromètre : 960 millibars, je vais faire doubler les amarres.

— Je l'ai déjà fait ! À part ça, quoi de neuf ?

Marec lui résuma la précédente conversation et conclut :

— ... Et vous, pas de mauvaise rencontre ?

— Non : nos tirs se sont effectués comme à la parade et nous sommes redescendus vers le sud. Juste avant d'arriver dans la baie, nous avons eu un contact sonar. Pas évident qu'il s'agisse d'un autre sous-marin avec tous ces hauts-fonds.

— Je serai plus tranquille lorsque nous aurons réarmé les bâtiments. Où en êtes-vous en combustible ?

— Rien de très urgent : il me reste de quoi naviguer un mois à vitesse de croisière.

— Eh bien, nous commencerons par installer les M 20 dans leurs silos, à la première accalmie. Ensuite, vous procéderez à la recharge de la pile en uranium.

— Où prendrons-nous nos quartiers ?

— L'hôtel *Méridien* a été réquisitionné pour nous. Il faudra l'aménager avec un système de filtration d'air en utilisant l'installation d'air conditionné. Décontaminer les endroits radioactifs et mettre des douches à l'entrée, après le sas.

— Mes hommes vous indiqueront les magasins sanitaires où vous réquisitionnerez le nécessaire, intervint le colonel Couma.

— Merci ! Cela permettra aux bordées à terre de se mettre à votre disposition.

— Il faudra faire vite, déclara le préfet, en effet, tous les militaires disponibles devront nous aider pour une tâche capitale : la préservation des principales espèces animales et végétales de l'île. Couma vous indiquera l'emplacement de la ravine chaude où ses hommes ont déjà effectué une rapide reconnaissance.

— Comptez sur nous ! Maintenant, si vous le permettez, nous allons regagner notre bord : des mesures à prendre avant la tempête.

— Encore un mot, avez-vous besoin de ravitaillement ?

— Pas dans l'immédiat, sauf si vous aviez des légumes frais, mais tel ne doit pas être le cas...

— Des légumes, non, mais nous avons stocké sous abri étanche des quantités d'ananas, emmenez-en quelques cageots.

— Pas de refus, ce sera une aubaine pour nos hommes qui ne tiennent qu'à coup de vitamines...

Des soldats apportèrent les fruits bien emballés dans des sacs plastiques qu'il faudrait balancer par-dessus bord avant d'embarquer dans les sous-marins.

La vedette ramena les deux commandants à leur bord, à partir du quai de planches établi sur la pointe du fort.

Un panneau fut ouvert pour descendre les fruits, tandis que les navires étaient fortement embouqués avec deux ancres à l'avant et à l'arrière.

Couriac, curieux, n'eut de cesse que son chef lui ait raconté les nouvelles, celui-ci prit un malin plaisir à le faire lanterner un peu, puis il lui exposa leur programme.

À peine avait-il terminé qu'un matelot vint lui annoncer la visite des commandants des deux avisos et du dragueur basés à la Martinique.

Marec les reçut et leur donna ses instructions : ces bâtiments, le *l'Estienne d'Orves* et le *Drogou*, spécialisés dans la défense anti-sous-marine côtière, constituaient un précieux renfort, avec leur lanceur quadruple & *Exocet*. Leur tirant d'eau de 3 mètres permettait de passer presque partout et Marec ordonna aux deux commandants de se relayer pour patrouiller à l'entrée de la baie. Tant que l'armistice ne serait pas signé pour les forces des Antilles, on pouvait toujours craindre une attaque, par ailleurs vingt hommes sur chaque navire

viendraient par roulement à terre.

Les officiers écoutèrent, mâchoires serrées, les nouvelles de France ; ils y avaient laissé femmes, enfants, amis : tous devaient surmonter leur peine.

Un quart d'heure après qu'ils eurent quitté le bord, Couriac signala que le *Drogou* appareillait conformément aux ordres reçus.

Marec, épuisé, savoura une tranche d'ananas, puis alla se reposer un peu dans sa cabine car, si un ouragan survenait, il aurait besoin de toutes ses forces.

Le grésillement du téléphone le fit sauter à bas de sa couchette, un regard sur la pendulette lui indiqua qu'il dormait depuis une bonne heure. Il décrocha :

— Le commandant à l'appareil...

— Ici Couriac, le *Drogou* signale la présence d'un submersible à l'entrée de la baie. Il repose sur le fond, mais le bruit des turbines à vapeur est perceptible.

— A-t-on expédié un signal sonar de reconnaissance ?

— Oui, aucune réponse. Toutefois le commandant pense qu'il ne s'agit pas d'un Russe : il serait plus bruyant.

— Alors un Américain ?

— Très probable !

— Entendu ! Je monte sur la baignoire.

Marec but un verre d'eau, alla pisser et enfila une tenue N.B.C. propre, puis il gagna la passerelle et grimpa au sommet du kiosque.

Couriac lui désigna l'avis et lui tendit des jumelles. Avec les lunettes du masque, ce n'était guère aisé, aussi le commandant le souleva quelques instants.

Le *Drogou* patrouillait à deux milles de la pointe du Bout, décrivant de larges cercles autour de son objectif, tout en effectuant de fréquents changements de route pour ne pas écoper d'une malencontreuse torpille.

— Crénom, j'en aurai le cœur net ! grogna le pacha. Le vent s'accroît, les lames creusent, il tombe une saloperie de neige...

Donnez-lui ordre de grenader. D'abord deux charges à distance. Ensuite, au bout de cinq minutes, deux plus proches et ainsi de suite...

— À vos ordres !

Quelques minutes plus tard, le grondement et la gerbe d'eau écumante signalaient l'explosion de la première charge, presque aussitôt suivie d'une seconde.

Cinq minutes passèrent.

— Toujours aucun contact, signala l'avis.

— Grenadez ! ordonna Marec.

Deux nouveaux geysers géants s'élevèrent tandis que les échos des détonations se répercutaient sur les mornes alentour.

— Alors, il va faire surface, ce con ? grogna le second.

Il n'avait pas cru si bien dire : une longue coque grise, surmontée d'un kiosque doté de deux ailerons fit surface à tribord de l'avis.

Ses antennes télescopiques se dressèrent, des marins surgirent dans la baignoire et un fanal lança un signal en morse :

« S.S.B.N. *Ohio* – commandant Fergusson demande à parler amirauté française sur fréquence O.T.A.N. »

— Répondez : bien reçu, sommes à l'écoute.

Marec redescendit dans le poste central, il enleva masque et capuchon pour placer un combiné micro-écouteurs sur sa tête.

Le radio lui fit signe qu'il pouvait parler.

— Ici le vice-amiral Marec, commandant du secteur Antilles. Quelles sont les raisons de votre présence ici ? demanda Marec en anglais.

— Amicales, je désire avoir un entretien avec vous.

— Pour quel motif ?

— Connaître les intentions des autorités françaises des Antilles au sujet de l'armistice.

— O.K., montez à bord...

Couriac fit rapidement aligner sur la coque un détachement de marins en uniforme réglementaire afin de rendre les honneurs à un officier d'une nation alliée, du moins l'était-elle encore quelques semaines auparavant, mais il ne fallait pas oublier le précédent de Mers el-Kébir...

Le Zodiac accosta sous le vent, car les lames devenaient de plus en plus grosses.

Le détachement rendit les honneurs, les sifflets retentirent et Fergusson grimpa agilement l'échelle menant au sommet du kiosque. En effet Marec, désirant être prêt à appareiller rapidement, n'avait pas fait ouvrir les panneaux du pont.

Les deux marins traversèrent les coursives et s'installèrent dans la cabine du pacha.

— Désirez-vous boire quelque chose ? s'enquit le Français.

— Non, merci, avec le coup de chien qui se prépare, j'ai hâte de reprendre le large.

— Alors je vous écoute...

L'Américain semblait mal à l'aise.

— Voilà : notre Président désire savoir quelle serait votre attitude si des sous-marins soviétiques se présentaient devant Fort-de-France.

— Eh bien, la même : je recevrais leur commandant et lui demanderais pourquoi il nous rend visite.

— Bon ! Ne jouons pas au plus malin. Vous n'ignorez pas que votre gouvernement est sous le contrôle des Russes. Il a donc perdu sa liberté. Que ferez-vous si votre Président vous ordonne d'accueillir des troupes d'occupation et un commissaire soviétique qui prendrait le contrôle des Antilles françaises ?

— Je serai franc avec vous, si vous l'êtes aussi avec moi : quelles sont vos instructions si je vous dis que je devrai lui remettre mes pouvoirs ?

L'Américain poussa un profond soupir.

— Mon cher, je n'ai rien contre les Français, bien au contraire, ma femme est de La Nouvelle-Orléans et m'a appris à vous aimer, à apprécier votre culture, votre cuisine... Seulement, étant officier, je

dois obéir aux ordres ! Or, mon gouvernement ne peut prendre le risque de voir nos adversaires posséder une base outre atlantique, la reconstruction réclamera toutes les forces dont nous disposons encore...

— Et Cuba ? demanda insidieusement Marec.

— Confidentiellement, si vous l'ignoriez, Castro ne constitue plus une menace : ses forces ont été détruites par nos missiles et lui-même a repris le maquis. Nous occupons La Havane.

— Et les républiques sud-américaines sympathisantes au marxisme ?

— Des coups d'Etat – appuyés par nos commandos –, ont liquidé leurs gouvernants. Cette guerre a vu la défaite de nos forces conventionnelles basées en Europe. Les renforts prévus ont été utilisés pour reprendre le contrôle des bases marxistes en Amérique.

— En somme, cet armistice constitue un net recul pour les Américains : vous abandonnez l'Europe de l'Ouest, contre quelques compensations dans votre sphère d'influence.

— Exact ! Seulement, nous ne reconnaissons pas ces annexions et avons formulé d'énergiques protestations.

— Seriez-vous prêts à nous seconder si nous menacions de reprendre les hostilités sur les zones réhabitées, d'ici deux à trois ans ?

— Je ne suis pas mandaté pour vous répondre. Il est très vraisemblable que les armes atomiques seront mises hors la loi.

— Et comment contrôlerez-vous leur destruction ?

— Certains de nos satellites n'ont pas été détruits et nous disposons encore de navettes spatiales de plus petit modèle, susceptibles d'être mises en orbite à partir d'un 747 spécialement équipé.

— Je vois : vous aviez pris vos précautions...

— J'avoue n'avoir jamais compris pourquoi le gouvernement français n'avait pas prévu des abris pour sa population civile et ses techniciens, comme en Suisse.

— La Chine acceptera-t-elle de détruire ses bombes ?

— Juste après les problèmes de Berlin et de réunification des deux Allemagnes, nous avons attisé le conflit entre Russes et Chinois,

espérant ainsi fixer l'armement conventionnel soviétique et sauver l'Europe. Les *damned* missiles SS 20 ont anéanti les troupes chinoises. Les principaux centres industriels ont été rasés. Les Soviétiques n'ont pas eu besoin de renforts en Asie et se sont bien gardés de se lancer dans une occupation de la Chine. Ils ont simplement signé un traité de coopération, comme du temps de Khrouchtchev. L'Inde ne résistera pas longtemps à leurs pressions conjuguées.

— Le Japon, l'Australie, la Nouvelle-Zélande resteront dans votre camp.

— Oui, et autant d'îles du Pacifique qu'il sera possible de conserver.

— Merci de votre franchise ! Elle me rend la tâche plus facile en m'éclairant sur la situation mondiale. À mon tour de faire le point de la situation. Notre nouveau Président, apparemment, est décidé comme naguère Pétain, à jouer la carte de notre flotte pour obtenir les conditions moins draconiennes.

— *Stupid* ! l'Histoire a montré son erreur...

— Laissez-moi parler ! Le Premier ministre communiste Arice coopère avec les Soviétiques. Notre chef-d'état major général, Chasseron et son collègue à la marine, Daroic, ne sont pas disposés à se laisser piéger : il entre dans leurs intentions de constituer un gouvernement de la France Libre aux Antilles, à Tahiti et à la Réunion. Notre flotte sera basée sur ces îles où des stocks avaient été prévus pour assurer notre logistique. Par conséquent, votre gouvernement n'a rien à craindre !

— Formidable ! Je n'en attendais pas tant... Vous êtes assuré de notre appui, ce gouvernement sera reconnu comme le seul légal, parce que n'étant pas sous la botte de l'occupant.

— Parfait ! Reste un point à bien préciser...

— Je vous écoute.

— Notre France Libre aura pour objectif l'indépendance du territoire national. Pour cela, il ne lui reste qu'une possibilité : le chantage ! La menace des M 4 et des M 20 devrait inciter les occupants à libérer notre territoire quand les nouvelles cultures, si précieuses, auront recommencé à pousser.

Fergusson se rassombrit.

— Croyez bien que je vous comprends ! assura-t-il. Mais qui oserait risquer de déclencher une nouvelle guerre atomique ? Vos missiles devront être détruits sous notre contrôle. En contrepartie nous assurons l'intégrité des territoires français insulaires.

— Et avec quoi ? grommela Marec. Vos grosses bailles sont au fond des océans : celles des Russes aussi. Il ne vous reste que des petits bâtiments et des sous-marins.

— Leurs *Poséidon* peuvent être équipés d'explosifs chimiques, comme naguère les V 2 !

— Les nôtres aussi !... Non ! Je ne peux vous donner aucune assurance de cet ordre. Je garantis seulement que les Russes ne mettront pas les pieds ici. Quand Chasseron et Daroic seront libres, nous en reparlerons.

— Espérez-vous les accueillir bientôt ?

— Tout sera fait dans ce sens. Vous comprendrez que je doive rester discret.

— *Well !* De toute manière, je puis vous donner mon accord : la souveraineté de la France Libre sera respectée par mes compatriotes. Avez-vous besoin d'une aide quelconque ?

— Des médicaments et du lait en poudre.

— Je vais ordonner d'en débarquer. Le lieutenant Smith vous les livrera, il restera ici comme officier de liaison.

— Merci : mon travail en sera facilité !

— Eh bien, mon cher, j'accepte un verre maintenant, j'aurais été tellement désolé de devoir ouvrir des hostilités contre les Français. Nos pays ne se sont jamais combattus.

— Il y a quand même eu quelques morts lors du débarquement en Afrique du Nord... murmura Marec qui poursuivit : croyez bien que, moi aussi, je suis ravi de ne pas devoir vous tirer dessus...

Les deux hommes trinquèrent et se quittèrent presque en amis.

Tandis que des Zodiac procédaient au transfert des denrées promises, Marec se mit en rapport avec les autorités civiles, et transmit le commandement du navire à son second, puis retourna à terre pour faire part de ses décisions.

Pendant ce temps, *l'Ohio* reprenait le large et Smith venait se présenter à la préfecture.

Aucun des fonctionnaires locaux n'étant communiste, Marec ne rencontra guère de difficultés à obtenir leur accord sans réserve.

— Ah ! s'exclama le préfet, l'Histoire est un éternel recommencement... La Résistance va renaître !

— Sans doute, acquiesça Marec, seulement cette fois pas de débarquement à espérer pour libérer le territoire : il ne faudra compter que sur nous, avec la complicité des Anglais, peu ravis d'avoir d'aussi dangereux voisins.

— C'est bien ce qui me donne de l'espoir : jamais ils ne toléreront de laisser la Russie occuper l'Europe Occidentale, assura le colonel Couma.

— Malheureusement, ni eux ni nous ne disposons de vastes territoires coloniaux comme c'était le cas en 1940 ! objecta Marec. Il ne reste que des lambeaux de nos empires... La partie va donc se jouer à trois maintenant entre l'Amérique, la Chine et la Russie... Estimons-nous heureux de préserver l'intégrité de nos quelques îles...

L'arrivée de Smith mit un terme à cette discussion.

On le remercia pour ses vivres et Marec s'apprêtait à regagner son bord lorsque la tornade se déclancha avec violence, interdisant toute navigation dans la baie...

CHAPITRE VI

Six mois avaient passé ; à Antibes la situation avait un peu évolué.

Tout d'abord, il avait fallu mettre un terme aux exactions des loubards, ce qui avait été difficile. Ils filaient sur leurs gros cubes, faisant rugir leurs moteurs, et se perdaient dans la nature. Peu après la mort de ses camarades, le maréchal des logis avait tenté de les suivre sur les B.M.W. réglementaires : hélas, les combinaisons N.B.C. volaient au vent et il fut obligé de ralentir, perdant le contact. Aussi, au carrefour vers Cannes, il tomba dans une embuscade. Un de ses hommes fut blessé, les gendarmes ne durent leur salut qu'aux tourbillons de neige qui masquèrent leur retraite.

Marcel, au retour, les sermonna :

— Inutile de prendre tant de risques ! Il existe pas mal de grandes surfaces dans la région, laissons-les faire...

— Oui, c'est la meilleure solution, approuva Catherine. Le nombre de leucémiques parmi la population civile est effrayant ; et comme ces voyous ne prennent guère de précautions, ils crèveront bientôt...

— Sûr ! opina Jean. Leurs blousons de cuir sont imprégnés de strontium et de césium radioactifs : ces pauvres cons n'ont aucune chance de s'en tirer !

— Comme, malgré tout, il faut récupérer le maximum de vêtements et de conserves, reprit le maréchal des logis, je vais demander au lieutenant d'utiliser un V.B.X. Berliet. On peut s'y caser à douze et avec sa mitrailleuse de 7,5, ils pourront toujours la ramener...

Le soir même, Victor et ses hommes repartirent dans le véhicule blindé. Le maréchal des logis désirait avant tout récupérer les corps de ses camarades, afin de leur rendre les derniers honneurs.

Grâce au blindage, ils se trouvaient relativement protégés contre les radiations, mais portaient cependant des combinaisons protectrices.

Cette fois, Victor mit le paquet : afin de ne prendre aucun risque, il finit de défoncer la porte du long corridor d'entrée et roula avec son V.B.X. dans le couloir.

Les malandrins n'avaient pas attendu le retour en force de leurs adversaires pour quitter les lieux.

Pourtant, avant de s'enfuir, ces charognards avaient assouvi leur sadisme. Léon, les yeux crevés, les oreilles coupées, le sexe tranché, se trouvait allongé sur le tapis roulant d'une caisse, tel un bœuf sur un étal de boucher.

Charles gisait un peu plus loin avec, en plus, les mains et le nez tranchés.

Sous la lueur crue des phares, on aurait cru une scène de film d'horreur. Ecœuré, le maréchal des logis alla chercher des nappes plastiques dans lesquelles il emballa les corps mutilés.

Le V.B.X. prit alors position auprès du rayon des conserves et les gendarmes en constituèrent une bonne provision. Ils revinrent par la droite, récupérant au passage quelques bouteilles de vins et spiritueux. Sans plus attendre, Victor déboucha un rouge de Provence afin de se redonner du cœur au ventre et tous burent à la régálade.

Les obsèques des gendarmes se déroulèrent le soir même. Ils furent enterrés dans un massif de fleurs devant le vieux port, mais n'eurent pas droit à la salve des victimes du devoir : il fallait économiser les munitions...

Le lendemain, le V.B.X. partit en reconnaissance sur la route de Cannes. Grâce à ses chaînes, le véhicule progressait sans trop de difficultés malgré l'épaisse couche de neige qui atteignait par endroits cinquante centimètres.

Les traces de pneus montraient que la N7 avait été utilisée peu de temps auparavant, pourtant il n'y avait pas un chat dehors.

Les rares survivants, apeurés, affaiblis, se terraient dans des abris précaires, comme des bêtes blessées.

Un mince filet de fumée signalait parfois la présence de réfugiés, mais les gendarmes ne se laissaient pas distraire et pistaient les tueurs avec acharnement.

Pour tous les loubards, Cannes, avec ses nombreux magasins de luxe et d'alimentation, constituait un paradis : leur gibier avait bien des chances de se trouver dans le coin.

Où ? Pas très difficile à déterminer : il suffisait de suivre les traces. De temps à autre, sur les trottoirs, une charogne se putréfiait avec, en

général, un sac rempli de victuailles à ses côtés.

À l'arrivée rue d'Antibes, les sillages des motos continuaient tout droit : l'intersection avec la voie rapide fut assez pénible à cause des congères que le vent y avait accumulées ; ensuite, grâce à la protection des maisons, la progression devint plus aisée.

Toutes les vitrines des magasins de cette rue commerçante avaient été cassées, pourtant leur contenu, brisé, montrait qu'il s'agissait là d'actes de pur vandalisme des malfrats rôdant dans le secteur.

Le V.B.X. continua sa route jusqu'au Gray d'Albion.

Là, Victor fit signe de stopper : les traces obliquaient vers le hall où béaient les vitrines éventrées. Le long des trottoirs, Mercedes, Porsche, Ferrari abandonnées, gisaient comme autant de stock-cars.

Le véhicule blindé se posta à l'entrée et dix gendarmes en sortirent, tous armés de Clairon et de grenades.

Devant eux, autour de la fontaine tarie, d'innombrables tires gisaient sur le sol de marbre. Presque toutes accidentées, elles aussi.

Les gendarmes progressaient prudemment, aidés par la lumière des phares de V.B.X., et s'éclairant avec des torches. Ils découvrirent ainsi un spectacle délirant d'horreur.

Revêtus de luxueux costumes, de robes de grands couturiers et de manteaux de fourrure, filles et garçons, au visage décharné couvert de plaies et de pustules, gisaient emmêlés, tirant leur coup parmi des monceaux de merde et de dégueulis.

Des poêles à fuel dispensaient une relative chaleur et des couples, dénudés, s'ébattaient dans une ultime tentative de jouissance.

Les nanas arboraient de somptueux bijoux, les mecs avaient des bagouzes à tous les doigts et des montres en or. Des monceaux de bouteilles de whisky vides montraient qu'ils essayaient d'oublier en s'abrutissant par l'alcool.

La plupart, incapables de se tenir debout, restaient couchés sur des matelas, certains geignaient doucement dans leur agonie, quelques-uns se piquaient avec des stupéfiants afin d'atténuer leurs souffrances.

La vue des flics haïs galvanisa ces zombis : quelques-uns dégainèrent des pistolets pour faire feu, cette fois, Victor ne se laissa pas surprendre. Ces morts-vivants pouvaient encore tuer...

— Feu ! hurla-t-il.

Les fusils d'assaut crachèrent leurs balles.

Un type en manteau de vison fut quasiment coupé en deux et tomba, avec un regard étonné, sur la fille qu'il était en train de baiser.

Celle-ci hurla et se précipita toutes griffes dehors, une balle entra par son sein gauche et ressortit dans le dos, produisant un petit geyser de sang.

En fait, bien peu de ces infortunés minés par la leucémie et les cancers cutanés se trouvaient en état d'opposer une résistance sérieuse.

En deux minutes, le magasin ressemblait à un abattoir avec les corps ensanglantés enchevêtrés en tous sens parmi les brocards et les soieries.

Victor lui-même donna le coup de grâce aux survivants puis les gendarmes sortirent et crevèrent les pneus de tous les véhicules.

Ce nid de vipères était liquidé...

Pourtant, en poursuivant vers le port, le maréchal des logis se demandait si les balles tirées ne l'avaient pas été pour rien...

Comme Catherine l'avait dit, désormais les malheureux n'ayant pas bénéficié dès le début d'un abri et qui n'avaient pas su éviter la contamination étaient condamnés à brève échéance.

Sur le port, près de l'embarcadère des îles de Lérins, des larves humaines rampaient sur les bateaux, faisant des signes de la main.

Plus loin, dans le port des yachts, quelques vedettes paraissaient occupées et, sur le quai, il y avait un grand feu autour duquel se pressaient des squelettes revêtus de loques. Ceux-là n'en avaient plus pour longtemps.

Victor fit signe de faire demi-tour.

Au passage il eut une pensée pour les moines de Saint-Honorat. Habités à cultiver eux-mêmes leurs légumes, à les stériliser, les pères avaient une chance de survivre en mangeant leurs conserves. Et après ?

Leurs épais murs de pierre n'arrêteraient pas les poussières radioactives et le fléau les frapperait. À moins qu'ils n'aient construit

des abris. Le gendarme se souvenait aussi que le chauffage de l'eau s'effectuait grâce à des panneaux de cellules solaires, bien inutiles maintenant... Il se promet d'envoyer un de ces jours une patrouille depuis le vieux port : les marins avaient maintenu en état de marche quatre superbes vedettes, cela permettrait de les essayer.

Le retour à l'abri s'effectua sans incident.

Le maréchal des logis fit son rapport devant le conseil et conclut :

— ... Maintenant, la situation sera différente : les pillards motorisés vont disparaître. Du coup, nous pourrons étendre nos recherches de magasins intacts. Malheureusement les loubards, se sachant condamnés, ont systématiquement détruit ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les boîtes de conserve sont défoncées, les bouteilles brisées. Notre ravitaillement posera bientôt des problèmes car notre effectif s'est accru.

— Le problème consiste donc à découvrir des sources de nourriture autres que les stocks des magasins, constata Marcel. En dehors de la pêche, je ne vois pas grand-chose, mais peuchère, la mer aussi est polluée !

— Peut-être pas autant qu'on pourrait le craindre, intervint Nathalie, la pharmacienne. Certaines espèces vivent en profondeur et ne se nourrissent pas de plancton, ni de poissons vivant à la surface, celles-là pourraient être comestibles.

— Ouais, grogna Pascal, le marin. J'ai tenté de pêcher en essayant une vedette, espérant attraper des bonites. Macache ! L'abaissement de la température de l'eau a tué par mal de poissons : on les voit flotter le ventre en l'air et les autres ont filé vers le sud. Des morues ou d'autres espèces accoutumées au froid descendront peut-être, mais la Méditerranée restera longtemps dépeuplée.

— Il faut donc chercher ailleurs, soupira Catherine. Quand j'étais petite, ma mère me racontait que, pendant la guerre, elle buvait du café confectionné avec des glands torréfiés.

— Passe pour du café, seulement on peut pas les bouffer, y sont trop amers, objecta Victor.

— Il y a les châtaignes..., suggéra Paul, le postier.

— Et aussi les glands des chênes-lièges très abondants dans la région, assura le potard. Le tanin peut être éliminé en les faisant bouillir deux heures, en les trempant pendant deux jours dans de l'eau

renouvelée de temps en temps. On les broie ensuite et la pâte peut être cuite ou séchée pour la transformer en farine. Dommage qu'il n'y ait pas de marrons d'Inde dans le coin, car on peut aussi les consommer après un traitement acide. Par contre on peut ramasser les faines, les noix et les noisettes.

— Eh, c'est bien joli tout ça ! fit René, le gendarme. Z'avez pas tellement mis le nez dehors ces temps-ci : avec la couche d'un mètre de neige par endroits, z'aurez du mal à les récolter, vos glands... surtout en juin !

— Pas certain, répliqua Henri, le charcutier. Sur la route de Grasse y a pas mal de chênes : en creusant des galeries dans la neige molle il sera peut-être possible de récolter ceux de l'année dernière.

— On peut tenter l'coup ! acquiesça le gendarme. Les motards sont plus à redouter. Reste à savoir si la quantité de rem encaissée ne sera pas prohibitive.

— On le saura avec les stylos dosimètres, nota Catherine. Par ailleurs, les retombées se sont déposées en couches successives, tandis que la neige s'amassait, et constituait une protection pour les graines éparpillées sur le sol.

— Alors, pourquoi ne pas essayer d'abord de creuser dans un champ de pommes de terre ? suggéra Magali.

— Les patates gelées sont pas fameuses, objecta Victor, elles sont quand même bectables, et en juillet, c'est l'époque.

— Et, comme elles se trouvaient dans le sol avant les retombées, elles seront peu contaminées, assura Marcel. Rien d'autre à l'ordre du jour ?

— Un détail d'ordre interne, répondit Catherine. Par la force des choses, plusieurs d'entre nous sont célibataires. Loin de moi la pensée d'empêcher les rescapés de pratiquer l'amour à leur guise. Seulement nous avons recueilli une tripotée d'enfants et, comme ils ne peuvent pas sortir pour jouer, ils organisent des parties de cache-cache dans les sous-sols. Rien de répréhensible, toutefois nos amateurs de jambes en l'air se servent aussi des coussins des voitures non utilisées pour y mener leurs ébats, ce qui provoque des rencontres insolites quand un gosse ouvre une portière...

— Hum ! Gênant en effet, cependant on ne peut pas empêcher les gens de faire l'amour, remarqua Marcel.

— Non, seulement on peut fermer à clef un étage qui sera réservé aux couples, la clef étant donnée à tous, sauf aux enfants.

— Cela me semble judicieux, approuva Marcel. Etes-vous d'accord ?

Personne ne souleva d'objection : la séance fut levée.

Dans les jours qui suivirent, chacun s'ingénia à rechercher des moyens de recueillir d'autres denrées alimentaires ; la flore de Nathalie indiqua des légumes de remplacement que l'on pourrait découvrir sous la neige. Ainsi, racines de bardane, de chardons, de génotte, de sceau de Salomon, et même de nénuphar, méritaient d'être recueillies. Même l'ortie remplacerait les épinards chers à Popeye...

Les marins ramenèrent des posidonies sèches, car le niveau de la mer s'étant abaissé, la plupart se trouvaient à découvert : elles remplacèrent le crin végétal pour confectionner des matelas.

Dans le ciel gris pas le moindre oiseau à tuer.

Chaque jour une équipe partait à la récolte et les réfugiés parvinrent ainsi à ramasser quelques denrées que des lavages répétés rendirent comestibles.

Le calme revenant dans la région, les gendarmes profitaient des accalmies pour effectuer des randonnées plus lointaines avec leur V.B.X. : ainsi, ils découvrirent que certains villages isolés n'avaient pas reçu la visite des motards. À Saint-Paul, à Biot, à Valescure, à Théoule, aucun survivant. Pourtant les habitants avaient puisé dans les réserves des magasins avant de mourir, mais les excédents restaient intacts.

Ainsi la survie du petit groupe fut-elle assurée pour quelques mois de plus. Hélas, l'exploration se limitait aux villages proches du littoral. Gourdon, perchée sur son rocher, n'avait assurément pas été pillée, seulement la route en lacet qui y menait était inaccessible, comme le plateau de Causolles, naguère le repaire des astronomes du Cerga, au pied duquel se développait un glacier.

La petite communauté avait aussi ses problèmes internes : la cohabitation forcée de personnes extrêmement disparates, les rivalités de cœur, provoquaient parfois des frictions.

Ainsi la jolie Magali possédait-elle beaucoup de cavaliers servants et, comme elle tenait mal son agenda, des rencontres malencontreuses se produisirent.

Un soir, par exemple, Paul et Pascal se trouvèrent nez à nez devant la Mercedes break où la belle avait son boudoir.

Et ce qui devait arriver arriva, le ton monta et les deux hommes en vinrent aux mains. Magali, pas trop effrayée au début, contemplait le combat à poings nus en ressentant une certaine fierté.

Pourtant, quand Paul, qui avait le dessous, s'empara de la manivelle d'un cric et que Pascal saisit un marteau, elle réalisa qu'un drame risquait d'arriver par sa faute et s'enfuit chercher du secours.

Victor, mis au courant, fila dare-dare avec René en caleçon, malheureusement, lorsqu'ils arrivèrent, Pascal gisait à terre saignant abondamment du cuir chevelu. Paul soutenait en grimaçant son bras cassé.

Catherine, réveillée, réserva son pronostic : elle ne disposait pas de radio pour effectuer un diagnostic ; le blessé, heureusement, sortit assez vite du coma.

Le lendemain matin, Marcel réunit donc la communauté afin de tirer la leçon de cette stupide bagarre.

— Croyez bien que je souffre autant que vous de cette longue cohabitation en vase clos. Malgré la précarité de notre situation, l'instinct animal prévaut et cela n'a rien d'anormal. Par contre, ce qui est intolérable, c'est que des personnes s'exposent sans vergogne au point de créer des chocs chez nos enfants qui ont déjà assez de sujets de tension. Mettez-vous dans la caboche que tout salaud se livrant à des voies de fait sur les habitants de cet abri sera déporté loin d'ici par le soin des gendarmes et qu'il ne fera plus partie de notre groupe.

— Ce qui revient à les condamner à mort, nota Catherine.

— Ils auront quand même une chance de survie, s'ils ont un peu de jugeote. Mais notre effectif est trop réduit pour que des connards s'arrogent le droit de tuer. Si les meurtres commencent, tout devient possible, même l'avènement d'une dictature ou d'une oligarchie. Cette fois, nous soignerons les coupables, car aucun avertissement n'avait été donné. Le châtiment s'appliquera à tout nouveau délinquant, après que celui-ci ait présenté sa défense.

Le vote fut acquis à une large majorité et la menace sembla calmer les esprits.

Pourtant, tous les problèmes étaient loin d'être réglés : un soir Jean et sa femme prirent à part Pascal, complètement remis de son

traumatisme.

— Qu'est-ce vous voulez ? grogna ce dernier, une partie à trois ?

— Absolument pas : je veux te mettre au courant de la situation réelle.

— Comment ça ? J'ai les yeux ouverts, j'vois c'qui s'passe dans l'abri et au-dehors.

— Il ne s'agit pas du présent, mais de l'avenir. Tout d'abord, malgré les recherches des gendarmes, malgré la cueillette sous les couches de neige, il est certain que nous ne ferons pas la soudure...

— Oui, renchérit Nathalie, les stocks ne permettront pas d'attendre le moment où la culture reprendra dans les champs. Et finalement, cette recherche de glands ou de patates force ceux qui les récoltent à rester trop longtemps exposés aux radiations. Marcel annoncera sous peu qu'on y renonce.

— Embêtant... fit le marin en se grattant la tête.

— Les affamés s'entre-tueront pour des miettes de nourriture, encore heureux s'ils ne se bouffent pas entre eux. Seule l'eau ne manquera pas tant qu'on pourra la distiller.

— Sale histoire !

— Et ce n'est pas tout, assura le pharmacien en baissant la voix. L'autre jour, Victor avait une chiasse carabinée et il est venu me demander des médicaments. Comme il a été vite guéri, voici ce qu'il m'a confié pour me prouver sa reconnaissance. *Dans l'abri, il est difficile de capter la radio, le béton armé fait cage de Faraday. Avec la petite antenne qu'on a installée, on peut écouter ce qui se passe dans les environs, rien de plus. À la gendarmerie, par contre, avec le poste puissant et la grande antenne du toit, on capte les émissions lointaines et le lieutenant sait pas mal de choses qu'il garde secrètes pour ne pas vous affoler. D'abord, après le suicide de Moucherin, Lange a pris le pouvoir et s'est réfugié dans l'abri de l'état-major général à Taverny. Seulement, les tanks russes sont arrivés jusque-là. Il paraît que les Popovs occupent les principaux points stratégiques du territoire jusqu'à Brest. Le port serait d'ailleurs inutilisable du fait de la baisse du niveau de l'océan Atlantique, sans parler des icebergs qui descendent de la Manche.*

— Pas croyable ! grommela Pascal. Comment se fait-il qu'on ait pas vu de Russes par ici ?

— Tout simplement parce que leurs effectifs restants ne permettent que de faibles garnisons : ils occupent peut-être la frontière à Vintimille. Les gendarmes ne sont pas allés jusque-là. Et si leur convoi est passé de nuit sur la N 7, on n'aura pas pu les repérer.

— Tout de même, j'voudrais les voir pour y croire !

— Les voir, difficile car on ne dispose pas du V.B.X., par contre, pour me convaincre, Victor m'a indiqué la fréquence sur laquelle ils émettent la nuit. En sortant avec un appareil radio, tu les entendras parler.

— O.K. ! Allons-y, j'suis curieux de les écouter.

Tous deux s'emmitouflèrent et passèrent des combinaisons N.B.C., sans quoi le gardien ne les aurait pas laissés sortir.

— Gonflés d'aller vous geler à cette heure, nota-t-il.

— Oh, pas de danger qu'on reste longtemps : on va seulement effectuer une petite écoute radio, histoire de savoir si les bavards ont repris leur travail. (Ce disant, Jean montrait l'appareil.)

L'autre hocha la tête : il savait pertinemment que les seules émissions audibles étaient celles des gendarmes et, à cette heure, ils devaient faire une belote, bien au chaud.

Le pharmacien emmena Pascal au quatrième étage d'un immeuble voisin : de là-haut, la réception était meilleure, il brancha l'appareil et ajusta la fréquence.

Un grésillement de parasites atmosphériques, puis une voix gutturale se fit entendre :

— *Gavarit Vintimiglia...*

Pascal, médusé, se grattait la tête.

— Pas de doute, c'est du russe !

— Paraît même que dans la journée, ils donnent des instructions à la population sur M.F., assura Jean. Alors, convaincu ?

— Aucun doute, tu n'me racontes pas des salades.

— Alors redescendons...

Au passage le pharmacien jeta à la sentinelle :

— Toujours rien, comme d’habitude !

— Le contraire m’eût étonné.. :

Une fois débarrassés de leurs combinaisons, les deux hommes rejoignirent Nathalie.

— Alors ?

— On les a entendus...

— Bon ! Maintenant, voyons les choses en face et tirons-en les conséquences, déclara Jean. Plus de vivres, les Russes n’ont pas de quoi alimenter la population civile : leur pays est au moins aussi ravagé que le nôtre et il fait encore plus froid. Unique perspective, lorsque le climat et les retombées permettront de vivre dehors : cohabiter avec des troupes d’occupation, comme lors de la précédente guerre. Par ailleurs, même si la température remonte, elle mettra du temps à atteindre 15° !

— Et où veux-tu en venir ? Tu veux qu’on se flingue ?

— Non ! Par un caprice des ondes courtes, j’ai capté une émission en provenance de Fort-de-France. Nos sous-marins atomiques se sont réfugiés là-bas et un gouvernement de la France Libre a été formé.

— Mince alors ! De Gaulle n’est tout de même pas ressuscité ?

— C’est un certain amiral Marec qui dirige la flotte.

— Une sorte de Darlan... murmura Nathalie.

— Si on veut, Darlan après le débarquement en Afrique du Nord. Le chef d’état-major général Chasseron et Daroic, son homologue de la marine, paraissent sympathiser avec lui.

— Tant mieux pour les gars des Antilles, pour nous, ça change pas grand-chose ! grommela Pascal.

— Précisément si, à condition de nous rendre aux Antilles. Crois-tu qu’un des bateaux du port soit en état d’accomplir la traversée ?

— Ah ! j’y comprends maintenant pourquoi z’êtes adressés à moi...

— Nous avons besoin d’un marin expérimenté.

— En c’qui m’concerne, ça colle. Pour c’qui est du rafiote, j’y pense pas qu’on dégoterait assez de fuel pour une grosse vedette. Faut un

voilier...

— Avec ces tempêtes incessantes ?

— Oh, c'est pas l'vent qui m'fait peur, le pot au noir est bien plus emmerdant.

— Alors entendu pour un voilier.

— Reste à en choisir un, pas trop gros, pour qu'il s'échoue pas dans la passe entre les deux jetées.

— C'est ton problème. Donne-nous tes instructions et on fera de notre mieux.

— Ben, y a d'abord une condition : j'veux emmener Magali.

— Tu en pincas pour elle ?

— Ouais, elle est vachement chouette ! Et puis faut que Louis soit aussi du coup. Pour les quarts, j'veux pas d'amateurs. On s'relaiera tous les deux.

— Nous serons donc cinq.

— Non, six, parce que Louis y partira pas sans Josette...

— C'est la femme d'un gendarme !

— Pas mon problème. D'ailleurs, il est mort !

— De la nourriture pour six, cela posera un problème. Pour l'eau, j'embarquerai un appareil à distiller et de l'essence pour le faire fonctionner. Il faudra rendre la cabine aussi étanche que possible à cause des retombées. La mer lavera le pont. Il faudra des filtres pour l'air et une espèce de sas.

— Louis et moi, on arrangera ça. Quant à la bouffe, fais-moi confiance : j'avais prévu des emmerdes, les rafiots du port contenaient presque tous des provisions, surtout les grosses bailles. Leurs propriétaires ont foutu le camp ou bien ont crevé avant de tout bouffer. On en avait planqué : suffira de transborder les conserves dans le bateau choisi.

— Discrétion, hein ? Faut éviter de s'faire repérer !

— Pas de danger ! Not'boulot, c'est d'entretenir quelques bâtiments dans le cas où on en aurait besoin, personne s'inquiétera d'nous voir

travailler au port.

— Et ne nous laisse pas tomber ! renchérit Nathalie.

— Craignez rien ! Savez pas naviguer, moi j'peux pas me servir des ustensiles pour mesurer la radioactivité.

— Pour moi, aucun problème, on se complète, fit Jean. Combien de temps faut-il pour que tout soit paré ? Evidemment, le plus tôt sera le mieux ; on ne sait jamais : un patrouilleur russe peut venir mettre le nez dans la baie des Anges. Et puis, une indiscretion est toujours possible et nos compagnons d'infortune désireraient peut-être nous accompagner...

— T'en fais pas : en deux jours, on s'ra parés. J'm'étais dit qu'un jour ou l'autre on aurait besoin d'un rafiot. J'en ai figolé plusieurs, celui auquel je pense, un catamaran, donnera entière satisfaction. Cet *Atlantique* fait que 0,92 mètre de tirant d'eau, l'idéal pour franchir les hauts-fonds !

— Oui, ce sera peut-être précieux à Gibraltar.

— Foc et grand-voile sur enrouleurs, on met les voiles en moins de deux : pour border j'ai changé les winches, aucun problème non plus. Avec le spi on tape les 9 nœuds. J'ai aussi reculé les cadènes de haubans : une petite merveille ! Et puis j'y ai collé un bon siège surélevé pour donner une meilleure visibilité au barreur.

— On peut y tenir à six ?

— Sûr ! même à huit : deux cabines tribord avec toilette et douche pour se décontaminer, à bâbord, deux autres cabines, l'une d'elles servira pour stocker les vivres.

— Et il y a des moteurs ?

— Deux 9 chevaux diesel. Et puis dans ce modèle, le roof plus vaste permet de circuler directement du carré aux coques. J'y ai monté aussi un Danavigate 3000 dont tu apprendras à te servir : il indique la vitesse du vent, l'accélération, un compteur journalier pour la distance parcourue, enfin la vitesse du bateau avec totaliseur à mémoire.

— Du tonnerre ! Mais pour se guider ? Les radio-gonios sont inutilisables.

— Là on aura p'être des problèmes. Bien sûr on aura des compas, seulement comme on n'voit jamais l'soleil, pas question de faire le

point au sextant. J'tâcherai de dégoter un gyrocompas. D'toute manière, t'en fais pas : au début on fra du cabotage jusqu'à ce qu'on s'laisse porter par les alizés. Ensuite, j'me débrouillerai bien. Après tout, Colomb et Magellan étaient moins bien outillés...

— Tu ne redoutes pas les tempêtes ? insista Nathalie, dont la plus longue traversée était Nice-Bastia.

— Ma poulette, faudra faire avec, l'a eu des sacrés coups d'chien ces temps derniers. Sans parler de ces fichus icebergs. À Dieu vat ! J'ai choisi un catamaran à cause de sa stabilité, donc vous faites pas trop d'mouron.

— Bon ! conclut le potard, il est tard, on se verra demain.

Jean passa une fort mauvaise nuit, songeant sans cesse au matériel et aux médicaments indispensables. Au matin, il commença à chiper discrètement dosimètres et radiomètres. À chaque sortie avec Nathalie, ils enfilaient l'une sur l'autre deux combinaisons N.B.C. Par ailleurs, Pascal avait prévu des suroîts assurant une excellente protection. L'appareil à distiller l'eau de mer repéré chez un shipchandler du port fut installé lui aussi à bord.

Le pharmacien alla prendre des médicaments dans des officines restées intactes, aussi n'eut-il pas à en prélever sur les stocks de l'abri. Etant donné la basse température, les produits devant être conservés au froid n'avaient pas souffert de l'arrêt des réfrigérateurs.

À plusieurs reprises, ils croisèrent Magali qui transportait des sacs et leur adressa au passage un sourire complice. Elle aussi semblait très affairée. Jean, qui la tenait pour une incorrigible bavarde, était sur les charbons ardents, craignant une indiscretion de sa part.

Pourtant il n'y eut aucune anicroche. Le soir, Victor apprit au potard que la situation paraissait tendue à Taverny, entre civils et militaires, mais sans armée, que pouvaient faire les généraux ?

Le lendemain à midi, Louis fit savoir discrètement à Jean que tout était paré et l'embarquement prévu pour le soir : ils prétexteraient effectuer une écoute radio, comme l'autre jour.

Quant à Josette et à Magali, elles avaient l'habitude de mettre les hommes dans leur poche, quitte à promettre pour plus tard une promenade sentimentale à la sentinelle.

La journée s'étira, interminable.

Jean rangeait méticuleusement ses stocks, mettant un point d'honneur à laisser sa pharmacie en parfait état. Nathalie, elle, triait ses menus trésors : les photos de famille, les souvenirs et même quelques bibelots, de précieux ivoires japonais dont elle ne voulait pas se séparer.

Au dîner, il leur fallut faire bonne contenance devant tous leurs amis qu'ils allaient abandonner. Catherine, le médecin, qu'ils estimaient beaucoup. Le brave Victor dont les confidences les avait incités à partir. Et surtout Marcel qui, avec un inlassable dévouement, avait mis l'abri en état de recueillir quelques survivants du cataclysme. Quel dilemme affronterait-il lorsque les vivres viendraient à manquer !

Pendant que les dîneurs quittaient la table pour faire leur bridge ou leur partie de jacquet, Jean sirota son ultime café. Désormais cette denrée qui ne faisait pas partie des vivres prioritaires ne serait attribuée parcimonieusement qu'à celui qui prenait le quart de nuit.

Le couple alla ensuite chercher le poste radio, emportant aussi une boîte de piles, puis, après un dernier regard au réfectoire, grimpa l'escalier.

Le gardien accepta une cigarette et les laissa passer sans aucun commentaire. À vrai dire, il somnolait et n'avait pas les idées très claires : le goulot d'une bouteille dépassait de sa poche.

Au-dehors, la neige tombait inlassablement. L'obscurité était profonde.

Heureusement les fuyards connaissaient le chemin par cœur : enfiler la rue qui menait à la place, monter jusqu'à la mairie et tourner à gauche en passant sous la vieille porte des remparts. Nathalie étouffa un sanglot en passant devant leur maison.

L'Atlantique se balançait au bout de ses amarres, le vent balayait la neige de son pont. Personne à bord : la cabine était fermée.

Le couple, transi, se blottit sur le cockpit.

Les marins allaient-ils les laisser tomber ?

Enfin, au bout d'un bon quart d'heure, la lueur d'une lampe-torche apparut sur le quai. Les silhouettes de leurs complices devinrent visibles, puis se précisèrent : ils portaient tous les quatre des sacs à dos gonflés.

Pascal éclaira alors le pont du bateau et grogna :

— Vous êtes là ! Parfait... On embarque.

Il ouvrit la porte de la cabine et les pharmaciens purent se réchauffer un peu.

— Les filles, ordonna Pascal, restez assises ici avec Jean. Une fois au large, on vous fera visiter les lieux, en attendant, on largue les amarres et on file...

Quelques instants plus tard, le catamaran s'ébrouait, tiré par son foc, il mit le cap au sud, doublant la pointe et passant au large des îles de Lérins.

Déjà la houle donnait du vague à l'âme à Magali et à Josette...

CHAPITRE VII

Chasseron se sentait bien seul... Si seulement il avait eu quelques hélicoptères à sa disposition, il aurait pu parvenir jusqu'à la côte.

De là, à partir de ports encore dépourvus de garnison russe, il aurait pu s'embarquer pour les Antilles. Pas question évidemment d'utiliser un navire de surface : l'alerte donnée, des patrouilles le rechercheraient et tout vaisseau s'éloignant des côtes de France serait vite repéré au radar.

Le général s'était donc mis en rapport avec l'amiral Daroic, dans l'espoir d'effectuer la traversée en sous-marin. Il avait prudemment tâté le terrain :

— Quelle est votre impression sur les occupants, Daroic ?

— Pour l'instant, assez bonne : ils n'ont fusillé personne, ni effectué de réquisitions exagérées...

— Avez-vous livré vos sous-marins ?

— Non ! Et le général Marzov, tout en manifestant son mécontentement, s'est rendu compte que nos ordres n'auraient pas été suivis si nous avions ordonné aux restes de la flotte de se rendre dans des ports occupés. Il s'est contenté de souligner que, si nos S.S.B.N. se livraient à des actes d'agression, nucléaires ou autres, il raserait impitoyablement leurs bases. C'est-à-dire la Martinique...

— Quoi qu'il en soit, cela diminue la marge de manœuvre du Président ! Plus question de dissuasion, ni de chantage sur la destruction des zones de culture lorsque le printemps reviendra.

— Tout dépend des termes de l'armistice signé avec les Américains, s'il comporte une clause de destruction des ogives nucléaires, et que nous parvenions à en dissimuler quelques-unes, nous aurions nos chances.

— Allons, Daroic ! Ni les Américains, ni les Russes ne détruiront les projectiles qui leur restent sans avoir la certitude que personne n'en possède plus. Or la Chine, pour le moment, n'a pas signé ce traité, pas plus que nous. D'ailleurs, notre signature ne vaudrait rien : c'est Marec

qui tire les ficelles aux Antilles.

— Une intolérable insubordination : j'ai expédié un télégramme circonstancié, lui intimant de changer d'attitude ou de se démettre de son commandement.

— Quelle a été sa réponse ?

— Je viens de la recevoir : il n'acceptera aucun ordre de quiconque, civil ou militaire, se trouvant sous la botte de l'occupant. Lui seul a les coudées franches et agira pour le mieux de la nation. En outre, il annonce la constitution d'un gouvernement de la France Libre. Quelle outrecuidance ! Il se prend pour de Gaulle, ma parole...

Chasseron vit immédiatement d'où le vent soufflait, aussi se garda-t-il bien de se livrer à des confidences et assura :

— Impensable ! Où allons-nous si chaque officier supérieur se proclame chef d'Etat du bout de territoire où il a échoué ?

— Je ne vous le fais pas dire : à la Réunion, à Tahiti, à Saint-Pierre-et-Miquelon, le même vent d'insubordination risquerait de souffler. Je préconise donc de mettre en garde tous les responsables des départements et territoires d'outre-mer contre ces velléités d'indépendance qui constitueraient autant d'insubordinations.

— Vous avez mon accord... Seulement, comment comptez-vous leur imposer notre volonté ?

— Grâce au Ciel, il n'y a pas que des Marec : d'autres commandants d'unités, conscients de leur devoir, continuent à obéir à mes ordres !

— Est-ce à dire que vous ordonneriez à des Français de tirer sur des Français, si vous le jugiez nécessaire ?

— Evidemment ! Il existe d'ailleurs des précédents : Dakar, par exemple...

— Je préférerais l'éviter !

— Moi aussi, bien sûr : je n'agirais ainsi qu'en toute dernière extrémité et sur les ordres du Président Lange.

— Ah bon ! Dites-moi, tous nos sous-marins sont-ils aux Antilles ?

— Non ! Seulement le *Redoutable*, l'*Inflexible* et quelques avisos. L'*Indomptable* se trouve à la Réunion et le *Tonnant* fait route vers Tahiti. Les maintenance avait été prévue sur place. Reste un cas

incertain : le *Rubis*...

— Un sous-marin d'attaque...

— Oui, obéissant aux ordres du préfet maritime de Brest, qui a échappé à la destruction de la base et commandait pour l'Atlantique, il croiserait à proximité des côtes. Peut-être pour embarquer le préfet. En tout cas, s'il entend mes ordres de prendre le large, il fait la sourde oreille...

Chasseron ne fit aucune remarque mais enchaîna :

— Avec l'armée de terre, je n'ai pas ces problèmes, les unités rescapées ont été dissoutes et les soldats invités à se fondre dans la nature pour éviter les camps de prisonniers.

— Les occupants ne risquent-ils pas de prendre mal la chose ?

— Absolument pas ! Ils n'ont que faire de bouches à nourrir. Et puis, les seuls survivants seront ceux qui disposeront d'un abri... Eh bien, mon cher, je vous remercie ! J'ai du travail, je vous laisse.

Daroic salua, sourire aux lèvres, tout content de ne rencontrer aucune opposition.

Chasseron, lui, fila à l'étage des télécommunications après avoir pris au passage les codes et clefs magnétiques dans son bureau.

Les préposés, désœuvrés, faisaient une belote ; à la vue du général, les cartes disparurent tandis qu'ils se figeaient au garde-à-vous.

— Repos ! fit leur chef d'un ton débonnaire. Quel est le responsable des codes ?

Un lieutenant avança d'un pas.

— Moi, mon général...

— Bien ! Venez avec moi !

Les deux hommes pénétrèrent dans la salle des coffres où se trouvaient enfermés les codes aviation, marine, armée de terre.

Chasseron établit la partie de la combinaison qu'il détenait et l'officier agit de même, une fois la carte magnétique introduite, la porte massive tourna sur ses gonds.

Le chef d'état-major général saisit alors le fichier aviation et

chercha la fréquence utilisée par les hélicoptères *Dauphin*. Ensuite, il inscrivit les fréquences et les codes des sous-marins nucléaires puis remit tout en place et referma la porte.

— Merci, lieutenant ! grommela-t-il en s'éloignant.

— À vos ordres, mon général...

Sans hâte, Chasseron gagna alors ses appartements, dans les profondeurs de l'abri ; la générale pliait soigneusement une veste jacquard. Marie-Laure de Garcin, fille de colonel, avait appris chez les ursulines à maîtriser ses émotions. Elle sourit à son époux, notant la crispation de sa bouche.

— Ma chérie, murmura-t-il, je t'ai fait voyager beaucoup pendant notre vie conjugale, nous partons une fois de plus. Pas un mot à personne, prends tes bijoux et des vêtements chauds.

Sachant que son mari avait des impératifs qu'il ne pouvait pas toujours divulguer, elle répondit simplement :

— Ah bon ! Je ne m'y attendais guère... et rassembla le strict nécessaire.

De son côté, Chasseron plaçait divers documents dans un sac étanche et enfilait deux pulls de cachemire, il rédigea et tamponna ensuite un ordre de mission.

Dix minutes plus tard, ils quittaient les sous-sols et gagnaient les sas de sortie, sous le regard indifférent des préposés au nettoyage.

Ils revêtirent les combinaisons N.B.C. et se présentèrent devant les sentinelles, la française lut à peine le document, la russe, elle, la déchiffra et la tourna en tout sens, mais le général avait prévu cette méfiance et avait soigneusement imité les ordres qui passaient entre ses mains.

Enfin, le moujik grogna son accord, le général prit alors les clefs d'une 205 et s'y installa avec son épouse, méconnaissable sous sa tenue de protection.

Les sas franchis, Chasseron alluma les phares, car il faisait toujours aussi sombre et s'exclama gaiement :

— Maintenant, on file sur Saint-Germain, je t'offre un petit vol en hélicoptère !

— Par ce temps ! s'exclama Marie-Laure. Et où veux-tu donc aller ?

— Aux Antilles, ma chérie...

— Pas en hélicoptère, tout de même !

— Evidemment pas : si tout marche bien, nous utiliserons un sous-marin...

Grâce aux chaînes, la voiture tenait bien la route, mais la neige molle et les congères élevées par le vent violent rendaient la progression difficile sur cette D 44.

À la patte-d'oie d'Herblay, des monticules immaculés signalaient les autos tombées en panne d'essence.

Le général prit la D 48 pour franchir la Seine après Conflans-Sainte-Honorine. Dans cette bourgade, pas trace de vie, pas une fumée aux cheminées. Les habitants, eux aussi, avaient été exterminés par la lèpre atomique, car ils ne disposaient pas d'abri.

Chasseron se concentrait sur sa direction, s'arrêtant par moments pour s'assurer de l'emplacement de la route quand elle se confondait avec la campagne environnante.

Le passage de la Seine fut instructif : le fleuve était maintenant presque entièrement pris par les glaces. Le pack se trouvait parsemé de cadavres d'oiseaux, et même de chiens ou de renards tués par la bise et les radiations, avant d'avoir pu se repaître des charognes.

Le général s'arrêta sur le pont, regardant les traces dans la neige : des empreintes de pneus, pas de chenilles de chars qui l'auraient tassée. Les Russes, de Taverny, avaient gagné Paris par la rive droite.

Le passage de la forêt de Saint-Germain, tout le long de la N 184, fut hallucinant. Les arbres, fantomatiques, avaient perdu toutes leurs feuilles. De nombreuses branches, des troncs même, avaient éclaté sous l'action du gel.

À deux reprises, le couple, chaussé de raquettes, dut déblayer la route obstruée par le bois mort.

Enfin, la Peugeot parvint à l'entrée de Saint-Germain.

Là, Chasseron s'arrêta juste avant les habitations et envoya un message radio sur la fréquence utilisée par les hélicoptères.

Au bout d'un quart d'heure, il renonça, car il n'obtenait aucune

réponse.

Il conduisit ensuite sans peine jusqu'au château car le vent avait balayé la neige.

Les épaisses murailles n'avaient pas souffert de la guerre et les splendides collections préhistoriques pourraient servir éventuellement aux rescapés retombés dans la barbarie...

Comme Chasseron le pensait, les hélicoptères s'étaient posés dans le parc, non loin du château dont les hauts remparts les protégeaient du blizzard.

Aucune sentinelle à côté : le froid était trop vif.

Par contre, il y avait un aviateur en tenue N.B.C. dans le hall.

Le nouveau venu se présenta :

— Général Chasseron ; je désire parler à votre chef.

— À vos ordres, mon général ! Je vous montre le chemin.

Le planton les guida jusqu'à l'escalier de pierre menant au sous-sol. Un abri assez rudimentaire y avait été aménagé, et un groupe électrogène alimenté au fuel fournissait l'électricité.

Le sas franchi, ils se trouvèrent dans une chambrée où une dizaine d'aviateurs tuaient le temps à des jeux divers. Dans un recoin, une toile délimitait un bureau de fortune.

Une inscription au feutre : « Capitaine Tourneran », indiquait l'identité de son occupant.

— Le général Chasseron, annonça le planton.

Le rideau s'écarta, laissant voir un officier en tenue quelque peu débraillée, il salua et s'effaça :

— À vos ordres, mon général, si vous voulez entrer. Excusez le désordre.

Sur une table, une carte étalée montrait que le capitaine étudiait un vol. Il avança deux chaises et resta debout, dans l'expectative : que dirait Chasseron de son initiative ?

Le général ne s'embarrassa pas de préambules :

— Capitaine, j'ai apprécié votre comportement lors de la défense de Taverny. Vous avez bien fait de ne pas livrer vos appareils à l'ennemi...

Le visage du capitaine s'éclaira.

— ... Je réprouve ce qui se trame dans l'abri du Président : les occupants se montrent de plus en plus exigeants et le gouvernement perdra toute liberté d'action. J'ai donc décidé de filer aux Antilles en compagnie de mon épouse.

Touneran salua la générale d'une inclinaison de tête. Le général poursuivit :

— Le vice-amiral Marec a formé là-bas un gouvernement de la France Libre auquel j'ai décidé d'offrir mes services. Il dispose de plusieurs sous-marins nucléaires.

— En quoi puis-je vous être utile, mon général ? demanda simplement l'aviateur.

— Voilà ! Pas question de rouler en bagnole jusqu'à la côte, trop difficile et on risquerait de se faire coincer.

Par contre, vos *Dauphin* doivent pouvoir nous mener sans problème jusqu'aux parages de Brest.

— Avec le plein de carburant, et seulement trois passagers en plus du pilote, le rayon d'action maximum est de 920 kilomètres. D'ici à vol d'oiseau nous sommes à 500 kilomètres environ. Compte tenu du vent contraire, on devrait y arriver...

— Parfait ! Quand décollons-nous ?

— J'ai fait protéger les turbines et le rotor avec des bâches, il y a des poêles rudimentaires confectionnés avec des bidons vides en dessous. Le plein est fait. Mettons une demi-heure...

— Faites aussi vite que possible : maintenant, ils ont dû s'apercevoir que j'ai filé à l'anglaise et les T 72 viendront bientôt mettre le nez ici.

— Bien compris, mon général !

Le capitaine enfila en hâte sa veste et une combinaison N.B.C., attacha son ceinturon par-dessus et sortit.

— Alors, Marie-Laure, s'enquit affectueusement le général. Pas trop

fatiguée ?

— Pas encore... J'aimerais assez manger quelque chose : nous mettrons sans doute longtemps pour arriver à destination. Et je suis gelée...

— Deux heures si tout va bien, à vitesse de croisière. Tu as raison, je vais aller chercher un en-cas.

Quelques minutes plus tard, le général revenait en compagnie d'un caporal portant un plateau. Dessus, ô merveille, du café fumant, des tartines de pain et du jambon.

La générale ne se fit pas prier et dévora en compagnie de son époux qui s'offrit, en prime, une rasade du cognac de Touneran.

Ce dernier revint cinq minutes plus tard.

— Quatre hélis sont en état de marche. Inutile d'attendre. Les autres nous rejoindront s'ils peuvent démarrer.

— Vous n'aurez pas trop de problèmes pour vous guider avec cette neige et cette obscurité ? s'inquiéta la générale.

— Evidemment, ce sera un peu difficile, seulement nous volerons bas, les radars signaleront les obstacles et puis l'un des hélis, un 361H/H.C.L., possède une bulle de nez F.L.I.R., un système de visée infrarouge, n'ayez crainte, nous arriverons à bon port. Maintenant, si vous voulez bien me suivre...

Dans le hall, l'ordonnance du capitaine attendait avec de chauds vêtements doublés de fourrure qu'ils enfilèrent sous la tenue N.B.C., avant de se rendre sur le terre-plein où les grandes hélices cruciformes brassaient l'air, provoquant une mini-tempête de neige.

Le capitaine prit les commandes de l'appareil où montèrent le général et sa femme. Déjà l'habitable se fermait et le sifflement de la turbine devenait plus aigu.

Le *Dauphin* s'éleva en compagnie de ses voisins et la formation passa au-dessus des toits d'ardoise enneigés.

Dans la cabine, la température se faisait plus clémente.

Les passagers, se penchant aux hublots, tentèrent d'apercevoir le sol, sans succès.

Ils voyaient seulement les feux tournants des appareils voisins

volant en formation impeccable, comme à la parade.

Sur le tableau de bord, la lueur verdâtre de l'écran radar donnait un teint blafard au visage du pilote.

L'appareil oscillait quand les rafales de vent se faisaient violentes, mais les secousses n'étaient pas trop brutales.

Bercés par le bruit des turbines, le couple commença à somnoler.

Lorsque Chasseron ouvrit les yeux, sa montre indiquait onze heures : il y avait déjà une heure qu'ils étaient partis.

— Pas d'ennuis, capitaine ? s'enquit-il.

— Tout va bien, mon général. Nous sommes presque à mi-chemin : la dépense de carburant est élevée mais reste dans la norme.

— Aucun appareil ennemi ?

— Non, seulement une colonne de chars au sol.

Nous l'avons repérée assez tôt pour effectuer un crochet.

— Parfait !

Le général, satisfait, contempla son épouse qui dormait toujours et décida de fournir plus de détails à Touneran.

— Notre objectif est en réalité l'île d'Ouessant, expliqua-t-il. C'est l'endroit prévu pour le repli en cas d'invasion ; le préfet maritime de Brest s'y trouve. Au large, un de nos sous-marins nucléaires croise, en attendant le signal pour nous embarquer. Des Zodiac serviront à gagner le point de rendez-vous. Comme vous l'avez vu, la baisse du niveau des eaux a considérablement modifié le tracé des côtes. Pas question d'utiliser les anciens ports, à sec, pour la plupart.

— Nous atterrirons donc directement sur l'île. Quel est le code radio pour les avertir ?

— Le voici, répondit le général en griffonnant sur son carnet et en lui tendant la feuille.

— Parfait ! Mais les installations de l'île Longue, que sont-elles devenues ?

— La base a subi un pilonnage, évidemment ! Les abris profonds ont tenu le coup. Seulement, comme ils étaient devenus sans intérêt et

que l'ennemi approchait, les marins ont fait sauter tout ce qui pouvait être d'une utilité quelconque et se sont repliés sur Ouessant.

— Excusez-moi, un message venant de Taverny... coupa le radio. Il vous concerne, mon général...

— Ah oui ! Que racontent-ils ?

— Il émane du Premier ministre. Après votre disparition, et celles des *Dauphin*, il stigmatise votre rébellion contre le gouvernement légal et interdit à tout militaire et tout civil d'obéir à vos ordres. Vous êtes déchu de votre commandement et dégradé. Dans le cas où vous réaliseriez votre erreur, des mesures de clémence seraient prises à votre égard. Dans l'immédiat, la consigne est de s'assurer de votre personne et de vous déférer à Taverny.

— Eh bien, ils y ont mis le temps. Et nos amis russes ?

— Affaires intérieures françaises, ils n'interviendront pas officiellement, coupa le capitaine. Seulement ils essaieront de nous intercepter... Attachez vos ceintures, c'est plus prudent, je risque d'avoir à manœuvrer un peu brutalement en cas de mauvaise rencontre

Touneran ne croyait pas si bien dire ; cinq minutes plus tard, des explosions se produisaient à proximité.

— Rien que de la D.C.A., nota le pilote. Pas trop inquiétant. Mes flanqueurs leur ont décoché un missile *Hot* : ils ont morflé...

Réveillée en sursaut, la générale serra la main de son mari.

— Qu'arrive-t-il ?

— Des bricoles : notre départ a été découvert, les Russes ont alerté leurs unités sur notre trajet. Tir de D.C.A. ; tant qu'ils n'utilisent pas de missile sol-air du genre *S.A.M.*, pas de danger.

— Ils ont repéré notre formation, je descends aussi bas que possible et prends des contre-mesures électroniques, avertit le capitaine.

— Ce qui signifie ? s'enquit Marie-Laure en se tournant vers son mari.

— Que leurs radars nous ont trouvés. Alors, nous volerons en rase-mottes pour profiter de l'abri des collines et nous mettrons en marche des systèmes de protection.

— Est-ce dangereux ? Par moments on aperçoit le sol malgré les flocons de neige...

— Le radar signale les obstacles.

— Enverront-ils des intercepteurs ?

— Pas du genre *Sukhoï 15*, en tout cas ! Ils n'ont pas encore établi de terrains d'aviation. Par contre, si un porte-aéronef du type *Kiev* croisait au large des côtes, il pourrait lancer des *Yaks 36 Forger* à décollage vertical. Je ne crains guère cette éventualité, la majorité des grosses baïlles américaines, anglaises, françaises et russes constituaient des objectifs de choix et ont été coulées.

— Alors, des hélicoptères ?

— Même raisonnement en ce qui concerne les porte-hélicoptères classe *Moskva* : ils ont disparu de la surface des flots. Restent les appareils basés à terre comme les nôtres.

Marie-Laure, inquiète, ne cessa plus, dès lors, de scruter l'obscurité ouatée qui entourait le *Dauphin*.

Le vol se poursuivit sans incident pendant une vingtaine de minutes. Les anciens monts d'Armor, avec leurs flancs arrondis, interceptaient les faisceaux des radars adverses.

Soudain, le pilote désigna deux points sur son écran.

— Des Russes ! gronda-t-il.

Le système autonome de navigation sans visibilité *Nadir* avait été débranché depuis que l'appareil rasait les pâquerettes – disparues –, et le capitaine ôta la sécurité des *miniguns* de 7,62 tirant vers l'avant.

— Vos ceintures serrées, rappela-t-il.

Deux minutes plus tard, un fantastique ballet commençait ; dans le sifflement rageur des turbines, les appareils virevoltaient à toute allure, piquant, remontant, tandis que le tir des petits canons secouait la carlingue.

La générale, les yeux écarquillés, se cramponnait aux bras de son siège.

Son mari, lui, se penchait pour mieux voir ; dans une éclaircie, il aperçut au loin une silhouette camouflée.

— Un *MI. 24 Hind* ! s'exclama-t-il. Pas de veine : avec leur nez capteur, pour vol de nuit, le temps ne les gêne pas. Et comme armement, ils nous surclassent : tourelle quadruple de canons 23 mm, ou quatre lanceurs de 32 roquettes, au choix...

Pourtant, le capitaine, couvert par ses ailiers, accomplissait des prodiges : bientôt, l'une des silhouettes atteintes pas les obus piqua vers le sol, en flammes, en contrepartie, un *Dauphin* sérieusement avarié effectuait un atterrissage en catastrophe. Aussitôt, l'équipage fut recueilli par un coéquipier et l'épave détruite.

— Eh bien, constata le général, on s'en est bien tirés ! Félicitations, capitaine...

— Merci, mon général ! Seulement, il ne faudrait pas rencontrer d'autres adversaires, car nous avons fait une débauche de munitions.

— À quelle distance sommes-nous ?

— Une cinquantaine de kilomètres. Le plus dur reste à parcourir.

— Ah, pourquoi donc ?

— Quand nous aurons quitté le rivage, plus question de nous défiler derrière les collines. Il faudra raser les vagues, sans la moindre protection contre les systèmes de repérage adverses.

— Ouessant pourra peut-être nous envoyer des renforts ?

— Je les contacte...

Les hélicoptères reprirent le cap à l'ouest, accélérant l'allure, afin d'éviter une interception de dernière minute.

À présent, l'obscurité était presque totale, il fallait s'en remettre au système de pilotage sans visibilité. Les appareils français cessèrent de voler en formation serrée.

— Touneran, quoi qu'il m'arrive, tous les navires et appareils en état de voler devront se rendre en Angleterre. Voici un ordre signé. Tout ce qui restera sur le continent devra être détruit !

— Comptez sur moi, mon général...

— Ah ! j'ai Ouessant, interrompit le radio, qui résuma brièvement la situation à l'intention du contrôleur de vol.

— Alors, on peut compter sur une escorte ? grogna Chasseron.

— Oui : cinq *Gazelle 342 M* équipées du canon de 20 mm.

— Parfait ! Elles possèdent l'aide au pilotage de nuit.

Demandez-leur de baliser le terrain, juste avant notre arrivée.

— À vos ordres, mon général !

Le vol se poursuivait quand le capitaine annonça :

— Nous avons franchi la côte...

Effectivement l'hélicoptère avait encore descendu et frisait les déferlantes dont l'écume était visible.

— Voilà les *Gazelle* ! annonça le pilote.

— Z'en êtes bien sûr ?

— Aucun doute : je capte le signal codé.

— Eh bien, ma chérie, déclara le général à sa femme, le voyage aura été un peu mouvementé !

Marie-Laure esquisssa un pauvre sourire : son cœur battait la chamade et elle ne se sentirait véritablement rassurée que lorsqu'elle foulerait la terre sous ses pieds.

Le phare de Créac'h à Ouessant avait été longtemps le plus puissant du monde, il balisait toujours l'entrée de la Manche avec son homologue anglais de Lands End.

La brume avait toujours été fréquente dans les parages et le changement de climat n'avait rien amélioré : tandis que le général et son escorte s'approchaient de l'aérodrome, près de la baie du Stiff, les phares, allumés pour la circonstance, ne parvenaient pas à percer la crasse.

Dans les falaises, des abris profondément enterrés hébergeaient l'état-major replié de Brest.

Quand les *Dauphin* se posèrent, dérangeant les rares oiseaux de mer venus du nord, des jeeps attendaient les passagers qui furent immédiatement emmenés dans les souterrains, tandis que des tracteurs mettaient les hélicoptères à l'abri.

Chasseron retrouvait l'ambiance de Taverny : le sas, la décontamination, le long tunnel et la salle de réunion, presque

identique, où se pressait une pléiade d'officiers.

Le préfet Lecast l'entraîna ensuite dans un petit bureau où une collation avait été préparée. Après avoir présenté ses hommages à la générale, Lecast s'exclama :

— Eh bien, je suis fichtrement content de vous avoir ici, mon général ! Les événements me dépassent un peu !

— Quelles sont les nouvelles ?

— Votre mise hors la loi, que personne ici ne prend au sérieux : il y a eu un problème identique au P.C. *Jupiter* de la force de frappe. Le nouveau ministre de la Défense qui s'y trouvait a pris fait et cause pour le nouveau Président et ordonné d'accueillir les plénipotentiaires ennemis. La plupart des officiers ont refusé et, avant que les blindés n'investissent les blockaus, ils ont fait sauter les installations essentielles et sont partis, les uns vers le sud, les autres vers l'ouest. J'en ai recueilli quelques-uns arrivés, comme vous, en hélicoptère.

— Et nos alliés ? Ici vous êtes bien placé pour recevoir des informations.

— Le S.A.C.E.U.R., commandement suprême des forces alliées en Europe existe toujours, il s'est réfugié en Angleterre, comme le Commandement des Forces Alliées Aériennes. VU. K.A.D., la défense aérienne du Royaume-Uni, se montre toujours efficace, ses missiles *Hawk* ont abattu ce matin 20 *Bear* malgré leur escorte de *Mig 25 Foxbat*, leurs chasseurs *Harrier* en ont encore envoyé 5 au tapis.

— Ils ont toujours eu de la veine, ces Anglais ! Avec leur Channel, personne ne les a envahis depuis Guillaume le Conquérant.

— Et cette fois encore, ils y couperont : tous les adversaires sont exsangues. Personne ne tient à remettre ça.

— Que s'est-il passé dans le nord ?

— Les Danois, comme vous le savez, ont été occupés dès le début : parachutages et débarquements. Les Suédois, bien équipés en abris, ont tenu le coup. Leurs chasseurs tous-temps *Viggen* ont été ménagés et ils possédaient des hangars souterrains. Leur flotte aérienne n'a perdu que 50 % de ses effectifs.

— Je sais qu'à la frontière norvégienne, les Russes n'ont pas dépassé Tromsø et que les Finnois sont restés neutres. Avez-vous des précisions sur ce fameux armistice ?

— Pas question d'abandonner les territoires conquis : les Russes resteront où ils sont ; dans le nord de la France, ils ont été accueillis à bras ouverts. Cette fois les Anglais et les Américains ne peuvent envisager un débarquement, même si plus tard les effectifs nécessaires pouvaient être rassemblés – dans un siècle qui sait... ? – une bombe atomique coulerait la flotte.

— Venons-en à ce fameux désarmement nucléaire : il dépend du contrôle que les diverses parties seront en mesure d'effectuer. Les satellites ont une vie proportionnelle à l'altitude où ils se trouvent, ceux de l'orbite géostationnaire, à 60000 kilomètres, ont été massacrés à coups de lasers et de missiles. Plus question de fabriquer et de lancer des navettes, sauf peut-être des modèles plus petits, véhiculés au départ par des 747 ; restent les satellites sur orbite haute, à 110000 kilomètres, comme les *Vela* américains qui indiquaient la vitesse des missiles et leur angle d'attaque.

— Le problème des satellites de reconnaissance, c'est qu'ils doivent prendre leurs photos à une altitude assez basse, les *Vela* sont donc exclus, reste la mininavette. Seulement avec ces nuages, rien à voir !

— Et comment savoir si les S.N.L.E. auront des missiles à ogive chimique ou nucléaire ?

— Seule une inspection à bord pourrait le dire !

— Mais après le départ des contrôleurs, qui empêchera de procéder à un changement d'ogive ?

— Hélas, ce sera toujours possible...

— À mon avis, les deux grands vont donc livrer et détruire la majorité de leurs ogives, seulement ils en conserveront quelques-unes pour la bonne bouche.

— C'est ce qui est à craindre...

— Par conséquent, nous devons agir de même !

Le préfet soupira ; ce cancer nucléaire s'avérait décidément bien difficile à extirper... Enfin, restait à espérer qu'avec le vieillissement, ces engins de mort cesseraient d'être opérationnels ; Dieu veuille que l'humanité mette longtemps à réédifier l'infrastructure technologique capable d'en construire de nouveaux.

— Venons-en à nos moutons, reprit le général. Vos hommes sont-ils partisans de l'émigration ?

— Ils sont gonflés à bloc, pas question pour eux de rester sous l'occupation : j'ai même dû tirer au sort ceux qui resteraient ici pour former le noyau de la future résistance intérieure. D'ores et déjà, nous avons constitué un Comité Provisoire de Libération.

— Le *S.H.A.P.E.* est-il d'accord pour vous accueillir en Angleterre ?

— Il l'est...

— Parfait ! Moi, je vais filer aux Antilles, si toutefois vous pouvez assurer ma traversée.

— Pas de problème : le *Rubis* attend mes instructions.

— Viendrez-vous avec moi ?

— Je préfère rester en Angleterre.

— Comme vous voudrez. Et à Fort-de-France, que se passe-t-il ?

— L'amiral Marec, le pacha de *l'Inflexible*, a créé un gouvernement provisoire dont il assume la présidence. Peut-être s'effacera-t-il à votre arrivée ?

— Je n'ai aucune ambition politique. Seule la libération de notre territoire compte pour moi. Je demande seulement le commandement des Forces Françaises Libres.

— Sachez que mon appui vous est entièrement acquis.

— Merci, Lecast, je n'en attendais pas moins de vous : assurez la Présidence du Comité provisoire en Angleterre, ainsi, je saurai pouvoir disposer d'informations sûres. Votre tâche ne sera pas aisée, la mienne non plus, car nos alliés ne manqueront pas de faire pression sur nous. Maintenant, si vous le voulez bien, passons à côté. Je vais leur adresser quelques paroles, ensuite j'ai hâte d'embarquer.

— Je donne les ordres nécessaires.

Le général revint dans la salle de briefing, les conversations se turent aussitôt.

— Messieurs, vous connaissez la situation ! déclara-t-il. Elle rappelle celle de 40 avec une nuance : la libération sera plus longue à venir. Quatre éventualités se présentent à vous : servir le gouvernement du Président Lange qui a décidé de coopérer avec les occupants pour éviter le pire, rester en France pour militer dans des mouvements de résistance clandestine, partir en Angleterre avec le

Comité Provisoire de Libération, ou venir avec moi aux Antilles. Dans ce dernier cas, les places, dans l'immédiat, sont limitées. Prenez rapidement votre décision. J'embarque dans une heure. Six d'entre vous pourront m'accompagner, j'ajouterai que le billet de retour n'est pas garanti...

Les conciliabules reprirent. Ceux que leur famille avait rejoints dans l'abri préféraient l'Angleterre : des frégates et des caboteurs les transporteraient.

Pour certains, la tradition de l'armée, qui impliquait une obéissance absolue au chef de l'Etat, posait un cas de conscience.

Une vedette conduisit les partants jusqu'au *Rubis* qui ne fit surface qu'au tout dernier moment.

L'embarquement dura six minutes et le submersible s'enfonça de nouveau dans les flots.

CHAPITRE VIII

Jamais, de mémoire d'Antillais, on n'avait subi pareille tempête. Habituellement, le vent arrachait des toitures, abattait des palmiers, mais il n'atteignait pas la puissance destructrice du blizzard glacé de ce jour-là.

Les palmes des cocotiers, les feuilles des fougères et des bananiers, roussies, déchiquetées, gisaient sur les plages, sur les avenues, recouvertes de neige. Et, comble d'infortune, ce vent d'ouest amenait les retombées.

Désormais, tout imprudent qui consommerait un fruit ou un légume sans le laver signerait son arrêt de mort.

Impossible de prévenir tous les habitants. Avec cette tornade, aucun moyen de communication ne pouvait être utilisé.

À Fort-de-France, quelques avis furent pourtant placardés. Et, dans l'abri de la préfecture, les responsables poursuivaient leur travail.

— S'il reste un hélicoptère en état de marche après cette nouvelle catastrophe, il faudra avertir la population en lançant des tracts, souligna Marec. Nous devons aussi multiplier les affiches. Faites-en préparer, à la main s'il le faut, avec le texte suivant : NE CONSOMMER AUCUN ALIMENT SANS L'AVOIR, AU PREALABLE, LAVE AVEC DE L'EAU NON CONTAMINEE : BOUTEILLES D'EAU MINERALE PAR EXEMPLE. VENIR A FORT-DE-FRANCE OU DES VIVRES SERONT DISTRIBUEES. NE PAS BOIRE D'EAU DE PLUIE NI DE NEIGE FONDUE.

— Je m'en occupe, assura le chef de cabinet du préfet, mais combien de temps dureront nos stocks ?

— Il faut récupérer tous les aliments encore disponibles dans les magasins et les stocker dans la caserne de gendarmerie, où ils seront protégés, répliqua l'amiral.

— D'accord, mais dans deux ans ? objecta le préfet.

— Malheureusement, le nombre de morts sera énorme si les gens restent exposés aux radiations, assura le colonel. Il sera donc possible

de tenir assez longtemps. Je suggère aussi que tous les militaires sans affectation disposant de dosimètres et de combinaisons protectrices partent en camion pour ramasser les noix de coco, les ananas et les bananes qui n'ont pas encore gelé.

— Bonne idée, cela accroîtra nos disponibilités ! Je vais établir un système de rationnement.

— Mais cela ne suffira pas : il faut prévoir l'avenir, reprit Couma. En tant que natif de la Martinique, je mise à fond sur le site exceptionnel que constitue la ravine Chaude... En temps normal, la température élevée de l'eau permet la croissance d'une flore très particulière. Actuellement, son microclimat devrait permettre d'y préserver les espèces essentielles pour reprendre, plus tard, les cultures essentielles grâce aux plants protégés.

— On m'en a déjà parlé, déclara Marec. Où se trouve cet éden ?

— Du côté du champ de tir, au nord, auprès de la montagne Pelée. L'accès en est assez difficile à pied, mais un hélicoptère amènera aisément le matériel nécessaire, quelques hommes s'y sont déjà rendus.

— Comment voyez-vous la chose, colonel ?

— Au-delà de la source Chaude, émergeant des profondeurs volcaniques brûlantes, tombe une cascade fumante, ensuite la vallée court le long du morne Piton sur près d'un kilomètre, il s'est formé un petit lac au pied de falaises abruptes où poussent des fougères arborescentes.

— Un vrai paysage de l'ère secondaire ! constata Marec.

— Tout à fait ! Le climat est aussi comparable, ou plutôt était, car maintenant il doit y régner une température d'environ 20°.

— L'idéal ! s'exclama le préfet. Ne peut-on y installer un abri ? On n'aurait pas besoin de le chauffer...

— De toute manière, il faudra en prévoir un pour les botanistes qui s'occuperont de cette serre, seulement sa difficulté d'accès interdit de le construire assez vaste pour nous loger tous.

— Dommage... Revenons-en à la sauvegarde des végétaux, et des animaux domestiques.

— Nous disposons de vastes bâches en plastique utilisées pour

l'emballage des fruits et la protection de certaines cultures. Il sera facile de les souder afin de les rendre étanches ; elles seront soutenues par des câbles tendus en travers de la vallée, la chaleur de l'eau sera récupérée et nous n'aurons plus de retombées à craindre. Les eaux de ruissellement provenant de la neige fondue s'écouleront sur les toiles en pente jusqu'à des rigoles couvertes de plastique qui les évacueront en aval.

— Ce projet me semble sensationnel : ce site unique doit être utilisé à tout prix ! s'écria l'amiral. Dès la fin de la tempête, nous commencerons les travaux.

— Espérons qu'une nouvelle tornade ne réduira pas nos efforts à néant ! grommela le préfet.

— Il faudra fixer les bâches aussi solidement que possible et éviter que le vent ne s'engouffre par les sas.

— L'air devra-t-il être filtré ? demanda Smith.

— Si nous y parvenions, ce serait l'idéal, malheureusement ici, nous ne possédons pas l'équipement nécessaire.

— Je verrai s'il sera possible de faire envoyer à vous une station d'épuration, déclara l'Américain. Ce sera la première contribution à votre communauté.

— Nous vous remercions d'avance, reprit l'amiral. Maintenant, abordons un point différent mais tout aussi complexe : nos rapports politiques avec le gouvernement Lange en territoire occupé.

Le préfet souligna en riant :

— Vous avez déjà donné clairement votre point de vue, je crois... Pas questions d'obéir à ses ordres !

« Nous partageons tous votre opinion, reste à savoir quelle attitude adopter : j'ai appris qu'en Angleterre un Comité provisoire de Libération a été créé. Quels rapports devons-nous avoir avec eux ? »

— Amiral, nous devons marcher la main dans la main, assura le colonel. Seulement, étant donné notre antériorité, ils devraient accepter de recevoir nos directives et de ne rien décider sans nous consulter, en tant que gouvernement de la France Libre.

— Entièrement d'accord ! Reste à savoir quelle sera l'attitude de Chasseron. D'après ce que j'ai cru comprendre, il ne tenait pas à rester

en France occupée. Et s'il allait en Angleterre ? Il ne faut pas oublier qu'il est chef d'état-major général des armées, c'est mon supérieur et je lui dois obéissance.

— Pourquoi irait-il Outre-Manche ? grommela le préfet. La flotte doit être rassemblée ici, à la Réunion et à Tahiti, nos forces en Grande-Bretagne seront extrêmement faibles.

— En ce qui concerne la marine, oui, car les navires pouvaient traverser l'Atlantique. Par contre, des éléments de l'armée, des avions et des hélicoptères s'y sont probablement réfugiés.

— Quels étaient les ordres du *Rubis* ?

— De stationner au large de Brest et d'embarquer toutes les personnalités civiles et militaires de haut rang désireuses de fuir.

— Et sa destination ?

— Fort-de-France.

— Le commandant du *Rubis* est-il susceptible de se laisser influencer par Chasseron ?

— C'est son supérieur : s'il le demande, il le débarquera en Grande-Bretagne.

— Et les embêtements commenceront, car le général prendra à coup sûr la tête du Comité de Libération local.

— Très possible... Bien que Chasseron ne se soit jamais intéressé à la politique, au contraire, il ne manquait jamais l'occasion de manifester son dégoût envers les politiciens, leurs compromissions, leurs vaines querelles.

— Il faut donc attendre. Pensez-vous que le commandant du *Rubis* vous préviendra si Chasseron embarque à son bord ?

— Certainement, reste à savoir si nous capterons son message.

— En ce moment, avec cette sacrée tornade, toutes les grandes antennes ont été abattues, nous ne recevons rien, assura le responsable de la gendarmerie.

— Il en va de même pour les sous-marins actuellement en plongée.

— Loin de moi l'idée d'approuver l'attitude de Lange, reprit le préfet, pourtant je veux éclaircir un point qui me préoccupe. Comme

Pétain, le Président préfère demeurer sur le continent pour gouverner la France occupée, cette fois, pas de zone libre. L'ensemble du territoire sera sous sa responsabilité, sans doute devra-t-il nommer, parmi les survivants, quelques ministres communistes. Que se passera-t-il par la suite, si la France reste définitivement hors du bloc atlantique ?

— Le tout est de savoir ce qu'on entend par : définitivement... remarqua le colonel. Au-delà de dix ans, ou bien un siècle, ou encore plus !

— Un siècle me paraît le bon chiffre, soupira le marin.

— Alors, notre gouvernement en exil devra en pratique limiter son autorité aux territoires d'outremer, reprit le préfet.

— Et décevoir tous les résistants qui auraient mis leur espoir en nous. Jamais ! trancha l'amiral.

— Parfait ! Votre position est claire, reste à savoir si Chasseron la partagera...

— Eh bien, nous lui poserons clairement la question.

— Malgré tout, je vois mal comment entamer dans vingt ou cinquante ans une guerre de libération du territoire métropolitain ! reprit le colonel. Même avec l'aide de nos alliés...

— Voilà pourquoi je me tourne vers les Américains. J'aimerais que Smith leur pose la question : à partir du moment où on nous force à détruire nos armes atomiques, nous perdons tout moyen de pression sur l'occupant. Dès lors, quelle solution envisagez-vous ? Ma demande est claire, je désire une réponse précise.

— Je comprends tout à fait votre préoccupation, assura l'attaché militaire, votre message sera transmis.

— Avez-vous une idée de la réaction de vos supérieurs : mise en demeure ou attentisme discret ?

— Je ne puis donner qu'une impression personnelle : les Etats-Unis et l'Union soviétique ont subi des pertes telles qu'il ne faut pas envisager une reconstruction de notre industrie ni, *a fortiori*, de nos forces armées avant un siècle. L'objectif immédiat est la paix et la destruction des armes atomiques qui ont failli anéantir l'humanité. Par conséquent, à mon avis, il n'existe actuellement aucun moyen de faire pression sur les Russes.

— Et si nous refusons les termes de l’armistice ? insista l’amiral. Si nos S.N.L.E. prenaient le large en menaçant les occupants de détruire, dans deux ans, les précieuses zones de culture où leurs agronomes tenteront de relancer la production agricole ?

— Un tel chantage pourrait être aussi bien notre fait que le leur et un conflit atomique reprendrait, sur une moindre échelle, certes, mais encore plus désastreux étant donné le peu d’espèces animales et végétales sauvegardées. Mon gouvernement ne l’acceptera pas : il dispose encore de satellites pour s’assurer du désarmement nucléaire. Les Russes aussi. Les deux parties se trouvant d’accord, elles ne toléreront pas que la France, la Chine, ou la Grande-Bretagne fassent dissidence. Telle est mon opinion, elle n’engage que moi...

— Merci de votre sincérité, même si cette réponse est bien préoccupante, car elle implique l’abandon du territoire français et sans doute pour longtemps.

— Hélas, je le crains, acquiesça Smith.

— Nous avons fait le tour de l’actualité, la séance est levée, déclara l’amiral ; j’ai hâte de regagner mon navire, qui a signalé son retour par radio.

Les assistants se dirigèrent vers le snack en bavardant.

Dès la première accalmie, Marec embarqua à bord d’une vedette qui le conduisit à l’entrée de la baie où *l’Inflexible* venait de faire surface.

Il retrouva Couriac dans le poste central.

— Pas d’avarie ?

— Non, amiral : devant la violence des vagues, j’ai cru bon de prendre le large et de plonger afin de ne pas être trop secoué par les vagues.

— Vous avez bien fait ! Maintenant, il va falloir prendre nos quartiers à terre pour un bout de temps...

— Et le ravitaillement en combustible nucléaire ?

— Rien ne presse, il sera effectué en son temps.

— Et les M. 20 ?

— Mon vieux, il y a beaucoup de chances pour qu’on n’en voie

jamais la queue d'un ; les Américains insistent pour que nous respections les clauses de l'armistice : destruction de toutes les ogives...

— Embarquons-les discrètement !

— Pour cela, il faudrait l'accord du préfet qui, dans l'immédiat, se dégonfle... Patientons jusqu'à l'arrivée du général Chasseron, il aura plus de poids que nous. En attendant, un quart de notre effectif va aller travailler au *Méridien*, de l'autre côté de la baie, aux Trois Ilets. Avec des filtres à air de notre réserve qu'ils brancheront sur la climatisation et l'installation d'un sas, plus de pollution à craindre.

— À vos ordres ! J'espère qu'on ne jouera pas trop longtemps les touristes !

Dans les rues de Fort-de-France, les équipes de Protection Civile allaient de maison en maison pour diriger les habitants vers les hôtels récemment aménagés.

De son côté, le préfet avait commencé à envoyer les gendarmes et les cultivateurs vers le chantier de la vallée Chaude.

Un survol en hélicoptère avait montré que la température y restait clémente : pas de neige dans ce paradis perdu. Pourtant, palmes et feuilles continuaient à jaunir : les travaux devraient commencer très vite.

Une commission se réunit au *Méridien* dans l'ancien local du casino. Dans le jardin voisin, balisiers et hibiscus étaient morts ; une épaisse couche de neige recouvrait le tennis. Désertée aussi la piscine et le petit appontement d'où, naguère, un service de vedette menait à Fort-de-France en traversant la baie. Les matelots, installés dans le même hôtel, n'occupaient que le premier étage et le rez-de-chaussée. Bar et discothèque faisaient leur joie, et, après tant de mois de confinement dans leur sous-marin, ils savouraient le confort et l'espace des locaux mis à leur disposition.

Les responsables nommés par le préfet n'eurent aucun mal à trouver les bâches et les câbles indispensables ; par contre, ils manquaient de botanistes et d'agronomes expérimentés, aussi faisaient-ils appel aux pharmaciens, aux vétérinaires, aux maraîchers, afin de réunir des spécimens de toutes les espèces utiles et de les protéger.

Une première expédition en jeep fut envoyée sur place et Couma en

prit le commandement. Quittant Saint-Pierre par la rue Victor-Hugo, ils suivirent la route jusqu'à la rivière des Pères dont les eaux charriaient des glaçons. Ensuite, le franchissement de la rivière sèche s'effectua sur un radier que le verglas rendait extrêmement glissant : l'eau glacée arrivait au ras des moteurs. Il faudrait prévoir un pont pour l'avenir. Au bout de 4 kilomètres les jeeps prirent une piste, sur la droite. Déjà, à cet endroit sur la côte, il suffisait de creuser un peu pour trouver du sable brûlant à côté de sources chaudes qui faisaient fondre la neige alentour.

Parvenus à un petit oratoire, à la limite du champ de tir, ils s'engagèrent sur une piste caillouteuse qui les mena jusqu'à la rivière Blanche, coulée volcanique resserrée entre les collines.

À gauche, le morne Paviot balisait la route.

La piste s'achevait à 376 mètres d'altitude et il fallut poursuivre à pied.

Dans une éclaircie, les marcheurs aperçurent la mer et au loin Saint-Pierre. Après avoir longé le piton, des fougères arborescentes fanées rendirent la progression difficile.

Ils durent ensuite franchir une ravine habituellement sèche mais où coulait maintenant un ruisseau parmi des épineux ; enfin, au bout de 45 minutes, le petit groupe parvint à la rivière Chaude, oasis au milieu de ce paysage chaotique.

Algues et mousses y proliféraient, mais ils s'étonnèrent de voir les crosses des fougères étiolées. Pourtant la température était clémente ; soudain, le colonel ressentit une forte brûlure aux yeux, comme jadis quand le soleil se réfléchissait sur le mer. Il songea alors aux ultraviolets qui n'étaient plus filtrés par la couche d'ozone, ni par les nuages quand il se produisait une éclaircie. Il chaussa sur son nez des lunettes filtrantes qui, heureusement, faisaient partie de son équipement, et se sentit soulagé. Pour le moment, avec les nuages et les cendres, pas de problème avec les U.V. Plus tard, les bâches ne suffiraient pas, il faudrait aussi protéger les plants de ces dangereux rayonnements, tout en laissant passer la lumière ; dans l'immédiat, il fallait inspecter les lieux pour savoir si la réalisation d'une serre serait possible. Encadré de deux gendarmes, il escalada les flancs du morne Piton, afin d'avoir une vue d'ensemble. Sa conviction fut vite faite : l'endroit était idéal ; sortant un calepin de sa poche, il effectua de rapides relevés, esquissant les emplacements favorables pour fixer les câbles.

Ceci fait, il consulta sa montre. Le trajet avait duré environ 45 minutes, ensuite, il faudrait remonter le cours de la rivière : beaucoup trop long pour des travailleurs dont le temps d'exposition aux radiations était mesuré.

Les transports devraient être effectués en hélicoptère, donc avant tout, dégager à l'explosif une plateforme où ils puissent se poser.

Il aida les gendarmes à installer des pains de dynamite sur un encorbellement dominant la vallée, de là il serait aisé de faire descendre le matériel avec des treuils.

Tous se mirent à l'abri et l'artificier appuya sur le détonateur...

Une sèche explosion, répercutée par les mornes alentour et, lorsque la fumée se dégaga, le terrain d'atterrissage était presque prêt.

Les débris végétaux furent jetés sur les flancs de la vallée, et les rocailles furent aisément balancées vers la rivière ; il restait quelques pointes rocheuses gênantes, de petites charges les égalisèrent.

Maintenant l'hélicoptère pouvait se poser ; le colonel l'appela par radio et donna ordre aux hommes de regagner les jeeps, gardant le lieutenant avec lui.

En attendant, Couma chercha dans les environs un emplacement convenable pour installer un abri. Les roches volcaniques constitueraient un écran tout à fait valable, il faudrait donc dégager à l'explosif une petite caverne où logeraient les travailleurs et les spécialistes. Devant, avec les tiges des fougères arborescentes, il serait aisé d'établir une plate-forme qui serait recouverte de rocailles. Des bâches plastiques collées à chaud assureraient une étanchéité suffisante. Restait encore à résoudre le problème des U.V. : le verre les filtrait à partir de 3500°A, il faudrait se débrouiller pour installer ces plaques au-dessus des bâches, sur des supports métalliques, mais où dénicherait-on tant de verre ?

Le colonel s'assit et contempla distraitement les fougères dont les feuilles oscillaient sous la brise tiède : dans ce site préservé, on aurait presque cru qu'il ne s'était rien passé. Mais les cimes enneigées tachées de plaques grisâtres, là où les laves brûlantes fondaient la glace, rappelaient la triste réalité.

Tant de morts, tant de cadavres qu'il faudrait enterrer avant que la chaleur ne revienne, tant de malheureux guettés par les épidémies. Ah ! ses aïeux avaient cru toucher le fond de l'abîme en ce triste 8 mai

1902, quand l'éruption de la montagne Pelée avait déchaîné une nuée ardente qui, ayant détruit Saint-Pierre et Sainte-Philomène, ne laissa que deux survivants : Sirpasis, un prisonnier protégé par les murs de son cachot, et un cordonnier. 30000 morts ! Tout cela parce que les habitants n'avaient pas été évacués à cause des élections ! Et pourtant ce n'était qu'une broutille auprès des 250000 victimes des radiations... Plus de crise du logement ! Couma eut alors une illumination et s'écria :

— Bon sang ! mais du verre, il y en a sur toutes les fenêtres, il suffira de démonter les carreaux...

L'arrivée de l'hélicoptère arrêta là ses réflexions.

L'appareil se posa sans difficulté sur la plate-forme, y débarquant des explosifs et quelques bâches.

Le colonel en savait assez pour l'instant ; il grimpa dans l'hélicoptère avec le lieutenant de gendarmerie et repartit pour Fort-de-France, non sans avoir demandé au pilote de survoler doucement la vallée, afin qu'il se fasse une idée précise de sa taille et de sa configuration.

Il passa même si bas qu'il crut apercevoir des z'habitants, ces grosses écrevisses dont les gourmets se régalaient naguère.

Quatre jours plus tard, les installations du *Méridien* présentaient une sécurité suffisante pour héberger les marins qui poursuivirent leurs installations de systèmes filtrants dans d'autres hôtels destinés aux civils.

À la vallée Chaude, les attaches et les supports des câbles se trouvaient cimentés. D'autres bâches arrivèrent et tous les oisifs valides procédèrent au démontage des carreaux, portant les tenues N.B.C. improvisées.

C'est alors que le *Rubis* annonça son arrivée ; le général Chasseron débarqua le soir même. Il prit un frugal dîner avec son épouse et se rendit à la Préfecture.

Les craintes de Marec furent vite dissipées ; son supérieur l'accueillit cordialement et mit les choses au point sans plus tarder :

— Mon cher, je vous félicite d'avoir créé un gouvernement provisoire de la France Libre ! Ne craignez pas que je vous en dispute la présidence : je suis militaire dans l'âme, la politique ne m'a jamais intéressé et je me sens mal à l'aise avec les problèmes des civils. Je

suis et entends rester chef d'état-major général des Forces Françaises, rien de plus et rien de moins...

— Mon général, je vous remercie de votre confiance et suis extrêmement heureux de vous avoir à mes côtés comme chef des Forces Françaises Libres.

Tout malentendu étant dissipé, la séance put d'entrée aborder les points litigieux ; cette fois Smith n'avait pas été invité.

Chasseron, de nouveau, mit les points sur les i :

— Messieurs, je suis heureux de me trouver en présence de Français libres et de leur chef, le Président Marec.

Il marqua une pause et applaudit, imité par tous les assistants surpris.

— Il est en effet d'une importance capitale que les Territoires et les Forces Armées Libres soient réunis sous l'égide d'un même leader. Au passage, j'ai déposé en Grande-Bretagne et le préfet maritime de Brest qui prendra le commandement des forces navales basées en Angleterre. Le Comité local m'a assuré qu'il reconnaîtrait le gouvernement constitué à la Martinique, de même, grâce à un satellite américain, je suis entré en liaison avec la Réunion et Tahiti, tous les militaires reconnaissent mon autorité et celle du Président Marec comme chef civil.

— Eh bien, il me reste à vous remercier vivement de la confiance que vous me manifestez ! assura Marec. Nous sommes d'autant plus heureux de vous avoir parmi nous qu'un point extrêmement délicat reste à trancher. Nous l'avions abordé au cours de notre précédente séance et attendions votre venue pour prendre une décision.

— Je vous écoute...

— Il s'agit des ogives nucléaires encore à notre disposition.

— Grâce à la prévoyance de l'amiral Daroic...

— Nous avons reçu la visite du sous-marin *Ohio* : les Américains désiraient savoir si nous accepterions la présence d'une commission d'armistice russe ici. Notre réponse a été négative. Le commandant s'est déclaré rassuré : il est reparti en nous laissant un officier de liaison, le lieutenant Smith.

— Cela peut faciliter nos rapports.

— Effectivement, il s'est déjà montré disposé à nous dépanner, dans la mesure du possible. Par contre, les Américains se montrent intransigeants sur un point : le respect des clauses de leur armistice et la destruction, sous contrôle, de nos armes nucléaires.

— Je connais la chanson pour l'avoir entendue à Taverny !

— Je ne vous cache pas que nous avions espéré les conserver pendant deux ou trois ans, jusqu'à ce que certaines zones d'U.R.S.S. aient été remises en cultures. Ils y tiendront comme à la prune de leurs yeux car les semences et les plants seront très rares et leur destruction par une explosion atomique, catastrophique...

— Notez aussi que notre chantage risque de nous coûter cher, intervint Clarac. Quelques petites îles s'avèrent extrêmement vulnérables, même avec des explosifs chimiques. Et les Américains eux-mêmes, si nous gênons trop leur politique nouvelle, voudront nous mettre au pas... Et puis les semences ne seront peut-être pas aussi rares que vous le pensez. J'ai, naguère, représenté la France à la F.A.O., un organisme mondial pour l'alimentation ; s'il est vrai qu'une trentaine d'espèces végétales suffisent à alimenter les populations humaines, il n'en reste pas moins vrai que, dès le temps de paix, des efforts ont été faits en Chine en particulier pour sauvegarder de nombreuses espèces : 80000 lignées différentes pour le riz par exemple.

— Et pour quel motif ? s'enquit le colonel.

— Parce que les maladies frappant les végétaux risquaient de décimer les anciens plants, la seule parade était l'hybridation avec d'autres espèces. Les Chinois, toujours eux, conservaient les échantillons de 400000 plantes différentes.

— Comment ? s'enquit Chasseron. Les semences ont une durée de vie limitée.

— De quelques mois à quelques années : l'histoire du blé des tombeaux égyptiens qui aurait poussé après des millénaires s'est révélée fautive. Les banques de semences, gérées par informatique, sont des centres de stockage réfrigérés.

— Pensez-vous qu'ils fonctionnent encore dans les conditions actuelles ? objecta l'amiral.

— À coup sûr, un bon nombre ont été détruites, mais certains centres disposaient assurément de centrales électriques autonomes,

peut-être même de chauffage géothermique et, dans ces chambres souterraines, pas de pollution atomique à craindre. Les Américains, les Chinois et les Russes disposent certainement de vastes ressources dans ce domaine et notre chantage ne mènera pas loin. Supposons même le pire. Nous envoyons un ultimatum : les cultures de céréales de Kiev, les arbres fruitiers de Yalta vont être détruits si le territoire français n'est pas évacué. Refus. Nous expédions des M. 20. Que se passera-t-il ? Même si nos adversaires ne disposent plus d'engins atomiques, des ogives chimiques suffiront à liquider nos pauvres îles. Et, comme nous n'aurons pas détruit leurs stocks de semences, notre suicide ne servira à rien, sinon à retarder les cultures et à provoquer de nouvelles morts !

— Alors, que préconisez-vous ?

— Dans l'immédiat, de suivre les conventions d'armistice, en demandant aux Américains des ogives d'explosifs chimiques afin de ne pas nous trouver désarmés. Plus tard, lorsque le climat redeviendra clément, nous aviserons.

— Et comment ? Des mots ne suffisent pas... gronda Marec.

— Je ne suis pas un militaire spécialiste des destructions, pourtant, réfléchissez : les défoliants utilisés par les Américains au Viêt-Nam, les armes bactériologiques comme le charbon, le mildiou, la rouille seraient d'un emploi aisé, et anonyme...

— Intéressante suggestion, acquiesça le Président. Pourtant, je reste sur mes positions : si nous laissons un occupant s'implanter sur notre territoire, il sera quasiment indélogeable par la suite.

— Eh, nous sommes d'accord ! assura le préfet. Seulement il est impossible de contre-attaquer maintenant, tous les stocks, toutes les banques génétiques sont abrités. Une mesure de rétorsion, qu'elle soit atomique, chimique ou bactériologique, ne peut être envisagée au plus tôt que dans deux ans. Et nos moyens dans ce domaine s'avérant limités, il faudrait obtenir l'appui de la Chine ou des Etats-Unis.

— Bien que j'aie défendu à Taverny le même point de vue, soupira Chasseron, je crains que le préfet n'ait raison.

— En y réfléchissant, il y a du vrai dans ce que vous dites, Clarac, grommela Marec de mauvaise grâce. Pourtant, je déteste me trouver pieds et poings liés entre les mains de puissances étrangères...

— Il n'y a pas d'autre issue, insista Clarac.

— Votons donc, acquiesça le Président mis au pied du mur mais, à part lui, il songeait : *Heureusement que le capitaine chargé des stocks locaux est un ami fidèle et que je l'ai contacté à temps : quatre ogives sont en sécurité et ne figurent pas sur ses registres. Ainsi me restera-t-il une marge de manœuvre.*

Le vote fut acquis à l'unanimité, moins une abstention : celle du Président qui désirait marquer ainsi sa réticence.

Clarac sortit de sa réserve et manifesta son contentement :

— Messieurs, nous venons de prendre une sage décision : l'arme atomique qui a fait de tels ravages, va enfin être détruite après tant d'années ! Ah, si seulement nous avions écouté jadis les mouvements pacifistes, nous n'en serions pas là !

Marec se garda de souligner qu'à son idée ces farfelus agissaient comme naguère le hérisson dans l'apologue d'Esopé. La bestiole, gênée par ses piquants, avait demandé à Jupiter de l'en débarrasser. Le roi des dieux ayant exaucé malicieusement ce souhait, une belette survint, trouva le hérisson dodu à souhait et le croqua !

— Eh bien, il ne nous reste qu'à convoquer l'officier de liaison américain et lui faire part de notre décision, déclara Chasseron.

— Je l'avais fait venir à tout hasard, annonça le préfet, il se trouve dans une pièce voisine.

— Alors, qu'un planton aille le chercher.

Smith fit bientôt son entrée, tandis que les assistants vidaient leur verre pour s'humecter la gorge, sèche à force de discuter.

Marec annonça la décision de son gouvernement d'un ton désabusé et conclut amèrement :

— ... Nous sommes conscients que, désormais, la libération du territoire français occupé ne pourra se faire qu'avec l'aide de votre pays, comme naguère, en 1945. Ne vous laissez pas tromper par les politiciens qui entourent Lange : il existe de nombreux communistes dans notre pays, presque un quart de la population, le Président n'aura aucun mal à trouver parmi eux des ministres, peut-être même un référendum approuvera-t-il une nouvelle alliance tournée vers l'Est. Je vous le dis solennellement : ne vous laissez pas leurrer, mon gouvernement est le seul qui représente la majorité de mes compatriotes !

L'Américain répondit alors :

— Je crois pouvoir assurer que votre gouvernement sera le seul reconnu par mon pays. Vous êtes sages de renoncer à vos armes atomiques car, sous la pression de son électorat, notre Président est bien décidé à mettre hors la loi toutes les armes atomiques. Si vous aviez refusé, une intervention armée de nos troupes aurait été à craindre...

— Le Ciel soit loué, pareille horreur aura été évitée ! s'écria Clarac. Maintenant, pouvez-vous demander qu'on nous livre des ogives à explosif chimique, afin que nous ne nous trouvions pas totalement désarmés ?

— C'est déjà prévu !

— Parfait ! Et maintenant, pouvez-vous nous dire comment votre gouvernement envisage de libérer nos compatriotes de la métropole ? s'enquit insidieusement le Président Marec.

— Cela, je n'en ai pas été informé. Pourtant, soyez convaincus qu'il fera tout ce qui est raisonnablement possible. La position de nos plénipotentiaires est : retour au *statu quo ante*.

— Eh bien, la mienne, s'exclama Marec, c'est que, lorsque des rats sont dans un fromage, il est impossible de les en déloger par des prières : toutes les belles paroles ne serviront à rien !

— Espérons que vous vous trompez : une nouvelle guerre, après ce chaos, serait une épouvantable catastrophe !

La séance fut levée sur ce souhait.

« Reste maintenant à préparer la phase post-glaciaire et à sauvegarder ce qui peut l'être encore... songea l'amiral. Et puis il y a cette cargaison d'or amenée par le *Redoutable*. À quoi diable servira-t-elle ? Du grain aurait été cent fois préférable... »

Tandis que Chasseron rejoignait son épouse, Marec alla inspecter une dernière fois son bâtiment et en transmet définitivement le commandement à Couriac.

CHAPITRE IX

Avec le fort vent d'ouest, l'*Atlantique* naviguant tribord amures atteignait gaillardement 8 nœuds.

Le premier soin de Pascal fut de vérifier les amarres des jerrycans contenant les réserves de fuel et fixés le long des deux coques.

Avec la neige et les embruns, les hommes, engoncés dans leur suroît N.B.C. n'eurent pas la tâche facile et accueillirent avec joie le café brûlant que Nathalie leur servit à leur retour dans le rouf. L'annexe avait aussi été solidement arrimée sur le filet arrière et Pascal put, une fois réchauffé, donner quelques cours de navigation à ses coéquipières, tandis que Jean prenait la relève pour leur montrer l'importance des stylos dosimètres qui, seuls, pouvaient indiquer la quantité de radiations reçue pendant le séjour à l'extérieur.

Le filtre ajusté sur la ventilation forcée devait aussi être fréquemment vérifié et changé à des intervalles réguliers.

Louis, pendant ce temps, tenait la barre. Une fois au large du cap Camarat dont le phare, fait curieux, fonctionnait toujours, il fallut guetter les îles d'Hyères et s'en écarter pour cingler plus tard à travers le golfe du Lion. Là, le pilote automatique lui permettrait de se reposer un bon bout de temps, jusqu'aux Canaries où il faudrait redoubler d'attention à cause des hauts-fonds.

En attendant, Nathalie, la seule qui eût récupéré, préparait un dîner reconstituant, tout en essayant de mettre un peu d'ordre dans le stock de boîtes de conserve entassées dans la minuscule cuisine.

Jean, lui, s'occupait à installer des verres filtrants sur les masques des combinaisons : s'il se produisait une éclaircie, les U.V. pénétreraient jusqu'au niveau de la mer et provoqueraient de dangereuses ophtalmies.

Dans l'immédiat les nuées restaient épaisses.

Il interrompit son bricolage pour faire une injection d'antinauséux à Magali ainsi qu'à Josette en proie à un affreux mal de mer.

Le dîner, préparé par Nathalie, fut le bienvenu. Une fois les

estomacs rassasiés, les discussions allèrent bon train.

— Tout à l'heure, j'ai écouté la radio, déclara Louis. Les politiciens font des leurs, comme d'habitude : Lange, le nouveau Président, a prononcé un discours pour stigmatiser la désertion du général Chasseron qui s'est enfui de Tavemy. Pour un peu il aurait mis sa tête à prix !

— Ça signifie que le reste de nos forces armées, la marine principalement, poursuit le combat, nota Pascal.

— Pas si sûr, objecta son coéquipier. Il a aussi parlé d'un armistice avec destruction ultérieure des ogives nucléaires. Et puis il a ordonné aux navires intacts, les sous-marins en particulier, de cesser toute opération de guerre.

— Voyez, les bateaux s'enfuient des ports qui seront occupés sous peu, constata Jean en désignant une voile brièvement entrevue. Je me demande où ils vont.

— Certains se contenteront sans doute d'un port intact sur la côte africaine. J'ai peur qu'ils ne soient pas bien accueillis : la famine doit sévir presque partout à présent.

— En tout cas, les sous-marins nucléaires français ont reçu l'ordre de se rendre aux Antilles, à la Réunion et à Tahiti, assura Louis. J'ai entendu Lange l'ordonner. Seulement, une clique militaire aurait institué à La Martinique un gouvernement de la France Libre, il paraissait furieux et les a menacés de ses foudres s'ils ne rentraient pas dans le rang !

— Il se fait des illusions ! gloussa Jean. Ceux qui détiennent les missiles, ce sont les S.N.L.E., pas les planqués de l'abri présidentiel.

— Ouais, dans quelque temps, la situation aura bien changé en France, constata mélancoliquement Pascal. On aura un gouvernement de communistes !

— Et pas grand espoir de voir filer les occupants ; d'autant plus qu'ils sont assurés de la sympathie des cocos et y en a pas mal qui s'ront contents du nouveau régime ! souligna Louis.

— Nous avons bien fait de partir, assura Jean. Reste à savoir si nous maintenons notre objectif : les Antilles ne sont-elles pas un peu éloignées ? Dakar suffirait peut-être, surtout si les filles sont malades pendant toute la traversée.

— T'en fais pas ! fit Pascal. Elles s'y feront, demain, elles se sentiront mieux. Ici, les creux sont raisonnables, pas plus d'un mètre, évidemment dans l'Atlantique ce sera autre chose.

— Moi aussi je crois que, à tant faire, autant filer jusqu'aux Antilles, reprit Louis. En Afrique, les survivants ne nous feront pas la fête...

Ses compagnons opinèrent du bonnet.

— Reste à savoir si le détroit de Gibraltar n'est pas à sec, reprit ensuite Pascal. À la radio, personne n'en parle. Moi, j crois qu'on aura pas d problème : il n'a que 14 kilomètres de large, mais les fonds descendaient jusqu'à 1092 mètres...

— ... Et 18 au minimum, nota son copain.

— D'accord, seulement dans la Manche, les fonds oscillent de 3 à 51 mètres !

— C'est sûr... Avec moins d'un mètre de tirant d'eau on passera certainement et, pour éviter les écueils, on fera route avec les diesels.

— La base a-t-elle été bombardée ? interrogea Nathalie.

— Y'a bien des chances ! Tout comme Malte, répondit Pascal. Seulement les abris creusés dans le roc ont probablement tenu le coup, il y aura des survivants, peut-être même certaines batteries sont-elles intactes. De toute manière, nous ne les intéressons pas...

— Et la flotte américaine ?

— Elle a sûrement morflé ; quelques frégates, des sous-marins ont pu s'en tirer, reste à savoir si les fonds leur permettront de passer...

— Oh, il y a des chances pour qu'on rencontre pas mal de rafiots à Gibraltar : ils essaieront sans doute de creuser un chenal avec des mines pour ne pas rester piégés. Bon ! Il se fait tard, conclut Pascal en vidant son fond de Juliéna. Je prends le premier quart, Louis le second, Jean viendra avec lui pour se mettre au parfum. Ensuite il prendra un quart tout seul, comme un grand.

— Et nous ? s'enquit Nathalie.

— Toi, tu n'es pas malade, tu pourras nous dépanner de jour et tes copines te donneront un coup de main. Déjà j'vous file un avertissement : regardez toujours l'écume des vagues. Tant que les

déferlantes de la houle restent bien parallèles, pas de risque. Seulement, si vous apercevez un coin plus blanc, évitez-le comme la peste, il s'agit presque certainement d'un haut-fond.

— Mais le radar devrait les signaler, fit Nathalie.

— Seul'ment si les rochers émergent. Pour tout c'qui est sous l'eau y a que le sonar. On peut savoir la profondeur sous notre quille, ce qui donne déjà une indication si les fonds diminuent, mais pas question de repérer les récifs à distance.

— Entendu ! C'est un peu comme le ressac le long d'un rivage.

— C'est ça ; tu feras un bon moussaillon, ma petite.

Chacun se rendit alors à sa couchette : il n'y avait pas à marcher beaucoup... Le couple de pharmaciens s'installa à tribord avant, du côté de la cuisine ; Josette se trouvait derrière du même bord, en attendant que Louis vienne la rejoindre. Quant à Pascal, il choisit la couchette bâbord, le long du carré, de manière à pouvoir monter rapidement sur le pont en cas de coup dur ; Magali dormait déjà quand il se glissa sous les couvertures.

Le marin s'endormit très vite.

Les pharmaciens, eux, ne pouvaient s'assoupir, écoutant les mille bruits du bord, le claquement des haubans, le sifflement du vent dans la mâture, le clapotis de l'eau le long de la coque et le ruissellement des vagues sur les proues.

Finalement, une fois réchauffés, ils firent l'amour, et, la fatigue aidant, trouvèrent enfin le sommeil.

La dernière pensée de Jean fut que, compte tenu du nombre de morts, la pilule devenait inutile, restait à savoir si les enfants auraient de quoi manger ?

La navigation se poursuivit sans gros problèmes : la grand-voile et le foc prenaient une teinte grisâtre, car les cendres s'y collaient malgré les embruns.

Les Canaries furent doublées sans échouage.

Heureusement, l'équipage commençait à s'amariner car le foc fut arraché par un coup de chien et il fallut procéder à son remplacement.

Avec quelques jurons bien sentis, Pascal parvint à gréer l'un de

ceux de réserve et les femmes occupèrent désormais leurs loisirs à recoudre la toile épaisse.

Cela provoqua d'énormes ampoules que Jean soigna tant bien que mal.

La radio ne fournissait guère d'informations, pourtant il devenait clair que les troupes d'occupation avaient atteint les limites de l'hexagone. Les Russes occupaient certainement tout le sud de la France.

Du coup, pour comprendre, Magali posa des questions dictées par son bon sens :

— Comment en sommes-nous arrivés à nous massacrer ainsi ? Je savais qu'il existait des risques de guerre entre les Etats-Unis et la Russie, en désaccord sur la réunification des Allemagnes. J'espérais que la France resterait en dehors du conflit. Alors, il y a eu ces combats sur a Fulda. Moucherin a décidé d'intervenir : nos troupes d'occupation ont été renforcées par celle d'outre-Rhin et puis il y a eu cette alerte. Je me suis précipitée dans l'abri alors que mes collègues se fichaient de moi, et puis tout a explosé et l'hiver s'est abattu sur nous. Pourquoi s'être mêlés de cette fichue guerre ?

— Beaucoup de questions, répliqua Jean. La situation mondiale me préoccupait beaucoup, aussi ai-je suivi de près son évolution. Nous sommes entrés en guerre parce que nous faisons partie de l'alliance politique de l'O.T.A.N. Le Président Moucherin ne pouvait faire autrement : nos alliés anglais et américains n'acceptaient pas une réunification des deux Allemagnes qui aurait remis en cause le statut de Berlin. Les membres de l'O.T.A.N. ayant lancé un ultimatum, impossible de rester neutres. Cette fois, même la Suède a été entraînée dans le conflit et la Suisse connaît les mêmes problèmes que nous, froid et retombées.

— Certes, mais ses troupes n'ont pas combattu, que je sache... et son territoire n'est pas occupé.

— Cela, tu n'en sais rien et puis la Suisse peut être négligée : elle ne possède pas un vaste littoral comme nous.

— D'accord ! Les autres ayant décidé de se battre, nous y sommes allés aussi, mais pourquoi avoir utilisé cette fameuse force de frappe ? s'enquit Josette. Cette glaciation aurait été évitée...

— Là encore, nous n'avions pas grand-chose à dire. La politique de

riposte graduée en est responsable. À Fulda les blindés de l'alliance atlantique se sont fait écharper, seul moyen de rétablir le front : les armes atomiques tactiques...

— Mais pourquoi avons-nous été battus ? coupa Magali. Je me souviens de ce que me racontait mon père, en 40 on devait vaincre parce que nous étions les plus forts. Ce coup-ci, même baratin du gouvernement et on dérrouille !

— Je vais schématiser et citer quelques chiffres : en 1988 les membres du Pacte de Varsovie pouvaient mettre en ligne près de 70000 blindés, les forces de l'alliance atlantique 40000. Presque deux contre un. La bataille des blindés, malgré l'intervention de l'aviation et des hélicoptères de combat, a mal tourné pour nous. Les stratèges prétendaient que l'électronique plus sophistiquée et la meilleure fiabilité de notre matériel compenseraient l'infériorité numérique, cela s'est confirmé, mais seulement dans une certaine mesure. Une fois le front rompu sur la Fulda, la riposte américaine était dictée à l'avance : emploi gradué des armes atomiques, en l'occurrence des *Pershing*, des *Pluton* et autres engins tactiques extrêmement précis afin de démolir les blindés et de désorganiser leurs arrières pour stopper le ravitaillement. Ce fut une réussite, hélas, les SS 12, les SS 20, les SS 28, les *Skean* ont répondu aux alliés, liquidant leur peu de réserves, y compris nos *AMX30*...

— Eh bien, la guerre étant perdue, inutile de continuer ! trancha Josette.

— Trop simple pour les stratèges dont les armes balistiques intercontinentales restaient intactes et pouvaient obtenir la décision. Les missiles des silos et des sous-marins sont entrés dans la fête : les deux partis disposaient d'un nombre à peu près équivalent d'ogives, de l'ordre de 9000, la précision du tir s'avérant meilleure chez les Américains. Ajoutons-y les bombes des bombardiers stratégiques. Les mégatonnes ont donc explosé sur la vieille Europe. Cendres et poussières se sont élevées dans l'atmosphère, comme l'avait prévu l'équipe de Carl Sagan, provoquant cette baisse de température qui durera au moins deux ans.

— Je comprends maintenant, sur les 70000 chars il en restait assez pour occuper l'Europe. Mais notre aviation, qu'est-elle devenue ?

— Les survivants des grands bombardements menés contre les divisions adverses et les centres de ravitaillement se sont réfugiés en Angleterre, avec quelques *Mirage* et *Rafale*.

— Ça me rappelle les cours d'Histoire, c'est comme en 40 !

— Si l'on veut, à ceci près que nous ne disposons plus de l'Afrique du Nord.

— Et les pertes ?

— D'après les communiqués, et en faisant la part de la propagande, elles ont été équivalentes dans les deux camps, seulement à l'heure actuelle, il n'existe plus beaucoup de terrains en état d'accueillir des avions. Les ogives des missiles stratégiques y ont veillé...

— Les navires ont-ils été tous coulés ?

— Les porte-avions, les gros croiseurs. Quelques avisos, des sous-marins nucléaires, c'est à peu près tout ce qui reste des forces armées françaises. Ils ont mis le cap sur les îles où, en principe, ils sont en sécurité. Pourtant, je crains qu'ils ne connaissent encore quelques problèmes.

— Et pourquoi donc ? demanda Nathalie.

— Les Américains ont mis à la porte les communistes de Cuba et du Nicaragua, afin d'assurer leurs arrières. Crois-tu qu'ils verront d'un bon œil des S.N.L.E. disposant de missiles atomiques s'installer sous leur nez à la Martinique ?

— Nous sommes leurs alliés, ils ne peuvent craindre une attaque, voyons ! protesta Magali.

— Nous étions... Maintenant, chacun pour soi. Songe à Mers el-Kébir, à Dakar : nos alliés de l'époque n'ont pas hésité à tirer sur le *Dunkerque* et le *Strasbourg*, parce que Darlan n'était pas sûr.

— Mais d'après ce qu'on sait, l'amiral Marec a fait un peu comme De Gaulle, il a refusé d'obéir aux politiciens de la France occupée, souligna Pascal.

— Sans doute, pourtant tu comprendras aisément qu'après ce qui s'est passé, personne n'acceptera de prendre le moindre risque : de gré ou de force, les ogives nucléaires françaises, au moins celles de la Martinique, devront être détruites, comme le prévoient d'ailleurs les clauses de l'armistice.

— Tu y crois, toi ? interrompit Nathalie.

— Du moins, je l'espère, car si après pareil cataclysme les humains

sont assez fous pour conserver des bombes, c'est à désespérer !

— Allez, les bavards, au boulot ! coupa Pascal, plus soucieux de son bateau que de l'avenir du monde.

Pendant quelques jours, *l'Atlantique* cingla cap à l'ouest, passa au large du cap de Gaïa dont la longueur avait doublé par suite de la baisse des eaux.

Un peu plus loin, il y avait un haut-fond à 64 mètres en temps normal, ce qui d'après Pascal serait décisif car les fonds au large de Tanger étaient habituellement à une profondeur de 62 mètres.

Les équipiers ne notèrent aucun ressac particulier, mais, avec la pénombre constante, la vue ne portait pas à plus de cent mètres.

Enfin, le rocher de Gibraltar fut signalé sur bâbord. Une bombe avait explosé sur le port et détruit toutes les installations ; pourtant, des lumières scintillaient le long des falaises mais aussi plus bas, sur la mer.

— J'aperçois des balises, nota Louis en désignant des sphères rouges et vertes montant au gré des lames.

— Et pas mal de rafiots qui attendent, annonça Jean qui regardait à la jumelle de nuit. Des rescapés de la flotte américaine de Méditerranée, des Espagnols, des Anglais.

— Hissez le pavillon, ordonna Pascal. Vaut mieux pas prendre de risque.

Des dragueurs sillonnaient le passage, sondant au sonar puis lançant les bouées avec indication du fond.

— 25 mètres, lut Nathalie, pas de danger pour nous...

— Ça dépend, y a p'tête des coins où la roche affleure, grogna Pascal qui mit le cap à tribord, pour s'approcher d'un des dragueurs.

Au mégaphone, un officier demanda en anglais :

— Quel navire ?

— *Atlantique Ni 324344*, répondit Jean dans la même langue.

— O.K., destination ?

— La Martinique. Peut-on passer ?

— Entre les balises pas de problème pour vous, le minimum est 12 mètres.

— Parfait ! Merci...

Le catamaran n'eut aucune peine à suivre le chenal balisé, il rencontra deux cargos qui avaient voulu forcer le passage et se trouvaient échoués.

— Si on leur demandait de l'eau ? suggéra Magali. On pourrait se laver autrement qu'à l'eau de mer.

— Ma cocotte, fit sentencieusement Pascal, t'apprendras qu'avec ces temps troublés, vaut mieux cacher ta jolie frimousse, les mathurins du cargo nous tomberaient sur le râble pour te passer dessus.

— Et puis rien ne prouve qu'ils aient des stocks à nous céder ! renchérit Louis.

— De toute manière, nous avons assez à boire avec l'appareil à distiller, remarqua Jean. Par contre, avant de se lancer au large on pourrait essayer de refaire le plein de fuel aux Canaries.

— Faudra voir, selon qu'il y aura ou non des habitants, conclut Pascal. Mettez dans vos p'tites têtes qu'un rafiote comme le nôtre fera bien des envieux. Alors, si on débarque, ça s'ra de nuit et armés.

Le catamaran poursuivit sa descente le long des côtes africaines, il passa devant Casablanca le soir, aussi fut-il impossible de savoir si la ville avait ou non été bombardée.

La proximité du Sahara rendait la température plus clémente : seulement - 5°, aussi le moral était meilleur. Le vent se maintenait et bientôt les Canaries furent en vue ; laissant Lanzarote et Fuerteventura, Pascal cingla sur Las Palmas, prenant des ris pour arriver à la tombée de la nuit.

Dans ces îles écartées, aucun missile ne s'était écrasé au sol, hélas, les retombées y avaient fait des ravages : personne n'avait enseigné aux habitants les mesures à prendre pour se protéger de la radioactivité surgie du ciel.

Leucémies, infections dues à la disparition des globules blancs, hémorragies provoquées par le manque de plaquettes, avaient tué ces malheureux.

L'Atlantique aborda à la voile dans un port silencieux. Quelques

bateaux dansaient au bout de leurs amarres, personne à bord.

Des filets tendus pour sécher montraient que, les premiers jours, des pêcheurs avaient voulu poursuivre leur tâche. La mort atomique les avait fauchés, une semaine plus tard.

Jean et Louis, en tenue N.B.C., pistolet au poing, grimpèrent sur le quai, se dirigeant vers les boutiques du port. Ici, aucun pillage : les moribonds de ces anciennes îles fortunées avaient continué jusqu'à la fin à payer leur dû à des marchands agonisants comme eux.

Il fallut forcer les portes pour pénétrer dans quelques magasins où gisaient les cadavres de leurs propriétaires, conservés par le froid. Certains étaient morts debout, ou assis derrière leur tiroir-caisse, d'autres s'étaient affalés dans leurs arrière-boutiques.

Les deux visiteurs n'eurent aucune peine à se réapprovisionner en conserves qu'ils ramenèrent au catamaran, ensuite il leur fallut bien chercher pour trouver deux bidons de fuel dans un garage : ils le transvasèrent dans les jerricans vides. Les moteurs n'ayant guère été utilisés, c'était surtout l'appareil à distiller qui avait consommé le précieux liquide.

L'eau étant rare aux Canaries, ils ne trouvèrent pas de quoi se donner une douche pour nettoyer leurs combinaisons, la distribution avait été coupée.

Au retour, en passant devant un petit hôtel, ils crurent entendre de légers bruits. Ecartant le rideau de perles, ils éclairèrent l'intérieur avec leur torche.

Toute une famille, les yeux déjà vitreux, agonisait : il y avait là le père, la mère, et leurs deux enfants, deux jeunes filles, allongés dans leurs déjections sur la natte couvrant le sol.

— On n'y peut rien ! marmonna Jean en sortant. C'est l'horreur de la guerre : en temps normal il y avait 20000 grands brûlés par an dans toute l'Europe, avec l'équipement sanitaire pour les soigner, la guerre atomique en a cumulé des millions d'un coup ! Même problème pour les leucémiques, comment trouver du sang pour les perfusions, des hôpitaux équipés pour pratiquer des greffes de moelle ? Non, partout le Service de Santé est resté impuissant : c'est la démesure de ces bombardements atomiques qui en est la cause. Jamais des êtres se prétendant civilisés n'auraient dû en arriver là. C'en est à se demander si, dans le fond, l'homme mérite de vivre !

— D'accord avec toi, mon pote, opina Pascal, sauf sur un point : les responsables, ce sont les politiciens ; si on avait interrogé les femmes françaises, les femmes russes, jamais elles n'auraient accepté un tel carnage.

— Eh oui, seulement chez nous, ces salopards ont été élus, alors nous, les électeurs, avons notre part de responsabilité !

Au retour sur le quai, ils embarquèrent leurs trouvailles, puis se nettochèrent sous la douche extérieure en pompant de l'eau dans le bassin. Mais cela ne suffit pas à nettoyer les combinaisons tant les cendres s'étaient accumulées à la surface. Il fallut atteindre le large pour que les radiomètres se déclarent satisfaits.

Après avoir soupé, ils bavardèrent un peu avant de regagner leurs couchettes.

— Alors, tu es toujours décidé ? s'enquit Jean. On tente la grande traversée ?

— Partout ailleurs, nous serons des parias : à moins que vous ne vouliez pousser jusqu'à la Réunion ?

— Et doubler le cap de Bonne Espérance ? Très peu pour moi... protesta Nathalie.

— Si la mer y est mauvaise, je serai malade comme un chien ! renchérit Magali.

— Ne me faites pas de reproches ensuite ; les creux dans l'Atlantique sont parfois énormes et on ne peut pas dire que le temps soit excellent ! avertit Pascal.

— Et si nous allions seulement à Dakar ? proposa Josette.

— Ce n'est plus une possession française : sur ces vastes territoires où la végétation aura disparu, il faudra repartir de zéro et des hordes de pillards peuvent venir détruire le fruit de nos efforts, objecta Jean. Dans une île, seuls des pirates seraient à redouter, et il existe à la Martinique un gouvernement français organisé.

— Bon ! trancha Pascal, soyons démocrates, que ceux qui préfèrent une autre destination que la Martinique lèvent le bras... Personne... Ceux qui sont pour... Cinq, et une abstention, Josette. Cap sur les Antilles...

— Combien de temps durera la traversée ? s'inquiéta Magali.

— Si le vent se maintient, que nous filions huit nœuds soit 8 milles à l'heure, c'est-à-dire 15 kilomètres heure dans les meilleures conditions, répondit Jean après un rapide calcul sur sa montre-bracelet, une merveille de l'ancienne civilisation qui cesserait son existence avec la fin des piles, et conclut : environ deux semaines...

En temps de paix, même avec la surveillance des satellites et la radio, la traversée de l'Atlantique par un catamaran de 11 mètres 60 représentait un exploit.

Maintenant, il ne fallait guère espérer apercevoir une étoile par quelque éclaircie des nuages, ni même probablement le soleil.

Leur sort reposerait donc sur le sextant et la bonne évaluation de la distance parcourue. Pascal avait pris ses précautions : en bon marin, il avait choisi le meilleur matériel disponible, en double, afin d'effectuer des recoupements. Après tout, Magellan, Christophe Colomb, n'étaient pas aussi bien équipés.

Au large des Canaries un courant se dirigeait vers les Antilles et passait à proximité de la mer des Sargasses. Les alizés étaient favorables, du moins avant la folle guerre qui avait très probablement anéanti les quatre cinquièmes des humains.

Pascal redoutait surtout les tempêtes : des déferlantes de 20 mètres de haut retourneraient le frêle esquif et aucun secours ne serait à espérer. Il ne força pas non plus la voilure, préférant mettre quelques jours de plus et ne pas être surpris par une soudaine bourrasque.

L'*Atlantique* s'éloigna donc progressivement des côtes africaines, se dirigeant vers le 20^e parallèle qu'il devrait suivre ensuite pendant la traversée pour atteindre les parages d'Haïti.

Jusqu'alors, l'état de santé des navigateurs n'avait pas donné de soucis ; la dose de radioactivité reçue était soigneusement comptabilisée jour par jour par Jean, grâce aux stylos dosimètres. Elle restait compatible avec les normes supérieures de sécurité.

Les aliments, l'eau, subissaient aussi des contrôles, mais comme il s'agissait le plus souvent de conserves, le risque était minime.

Le problème des piles rendait Jean soucieux : tant qu'il y en aurait, les appareils fonctionneraient, après, on ne pourrait compter que sur le petit générateur électrique fonctionnant à l'essence.

Comme la traversée ne durerait sans doute guère plus d'une dizaine de jours, il n'y avait aucun problème immédiat.

Le temps restait brumeux et froid, avec de soudaines chutes de neige. Sur la mer, pas de véritables icebergs, seulement quelques plaques de glace mince qui ne risquaient pas d'endommager la coque.

Le second jour de la traversée, Magali se plaignit de courbatures ; comme elle avait été de quart, elle prit cela pour des douleurs musculaires et partit se coucher après avoir avalé un peu de potage.

Dans la nuit, Pascal vint réveiller Jean : sa compagne grelottait et délirait. Elle était brûlante mais, après l'avoir examinée, le potard rassura le matelot, cela ressemblait à une bonne grippe. Et il rappela une ancienne plaisanterie : une semaine si on la soigne, sept jours si on ne fait rien...

L'aspirine ne manquait pas et elle resterait au chaud dans sa couchette. Ceci dit, il retourna se coucher, regrettant de ne pas avoir été vacciné, ce qu'il faisait en général fin septembre.

Le lendemain, la température persistait et Magali commença à être secouée par une toux incoercible. Par prudence, Jean lui octroya des antibiotiques mais la journée passa sans aucune amélioration. La malade dormait sans cesse, ne se réveillant que pour boire.

Jean, sans vouloir le laisser paraître, commençait à se faire du souci : dans cet univers clos la contagion irait vite. Que se passerait-il si le bateau n'avait plus personne pour prendre le quart ?

Malgré le pilote automatique, il fallait surveiller la mer, pour ne pas risquer d'être surpris par un iceberg descendu plus au sud, ou par une brutale rafale...

Ce qu'il craignait ne tarda pas : le matin du troisième jour, Pascal avait aussi 40°, à midi, ce furent Nathalie et Josette, le soir, Louis s'alitait : le pharmacien restait seul pour soigner tout ce monde et prendre les quarts...

Il s'octroya de la vitamine C et laissa en permanence du café sur la cuisinière, pour ne pas risquer de s'endormir.

Le traitement paraissait agir, car Magali émergeait de sa torpeur : elle ne tremblait plus et demanda des nouvelles des autres. Jean décida de donner le même antibiotique aux grippés, afin d'empêcher une surinfection microbienne. Josette, prétextant une allergie, refusa. Il n'insista pas et, enfilant le suroît N.B.C., s'installa commodément dans le cockpit, grâce au siège et aux repose-pieds installés par Pascal.

Avec une canadienne sous son vêtement protecteur, de bons gants

et ses bottes fourrées, il n'avait pas froid.

Le vent force 4 ne posait pas de problème, aussi le pilote se laissa-t-il aller à ses pensées.

Qu'en serait-il dans quelques années, lorsque les stocks de médicaments seraient ou épuisés ou périmés ? Avec les moyens rudimentaires dont les humains disposeraient, pas question de reconstruire des usines chimiques complexes. La biologie et le génie génétique demandaient moins de matériel, sans doute recommencerait-on par-là, mais, si on pouvait espérer purifier de la pénicilline, les produits de synthèse sophistiqués disparaîtraient de la pharmacopée. Le plus important, dans cette période de transition, serait de préserver les ouvrages contenant les techniques à mettre en œuvre. D'abord la chimie minérale, puis organique, permettant de produire les solvants essentiels, ensuite la physique dont l'appareillage complexe demanderait des années avant d'être reconstruit. Encore faudrait-il pour cela remettre les mines en exploitation ; celles de charbon en particulier. Il se demanda, du coup, de quelles ressources minérales disposait la Martinique et descendit chercher un bouquin qu'il consulta à la lueur de sa torche.

Déception ! Aucune mine aux Antilles françaises, dont les ressources principales étaient agricoles : banane, ananas, canne à sucre et divers agrumes. Des plants pourraient-ils être sauvés pour que la culture puisse reprendre ?

Jean soupira et alla voir ses malades.

Tous dormaient paisiblement, sauf Josette qui délirait : il lui bassina le front avec de l'eau fraîche, elle le reconnut alors et demanda à boire. Les autres s'éveillèrent et prirent leurs comprimés. De nouveau, il proposa des antibiotiques à la jeune femme mais elle les refusa obstinément.

Fataliste, Jean remonta sur le pont pour reprendre sa veille, songeant qu'il serait trop bête de risquer un échouage ou un choc avec un glaçon pour une idiote...

À cet instant, une tache blanche attira son attention : contrairement à l'écume des vagues, elle ne s'estompait pas au bout d'un instant. Il débrancha le pilote automatique et reprit la barre, puis saisit les jumelles de nuit. Cette fois, pas de doute : un long morceau de banquise était parvenu jusque-là. Il se trouvait sur la route du voilier et, sans sa surveillance, c'était la catastrophe !

Du coup le pharmacien, après avoir laissé derrière le bloc de glace, rebrancha le pilote automatique et alla chercher des amphétamines, afin de ne pas risquer de s'endormir... Jusqu'au lever du jour, il ne quitta pas la mer des yeux.

Le lendemain, Pascal et Louis se sentaient un peu mieux et relevèrent le potard pendant le jour. Il tomba comme une masse sur sa couchette et s'endormit aussitôt.

Louis le réveilla en sursaut, blême, il s'écria :

— Viens vite ! Josette ne bouge plus...

Jean sauta sur ses pieds et alla au chevet de la jeune femme. Immobile, elle les regardait, les yeux fixes. Il écarta la couverture, écouta le cœur, puis palpa la carotide.

— Elle est morte... souffla-t-il.

Louis éclata en sanglots. Nathalie et Magali la cousirent dans un drap. Pascal attacha une gueuse de fonte à ses pieds et, après une courte prière, le cadavre fut jeté à l'eau.

Le bateau traversait alors la mer des Sargasses dont les longs rubans évoquaient la chevelure de la défunte. Il fallut contenir Louis qui menaçait de se jeter à la baille...

Jean lui fit une piqûre de somnifère qui le calma.

La navigation se poursuivit, monotone. Quelques rares thons furent aperçus mais ils ne mordirent pas aux lignes.

Enfin, le quinzième jour, Magali cria :

— Terre !

L'atlas nautique montra qu'il s'agissait de Porto Rico : la Martinique se trouvait au sud, non loin de là.

Les fuyards avaient réussi leur exploit, maintenant ils se demandaient avec anxiété si les conditions de vie seraient meilleures dans les Antilles que sur la Riviera...

CHAPITRE X

À la Martinique, les stocks de rhum permettraient, en tout cas, de faire largement la soudure ! Que ce soit en rhum blanc, en tafia ou en rhum vieilli dans des fûts de chêne, il y avait de quoi confectionner des punches et des schrubs jusqu'à ce que la culture des cannes à sucre reprenne.

Du sucre aussi, il y en avait des quantités dans des sacs de jute à l'usine Gallion, quant au reste, la vallée Chaude y pourvoirait.

Dans cette arche de Noé végétale, se côtoieraient les plants d'aubergines, d'avocats, de mangues, de citrons à côté de bananiers, d'ananas, de cocotiers.

Le préfet, chargé avec le colonel de la sécurité des habitants, avait réquisitionné les marins afin de rendre habitables et sûrs les hôtels où les survivants se trouvaient rassemblés.

À la vallée Chaude, un abri confortable servait de résidence aux planteurs, la serre étant pratiquement étanche, seuls les ouvriers fixant les supports de verre à l'extérieur portaient la tenue N.B.C.

Malheureusement, peu d'agriculteurs avaient survécu : isolés, il avait été impossible de les prévenir suffisamment tôt du danger. Du coup, on manquait de personnes dotées de notions pratiques de botanique.

Nathalie, qui possédait des certificats de cette matière, fut immédiatement nommée directrice de la serre, tandis que Pascal et Louis allaient rejoindre les pêcheurs qui ramenaient encore pas mal de poissons. Pendant la traversée, ils avaient appris à utiliser les dosimètres pour mesurer le degré de pollution. Parfois, il leur fallait pousser de grands coups de gueule pour faire balancer une superbe pêche trop radioactive.

Magali retrouva un emploi à la préfecture et continua à jouer les coquettes, mais Pascal s'en moquait : les jolies créoles la remplaçaient avantageusement.

La raffinerie de pétrole et les petites industries de l'île permirent au préfet de recréer un embryon d'activité : chaussures, pâtes

alimentaires, gâteaux, recommencèrent à être fabriqués, avec ce qui restait de main-d'œuvre.

Par contre, pour la serre, il fallut recourir aux Indiens survivants du nord de l'île. En effet, les créoles, superstitieux, avaient décrété que la ravine Chaude était le repaire de quimboiseurs sous les ordres desquels soucougnans vampires et morfrasés lycanthropes transformaient les travailleurs en zombies.

Cette légende avait repris corps dès les premiers jours de travail dans la vallée, lorsque des ouvriers avaient été attaqués par des chiens affamés. La nuit, deux êtres squelettiques avaient surgi des fougères, quémandant de la nourriture. Ils moururent peu après, pourtant il n'en fallut pas plus pour décréter que les quimboiseurs occupaient la vallée et jetteraient un sort à ceux qui viendraient les en déloger.

Des crissements nocturnes renforçaient encore cette croyance : impossible de faire admettre qu'ils provenaient de crabes de terre ayant survécu dans cette oasis.

Le problème fut donc résolu par l'emploi de la main-d'œuvre indienne qui se consacra aussi à la crémation sur des bûchers des innombrables cadavres jusqu'alors conservés par le froid.

En effet, lorsque la température deviendrait plus clémente, des épidémies risqueraient de se produire. En Europe, ce problème se posait d'ailleurs aussi avec une acuité proportionnelle au nombre de victimes qui n'avaient pas été volatilisées par les explosions ou brûlées dans les brasiers des villes.

Dans l'ensemble, le bilan de la petite communauté s'avérait positif : le Président Marec avait mené à bien ses tractations avec les Américains, l'échange des ogives avait eu lieu à bord de l'*Ohio* et le Président des Etats-Unis se portait garant de l'indépendance des îles relevant du gouvernement de la France Libre.

Le seul point litigieux restait, évidemment, la question de la libération des territoires occupés. Tout ce que Marec put obtenir, ce fut une promesse assez vague, selon laquelle, *dès que les circonstances le permettraient, des élections libres auraient lieu, sous contrôle d'observateurs qualifiés.*

Ainsi qu'il le fit remarquer à Smith lors du Conseil des ministres suivant :

— Cette promesse n'est que du vent ! En effet, après quelques

années d'occupation dans des pays comme la France et l'Italie où les partis communistes étaient importants, on pouvait supposer qu'un gouvernement, comme celui de Lange, obtiendrait une forte majorité. Par ailleurs, les résistants n'auraient guère l'occasion de voter.

Il en aurait été de même en 1942 car, ni les réfractaires ni les maquisards ne pouvant exprimer leurs suffrages, le gouvernement Pétain avait alors recueilli la majorité.

Smith ne put que constater le bien-fondé de cette objection et la transmettre, sans illusions, à son gouvernement.

En effet, en France occupée, tous les survivants des abris situés dans des grandes villes avaient reconnu la légitimité de Lange. Beaucoup d'entre eux ignoraient encore l'existence du gouvernement de la France Libre, mais Radio Londres les informerait vite, pourvu qu'ils disposent de piles ou d'électricité.

D'ailleurs, l'occupation était fort discrète : un général russe siégeait, en tant qu'observateur, lors des réunions ministérielles et les forces d'occupation, logées dans les abris, contrôlaient aisément administrateurs et habitants.

Six mois après le début de la glaciation, la Terre tout entière subissait les retombées et le froid, même les Australiens et les Néo-Zélandais n'y échappaient pas. Ils avaient pourtant naguère mené une vive campagne contre la pollution des essais nucléaires français...

À la Martinique, les travaux de la vallée Chaude se terminaient : grâce à Jean, nommé responsable de la Santé et à son épouse, directrice de la serre. Des cultures en éprouvettes poussaient à merveille, et Nathalie obtint même de superbes orchidées à partir de méristèmes. Quant à l'or du *Redoutable*, il servirait enfin à quelque chose. En effet, un film extrêmement mince du précieux métal, déposé sur les verres reposant sur des cadres de bambous, assurerait une protection efficace contre les ultraviolets lorsque le soleil réapparaîtrait.

Poules, lapins et cochons proliféraient, les marins en élevaient même dans les dépendances du *Méridien*. Dans ce paradis miniature de la montagne, caféiers, cotonniers, cacaoyers avaient aussi pu être sauvés. Des colibris voletaient de branche en branche, tandis que des mangoustes chassaient. En effet, quelques trigonocéphales avaient survécu et l'un d'eux avait mordu un Indien qui décéda faute de sérum.

Autre fléau : les fourmis qui, lorsqu'elles n'eurent plus de cadavres à déchiqeter, forèrent leurs galeries dans la tiède oasis.

Au début, les insecticides suffirent à les éloigner, mais quand les réserves furent épuisées, il fallut creuser autour des plants des rigoles, les tapisser de plastique et les emplir de pétrole, pour tenir ces dévoreuses à distance.

Les jours s'écoulaient, paisibles après tant de souffrances. Les rescapés finissaient par s'habituer à la pénombre du jour, à la basse température. Il neigeait moins.

Des émissions radio, en provenance du monde entier, soulignaient les efforts effectués pour sauvegarder les espèces animales et végétales. La race humaine martyrisée reprenait espoir.

Les contrées bénéficiant de sources chaudes en tiraient profit ; ailleurs, il fallait recourir au dispendieux chauffage au charbon ou au mazout dont les stocks s'amenuisaient.

La Martinique connut alors une rude alerte...

Les Caraïbes avaient été naguère le refuge de pirates. Or des Haïtiens affamés, ayant réussi à remettre en marche un cargo, jetèrent l'ancre sur la côte Ouest dans la baie du Galion dépourvue de surveillance.

Tous les animaux de la réserve naturelle étaient morts, la base de loisirs désertée, c'était le relais de télévision qui avait attiré les intrus, depuis longtemps les techniciens l'avaient quitté.

Les rares survivants de la Trinité et du Gros Morne s'étaient regroupés à Fort-de-France, aussi les pirates, juchés sur un camion, firent main basse sur ce qui restait à la conserverie et à la distillerie Saint-Etienne. Ils se soûlèrent copieusement, ce qui sauva les rescapés de Fort-de-France.

En effet, si les avisos ne surveillaient pas la côte au vent, ce qui avait permis le débarquement, les gendarmes non plus ne contrôlaient pas les routes, aussi les forbans zigzaguerent jusqu'à la côte Ouest sans autre dommage que quelques tôles froissées.

Ils recherchaient des magasins à piller et, tout naturellement, sans consulter de carte, ils descendirent vers le centre-ville, ce qui les fit passer à proximité de la gendarmerie, au pied du Fort Desaix.

Leurs chants avinés, les coups de fusils qu'ils tiraient en l'air

attirèrent vite l'attention des gendarmes qui les virent passer à toute allure.

Craignant pour l'hôpital ou la préfecture, le commandant ordonna à une escouade de sauter dans un camion et de se lancer à la poursuite des pillards.

Ils avaient perdu leur trace, mais n'eurent pas de mal à les retrouver : suivant la route de la Redoute et celle de la Folie, les Haïtiens s'étaient arrêtés sur le boulevard du général de Gaulle où ils avaient commencé à fracturer les portes et à briser les vitrines.

Pourtant, il s'agissait d'une bande organisée et leur chef avait posté une sentinelle dans le camion pour le cas, improbable, où quelques survivants contre-attaqueraient.

Apercevant les gendarmes, le flibustier tira une rafale de mitraillette sur eux, crevant les pneus avant. Du coup le conducteur perdit le contrôle de son véhicule qui alla se fracasser contre un magasin.

L'affaire commençait mal... d'autant plus que la radio avait été démolie par le choc.

Il n'y eut heureusement que quelques blessés légers et les gendarmes prirent position, se dissimulant derrière le véhicule accidenté.

Les pirates, alertés par le bruit, sortirent des boutiques chargés du fruit de leurs rapines et ouvrirent un feu nourri sur leurs adversaires.

Les deux partis ne disposant que d'armes légères faisaient à peu près égalité mais les Haïtiens, excités par l'alcool, prirent de gros risques et, s'abritant derrière les épaves des voitures, s'approchèrent insidieusement du petit groupe.

Le lieutenant décida alors d'envoyer une estafette à la préfecture, afin de demander des renforts.

Le gendarme s'éloigna en zigzaguant parmi les balles et les débris de pierres arrachés par les ricochets ; il réussit à enfiler l'avenue du gouverneur général Félix Eboué, et parvint, hors d'haleine, à l'abri.

Le gouvernement y était justement réuni, aussi les décisions furent-elles rapidement prises. Un détachement de marins remonta la rue Schœlcher pour tourner les malandrins, tandis que Marec faisait décoller un hélicoptère.

— D'où diable viennent ces emmerdeurs ? grogna le Président.

— Pas de l'île en tout cas, assura le colonel.

— Ils ont donc utilisé un bateau comme les Antibois, mais de plus fort tonnage. Où ont-ils pu débarquer ?

— Probablement sur la côte Ouest de l'île, monsieur le Président, dans la baie du Galion qui est un excellent mouillage. Je suggère d'y envoyer l'hélicoptère.

— Entendu ! Alerte aussi le *Drogou* : il mettra le cap au nord pour les intercepter.

— Si possible, ne les coulez pas, intervint le préfet, ils peuvent avoir de précieuses denrées à bord, s'il pillent ainsi les îles des Antilles.

— Je suis d'accord ; de toute manière leur rafirot ne vaut certainement pas la peine d'utiliser un *Exocet*.

La séance reprit, pourtant les assistants n'avaient pas le cœur à l'ouvrage, ils attendaient des nouvelles de l'engagement. Par prudence, des marins furent appelés du *Méridien* pour renforcer la garnison de la préfecture.

Pendant ce temps, l'escouade se faisait décimer : agiles comme des singes, les assaillants avaient escaladé les escaliers des maisons voisines et, des balcons, dirigeaient un tir plongeant qui fit deux victimes.

Ils utilisèrent ensuite des grenades qui éventrèrent le lieutenant et un de ses hommes.

Les survivants songèrent à décrocher. Comment ? Allongés sous l'épave du camion, ils avaient une relative protection, une fois à découvert, ils seraient fauchés par les armes automatiques.

Les pirates s'en rendaient bien compte car leurs injures étaient maintenant ponctuées de gros rires et de plaisanteries salaces.

Ils s'amusaient à faire rouler des grenades sur le trottoir, espérant que l'une d'elles exploserait sous le châssis, tuant ceux qui s'y réfugiaient ; jusqu'alors aucun projectile n'était parvenu au but, pourtant cela ne saurait tarder...

Par bonheur, un maréchal des logis réussit à forcer la porte d'une

maison derrière le camion, il grimpa au second étage et, de là, put descendre un type sur un balcon d'en face. Il fit ensuite un carton très réussi sur les malfrats qui progressaient le long des murs. Hélas, les forbans le repérèrent et dirigèrent un feu nourri vers lui, ce qui le força à se rejeter à l'intérieur.

Ce répit avait été précieux car les mathurins, parvenus sur l'avenue de Gaulle, effectuaient maintenant une diversion.

Pris entre deux feux, les flibustiers n'hésitèrent pas : habitués qu'ils étaient à piller sans rencontrer de résistance, ils grimpèrent sur leur camion et filèrent sans demander leur reste, échappant de justesse à un tir bien ajusté de bazooka.

De son côté, l'hélicoptère n'avait eu aucun mal à repérer le cargo des flibustiers et signala sa position au *Drogou*.

Celui-ci doublait déjà Case-Pilote et, tous radars aux aguets, filait 20 nœuds, son canon de 100 mm déjà paré.

Les Haïtiens avaient rejoint sans peine leur vaisseau et appareillèrent en catastrophe, cap su sud, vers Sainte-Lucie.

Ils n'y parvinrent jamais : la vitesse de l'avisio dépassait de loin celle du poussif cargo. Le radar permit d'ouvrir le feu à distance et la seconde salve toucha le rafiot de plein fouet. Crachant la vapeur par sa cheminée éventrée, il stoppa tandis que les Haïtiens hissaient le drapeau blanc et annonçaient leur reddition par radio.

L'épave remorquée fut ancrée dans la baie de Fort-de-France et les marins, à leur grande surprise, découvrirent dans la cale une dizaine de malheureuses Blanches.

L'interrogatoire du commandant s'avéra extrêmement instructif : dans l'île de Haïti, seul le palais présidentiel possédait un abri. Comme sa garnison ne dessoûlait pas, le caïd de Port-au-Prince avait attaqué par surprise avec ses malfrats et liquidé tout ce beau monde.

En chef avisé, il avait fait son profit d'ouvrages traitant de Protection Civile et du danger des retombées. Grâce à des précautions élémentaires, la bande avait survécu, tout en se livrant au pillage de l'île. Puis les bandits équipèrent un cargo, le rendant étanche, afin de l'utiliser pour écumer le voisinage. Ils avaient ainsi visité Porto Rico et les îles Vierges où quelques riches Américains possédaient des abris anti-retombées dont ils s'emparèrent. La technique était simple : arrivés de nuit, les flibustiers bouchaient les prises d'air des abris,

liquidaient la sentinelle, puis s'emparaient des réfugiés à demi asphyxiés. Les hommes étaient exterminés sur-le-champ. Les femmes restaient cloîtrées à bord pour le service exclusif de la bande.

L'une des survivantes décrivit, au cours du procès, les viols répétés dont ses compagnes avaient été l'objet, ce qui valut la peine de mort aux bandits. Pourtant Marec commua cette peine en travaux forcés : les rudes tâches ne manquaient pas dans la vallée Chaude. Sa clémence fut récompensée : heureux de sauver leur peau, les forbans parlèrent.

Ils n'étaient pas les seuls à errer ainsi dans la mer des Antilles : d'autres navires écumaient ses eaux et les plus dangereux étaient sans doute des rescapés de la marine militaire de Cuba dont l'armement égalait celui des avisos français.

Une fois, un navire de guerre était passé près de leur cargo alors qu'ils se trouvaient mouillés dans une crique ; par chance, une averse de neige les avait dissimulés et ils avaient réussi à s'enfuir.

L'amiral président décida de prendre immédiatement des mesures de protection : les avisos effectuèrent des patrouilles autour de l'île et poussèrent jusqu'à la Guadeloupe d'où ils ramenèrent quelques pauvres bougres. Les Haïtiens, passés par là, avaient tué une cinquantaine de rescapés ; depuis, les autres vivaient dans l'angoisse. Ils ne pouvaient signaler leur présence, car l'effet E.M.P. avait détruit les installations radio.

De son côté, Smith prit contact avec ses compatriotes afin d'être averti de la découverte de bâtiments suspects.

Pourtant, au cours du mois suivant, il n'y eut aucune alerte.

Les habitants de l'île bénie commençaient à reprendre espoir. Magali poursuivait ses ravages parmi les marins, tandis que Pascal s'était mis en ménage avec une créole. Et, comme les moyens anticonceptionnels devenaient rares, d'heureux événements s'annonçaient : la vie reprenait ses droits.

Jusqu'alors, l'état sanitaire de la petite colonie demeurait bon. Si les fourmis restaient insensibles aux radiations, il n'en était pas de même des autres insectes et des parasites. La virulence des microbes paraissait atténuée par le froid, pourtant l'expérience de Jean lui dictait que les épidémies de grippe se produisent presque toujours lors des redoux. Il restait plus d'une année avant que la température dépasse zéro.

Cependant, il y eut encore une alerte sérieuse : les Haïtiens, bien que neutralisés, avaient fait un cadeau empoisonné aux rescapés, sous la forme d'un minuscule moustique, *l'aedes aegypti*, dissimulé dans une cabine à bord du cargo. Or des marins effectuaient des visites périodiques du rafiôt. Bientôt, ils se bornèrent à inspecter la cale pour détecter d'éventuelles fissures de la coque. Ensuite, ils se débarrassaient de leur combinaison N.B.C. et roupillaient paisiblement dans une cabine, après avoir bu un coup de rhum. Qui d'entre eux se serait soucié d'une piqûre de moustique ?

Aussi, cinq jours plus tard, l'un d'eux tombait malade.

Le médecin du *Redoutable* nota un ralentissement du pouls le 3^e jour, sans baisse de température, les conjonctives et la langue devinrent rouges, et un ictère apparut, puis ce furent les vomissements noirs : le *vomito negro* des Espagnols, pas de doute : c'était la fièvre jaune ! En absence de traitement, le malade décéda d'anurie le septième jour ; son corps fut incinéré immédiatement et le Conseil informé.

L'alerte était chaude : si une épidémie se déclenchait dans les abris où les survivants se trouvaient confinés, ce serait la catastrophe !

Un comité médical fut appelé à donner son avis.

— La maladie se transmet par piqûre d'un moustique et aucun cas n'a été signalé dans cette île depuis des années, par conséquent, cet insecte provient d'une région où la fièvre jaune existe à l'état endémique : Haïti en fait partie, déclara le médecin militaire.

— Comme il est peu probable qu'il ait été transporté par le vent, nota Jean, cette bestiole est arrivée dans le cargo.

— Ce marin avait effectué une inspection quelques jours auparavant, confirma le colonel Couma. Il a donc été piqué à bord.

— Malgré sa combinaison ? objecta l'amiral.

Un planton toussota d'un air gêné.

— Tu as quelque chose à dire ? s'enquit l'officier.

— Oui, amiral ! À propos de la tenue N.B.C., une fois à bord on visite la cale, un point c'est tout, ensuite on roupille dans une cabine.

— Malgré le froid ?

— Il y a des poêles à mazout dont les Haïtiens se servaient...

— Donc il a parfaitement pu être piqué ! assura le pharmacien. Il va falloir déterminer la cabine où il a couché, y pulvériser de l'insecticide, ainsi que dans les coursives. Et nous n'en avons pas beaucoup...

— Bah ! Ce rafiot n'est bon à rien : le *Drogou* n'a qu'à le remorquer au large où il le coulera ! déclara Chasseron. Ainsi nous économiserons de l'insecticide.

— J'aime mieux cela, acquiesça Jean. Et prions Dieu que cette vieille baille soit assez étanche pour qu'aucun moustique ne s'en échappe. Que ceci nous serve de leçon : dans un microclimat comme celui de la rivière Chaude, des insectes dangereux, des parasites ont pu survivre. Nous devons la surveiller minutieusement.

— Tout à fait exact ! approuva le médecin. Et les quelques animaux qui s'y trouvent peuvent servir de réservoir de virus pour certaines souches contagieuses. Les travailleurs devront donc subir des visites médicales périodiques.

Cet accident n'eut pas d'autre suite fâcheuse : le cargo coulé, il ne resta apparemment plus de moustiques contaminés et aucun cas de fièvre ne se produisit.

Pendant un autre mois, la colonie vécut selon son train-train quotidien.

Nathalie faisait des prodiges à la rivière Chaude : des bananiers, des cocotiers, des ananas, des patates douces et des dizaines d'autres espèces poussaient à qui mieux mieux.

Grâce aux bâches, la température se maintenait à + 20° ; les verres dorés protégeaient des ultra-violets en cas d'éclaircie, tout en laissant passer les rayonnements bénéfiques.

Les principales céréales avaient été sauvegardées et la plus grande fierté de la directrice était une portée de sept porcelets. Avec les œufs des poules, la petite colonie ne manquait de rien dans l'immédiat.

Le prochain objectif était l'obtention d'un veau et d'agneaux ; jusqu'alors, les couples sauvegardés restaient stériles.

Les informations en provenance du monde arrivaient plus régulièrement. Les termes de l'armistice se trouvaient appliqués. Chaque grande puissance détruisait les ogives atomiques et,

maintenant, tous leurs techniciens se consacraient à la reconstruction.

Partout, des serres comparables à celle de la ravine Chaude avait été installées et les agronomes y préservaient les espèces qui seraient replantées lorsque la température redeviendrait clémente.

Ainsi, dans la région parisienne, l'eau chaude puisée à grande profondeur permettait d'appréciables économies de charbon et de fuel.

Quelques mines et certains puits avaient été remis en exploitation : ainsi le pétrole de Melun s'avérerait-il précieux.

Les préoccupations immédiates devenant moins urgentes, la politique reprenait ses droits.

Ainsi Lange, avec son cabinet où les communistes détenaient les principaux portefeuilles, commença un important travail de propagande.

L'occupant se montrait d'ailleurs discret : les quelques réquisitions effectuées par l'armée se trouvaient rapidement compensées par l'octroi de pièces de rechange.

Les voyages demeurant impossibles, l'unique source d'information était la B.B.C. car les émissions américaines sur ondes courtes, trop faibles, se trouvaient brouillées. Les couches ionisées, elles aussi, en avaient pris un sacré coup !

Lorsque les piles furent usées, seuls ceux qui disposaient de courant électrique ou d'accus captèrent ces stations. Afin d'en accroître l'audience, des bulletins imprimés furent diffusés clandestinement.

Chacun connaissait donc l'existence d'un gouvernement de la France Libre à la Martinique et celle du Comité de Londres.

Tous lisaient attentivement les textes reçus, y cherchant un indice qui laisserait deviner si cette occupation se prolongerait longtemps.

D'ores et déjà, les deux Allemagnes avaient été réunifiées – du moins ce qui en restait !

Le Président Lange paraissait croire à une paix durable, car il avait ordonné la reconstruction en surface d'habitations dotées d'un système étanche de climatisation pour héberger les survivants à la fin de la glaciation.

Pourtant, s'il gelait rarement à la Martinique, un an après le

génocide, il faisait encore - 20° en France. La radioactivité, elle, avait nettement diminué car seuls les éléments à longue période, comme le strontium mettraient encore 29 ans avant de s'abaisser de moitié et on ne comptait plus en centaines de rems, mais en dizaines.

Insidieusement, les Français, instruits par une longue expérience historique, avaient préparé leur Résistance. Après tout, certaines contrées de France n'étaient-elles pas restées des dizaines d'années entre les mains des Anglais et les chevauchées du Prince Noir d'Aquitaine n'avaient-elles pas coûté la vie à bien des paysans de Bordeaux à Calais ? Et puis, ils avaient déjà connu une guerre de 100 ans. Alors...

Alors, ils dissimulaient des armes, recopiaient des documents, repéraient les stationnements des blindés, délimitaient les points de sabotage permettant de rendre plus difficiles les communications, mais ne se livraient ouvertement à aucun acte hostile.

Les jours passaient et aucune perspective de libération n'était annoncée par la B.B.C. En famille, les discussions et même les disputes allaient bon train.

Les coopérants accusaient de manque de réalisme les sympathisants de l'amiral Marec ; ils estimaient que le partage définitif du monde venait de s'effectuer, assurant ainsi la paix. Europe et Russie, sur le même continent, formaient le bloc rêvé par Hitler et Napoléon. Plus de sympathisants communistes en Amérique du Sud : de l'Alaska au cap Horn, les Etats-Unis contrôlaient tous les Etats.

Si la Grande-Bretagne et le Japon demeuraient dans le bloc américain, la Chine formait un bloc avec l'ancienne Indochine, l'Inde, Sumatra, Java et Bornéo.

Quant à l'Afrique, c'était toujours une mosaïque où quelques rares survivants proclamaient une souveraineté remise en question, au nord par les Libyens et au sud par les Afrikanders. Pour le moment, les troupes marquaient le pas, mais au printemps de la glaciation, leur avance reprendrait pour aboutir à une rencontre quelque part autour de l'équateur.

Un camp étant soutenu par les Américains, l'autre par les Russes, il faudrait un partage pour sauvegarder la paix, mais cette question serait débattue séparément de celle concernant l'Europe Occidentale.

Il n'y avait donc, selon les coopérants, aucune chance que les capitalistes reviennent : mieux valaient donc reconstruire avec l'aide

russe. Quant aux obstinés qui persistaient à réprouver le marxisme, ils leur clouaient le bec en rappelant que, faute de capital, le capitalisme occidental avait fini d'exister. Et, selon eux, seul un dirigisme d'Etat pouvait coordonner les efforts de survie.

Ce point de vue, il va de soi, n'était pas celui des résistants qui stigmatisaient cette résignation et proclamaient leur volonté farouche de chasser les occupants. Comment ? Là, il y avait de nombreuses variantes que l'on retrouvait dans le microcosme de Fort-de-France.

Périodiquement, l'amiral Marec effectuait un tour d'horizon politique et ses ministres devaient se rendre à l'évidence : rien dans les communiqués de Washington ne laissait supposer que les Etats-Unis eussent la moindre intention de préparer la libération de l'Europe. Et d'ailleurs avec quels effectifs ? La reconstruction accaparait tout le potentiel de la nation.

À Fort-de-France, un nouveau problème préoccupait les équipes sanitaires : des armées de rats affamés surgissaient des habitations désertées par leurs habitants, aussi une épidémie de peste serait à craindre lorsque le climat redeviendrait tempéré.

Comment éliminer cette vermine ? Les dératisants manquaient. Il fallut se résoudre à pratiquer de vastes allées coupe-feu au bulldozer et à incendier les demeures insalubres de la périphérie.

Au-delà de la mort noire, Jean craignait la réapparition de la guerre bactériologique : les anciens belligérants ne tenteraient-ils pas, par la suite, de détruire les récoltes de leurs adversaires ? Cette menace le hantait, pourtant il préféra n'en parler à personne, prenant la résolution de ne jamais abandonner la serre de la rivière Chaude, même quand les beaux jours seraient revenus, afin de bénéficier d'une réserve intangible.

Les rapports avec les Américains demeuraient bons : parfois un pétrolier ou un cargo apportait du ravitaillement. Comme paiement, il recevait des lingots d'or. Plus tard, il serait possible de troquer contre des produits alimentaires diverses denrées.

Ce fut encore de la mer que vint l'ultime coup du sort...

Deux frégates cubaines avaient échappé aux recherches de la flotte américaine en se dissimulant dans des anfractuosités côtières d'îles peu fréquentées.

Pendant un certain temps, leurs équipages avaient vécu de pillage,

comme les Haïtiens, mais au bout d'une année, les vivres commencèrent à manquer et les deux bâtiments descendirent vers le sud, dans le but évident de se livrer à des razzias sur les villes côtières du Brésil, inhabitées maintenant, mais dont les stocks alimentaires étaient restés à peu près intacts.

L'une des deux frégates fut signalée par un pétrolier et le sous-marin *Ohio*, toujours en patrouille dans la mer des Antilles, l'expédia au fond.

La seconde parvint à s'enfuir vers le sud et c'est ainsi qu'une *Alouette* en patrouille la signala entre Montserrat et la Guadeloupe.

Les sous-marins nucléaires étant en recharge de combustible, il appartient donc aux deux avisos français de se porter à sa rencontre.

Heureusement, il ne s'agissait ni d'un croiseur lance-missiles, ni même d'un destroyer mais seulement d'un escorteur classe *Grisha* de 900 tonnes, doté d'un double canon de 57 mm et de missiles S.A.N. 4 S.A.M.

Par bonheur aussi, la discipline s'était beaucoup relâchée chez les marins cubains, si bien que les *Exocet* du *D'Estienne d'Orves* le coulèrent avant même que l'alerte eût été donnée...

Six survivants seulement furent recueillis, transis, dans l'eau glacée.

Finalement les rescapés de la Martinique purent fêter Noël et le seuil de la nouvelle année sans autre avatars.

À cette occasion, le Président de la Nouvelle France Libre y alla d'un petit discours :

— Mes amis, nous avons survécu grâce à notre courage et à notre travail. Ici nous avons établi un gouvernement dans la ligne de ceux de la République avec sa devise éternelle LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE. Bientôt une ère nouvelle s'ouvrira : ce sera la Reconstruction. Grâce à notre serre, nous serons peut-être les premiers à voir proliférer, sur ce sol redevenu fécond, la végétation que la folie des hommes a failli détruire. Cette manne favorisera l'essor de la Martinique. Pourtant, je sais que, si nous nous en réjouissons tous, une question reste posée au fond de vos cœurs. Quand notre patrie sera-t-elle libérée ? Je vous le dis : patience, espoir et confiance. Au cours des siècles, notre vieux pays a vu bien des conquérants passer sur son territoire, depuis les Arabes jusqu'aux Allemands aucun d'eux n'y est jamais demeuré... Je salue donc cette nouvelle année comme l'aube

d'une ère nouvelle : celle d'une paix vigilante !

« Eh oui ! Tout ça, c'est bien beau, songea Jean. Des discours... des promesses, mais dans le fond, qui est-ce qui ira se bagarrer pour la France maintenant ? Et seuls, que pouvons-nous faire ? Enfin, sans espoir, on ne pourrait pas Vivre, alors, espérons... »

Comme pour répondre à sa question, un planton arriva hors d'haleine :

— Amiral, *l'Inflexible* vient de filer : le commandant Couriac a chargé quatre M 20 et déclaré qu'il allait liquider des Popovs !

Marec et Binic sursautèrent.

— Décidément, gronda l'amiral, quand on a fini de s'emmerder d'un côté, ça recommence de l'autre ! Le malheureux veut venger la mort de sa famille, j'aurais dû m'en douter... Pas question de laisser faire pareille folie : le *Rubis* va se lancer à ses trousses. Moi, je vais essayer de le contacter par radio et le raisonner...

FIN

[1] Röntgen Equivalent Man = dose produisant les mêmes effets biologiques qu'un rad de rayons X.

[2] Impulsion électromagnétique des explosions en altitude qui détériore les installations électriques. (Electromagnetic Pulse).

[3] Combinaisons de protection Nucléaire. Bactériologique, Chimique.

[4] Subroc : missile anti-sous-marin, ogive nucléaire, portée 56 kilomètres.

[5] Friend of foe, ami ou ennemi.